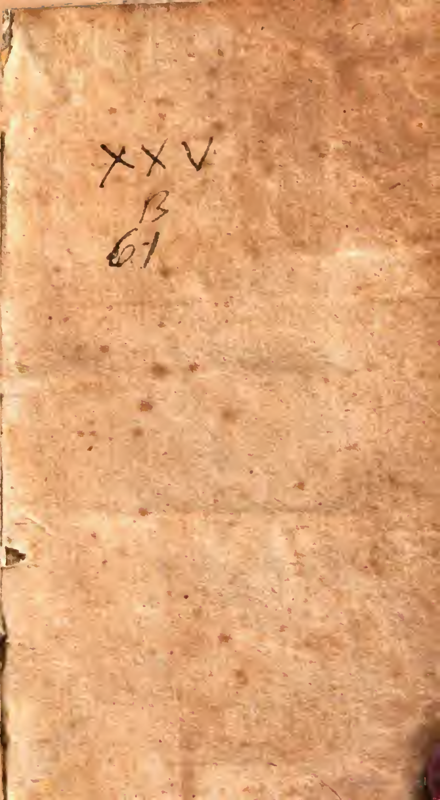




BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XXV
B
61
NAPOLI


XXV
B
61



MODELES
DE
CONVERSATIONS
POUR
LES PERSONNES
POLIES.

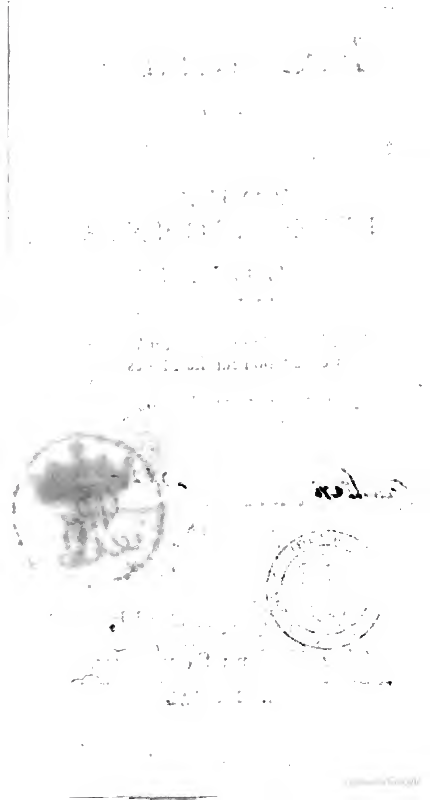
Par M. l'Abbé DE BELLEGARDE.

Quatriéme Edition, augmentée d'une Conversation sur les Modes.



A AMSTERDAM,
Chez HENRI SCHELTE.

M. DCCII.



AVERTISSEMENT.



ES hommes ſont faits pour la ſocieté: Les affaires, les bienſéances, la neceſſité du commerce les obligent à ſe voir ſouvent, & à ſe parler. La plûpart des Gens de Qualité, qui ſont d'ordinaire aſſez oiſifs, & qui n'ont nulle occupation, paſſent le tems à rendre ou à recevoir des viſites; Il eſt très-important pour eux, de s'inſtruire de tout ce qu'il faut pour y ſoutenir leur caractere. On décide du merite

d'un homme sur la maniere dont il se tire d'une Conversation: On ne prend pas toûjours la peine d'approfondir ses bonnes ou ses mauvaises qualitez; mais on en juge selon l'impression qu'il donne de sa personne dans le commerce du Monde.

Les Conversations, si l'on en faisoit un bon usage, contribuëroient beaucoup à la douceur de la Societé, & rendroient la vie plus agréable: il n'y a point de plaisir plus exquis, ni plus délicat, que celui que l'on goûte dans le commerce des personnes agréables, qui ont du bon sens & de la raison; mais le malheur est que le monde est plein de gens fades, ennuïeux, insipides,

ſipides, impertinens, pleins de vanité, qui tout fâcheux qu'ils ſont, veulent faire les agréables, & croïent être ſouhaitez dans les compagnies. De telles gens font regretter la ſolitude; ce qu'ils diſent, eſt bas, trivial, puerile; ils n'y donnent aucun agrément; ils le debitent d'une maniere dure & groſſiere; ils veulent toûjours parler, & ce n'eſt que du bruit qu'on écoute; faut-il s'étonner ſi la plûpart des Converſations ſont ennuïeuſes à bien des perſonnes raiſonnables?

Ce qui paroît incomprehenſible, c'eſt que de certaines gens qui ont aſſez d'eſprit, de l'uſage du monde,

& même de la politesse, ennuïent comme les autres, & qu'on est fatigué de les voir, quand leur visite est un peu longue; soit qu'ils ne prennent pas la peine de soutenir la Conversation, ou qu'ils n'aïent pas l'adresse d'entrer dans le goût, & dans le génie des gens, avec qui ils sont en commerce. Le plus grand secret de la Conversation est de se proportionner au caractere des personnes que l'on frequente; il faut en quelque maniere prendre le point & le degré de leur esprit, pour s'abaisser, ou pour s'élever selon les occurrences, & pour leur dire des choses qui leur conviennent.

Il n'est pas besoin d'ap-

prendre de mémoire ce que l'on doit dire, parce que la Converſation ne demande rien d'étudié, ou de contraint; le hazard, les conjonctures, la ſituation des eſprits qui compoſent le Cercle, doivent faire naître les ſujets qu'on y traite. Ainſi l'on n'a pas prétendu dans ces Modeles de Converſations aſſujettir les gens à parler deux heures de ſuite à perte d'haleine ſur la même matiere; ce ſeroit une étrange fatigue: mais on veut ſeulement inſinuer, que la Morale, l'Hiſtoire, la Politique, les divers évenemens de la vie, ſont des ſources inépuiſables pour les Converſations des perſonnes polies, qui ont

quelque teinture des belles-Lettres.

Quoique les traits d'Histoire qu'on rapporte, soient assez détachez les uns des autres, on a pris le soin de les rapprocher & de les enchaîner de telle maniere, qu'ils rentrent, pour ainsi dire, les uns dans les autres, pour en faire une Conversation liée, & qui ait quelque suite ; en sorte que l'on passe insensiblement d'une réfléxion à l'autre, sans s'appercevoir de la difference de la matiere. Peut-être que cette varieté n'est pas sans quelque agrément. Ceux qui ont beaucoup lû, seront bien aises de trouver dans ces Conversations une espece de Recueil, qui les fera ressouvenir

venir de leur lecture. Les autres s'y instruiront de ce qu'ils ne savent pas; ils pourront même connoître par ce secours, ce qu'ils doivent remarquer dans les Livres, les traits d'Histoire & de Morale, qui peuvent contribuer à polir l'esprit, à regler les Mœurs, à apprendre aux Hommes comment ils doivent se conduire.

Avis du Libraire.

L'Augmentation qu'il y a dans cette derniere Edition *Des Modeles de Converſations pour les Perſonnes polies*, eſt une Converſation ſur les Modes.

J'ai imprimé depuis peu, du même Auteur, une cinquiéme Edition augmentée, *des Reflexions ſur le Ridicule, & ſur les moïens de l'éviter;* comme auſſi une ſeconde Edition *des Reflexions ſur la Politeſſe des mœurs; avec des maximes pour la ſocieté civile, de beaucoup augmentée;* ainſi l'on peut s'aſſurer que dans ces trois Livres on y trouvera des maximes très utiles, & qui pouront apprendre ce qu'il faut faire, ou éviter, pour réüſſir dans le commerce du Monde.

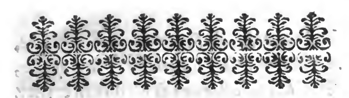
Le même Auteur vient de mettre au jour encore les *Livres Moraux de l'ancien Teſtament* contenant

les

les Proverbes de Salomon, l'Ecclesiaste, le Cantique des Cantiques, la Sagesse, & l'Ecclesiastique où sont renfermez *les maximes de la Sagesse divine, avec les devoirs de la vie civile.*

Ces Livres de Salomon renferment les plus belles maximes de la Morale Chrêtienne, que l'on peut même appeler une Morale universelle, puis qu'elle convient à toutes sortes de conditions, pour former les hommes à la pieté: On y trouvera des principes certains pour regler les devoirs de chaque état, & la maniere dont les hommes doivent se gouverner, par rapport à la Religion, & à la vie civile.

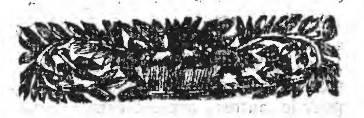
TA-



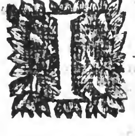
TABLE

DES CONVERSATIONS.

MODELES



MODELES DE CONVERSATIONS POUR LES PERSONNES POLIES.



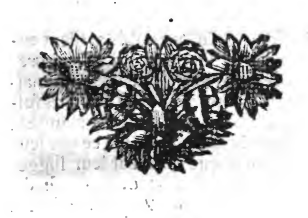
L Y AVOIT long-tems qu'*Arsenne*, *Ariste*, & *Timante*, étoïent liez d'amitié ; ils avoient passé ensemble leurs premieres années, ils avoient étudié sous les mêmes Maîtres; ils ne s'étoient point separez pendant le tems de leurs exercices; ils avoient

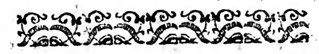
vû enſemble les plus belles Cours de l'Europe. La ſympathie de leur humeur, & le même goût pour les belles Lettres, l'amour de la vertu, des ſentimens reſpectueux & tendres les uns pour les autres, avoient formé une union ſi parfaite & ſi innocente. Ils étoient preſque toûjours enſemble, ils évitoient même la foule, autant qu'ils le pouvoient avec bienſeance; les converſations generales leur paroiſſoient inſipides; parce que pour l'ordinaire on n'y débite que des choſes vagues, pueriles, inutiles, qui ne ſont de nulle reſſource, & qui ne ſervent ni à polir l'eſprit, ni à former le jugement. Quand ils étoient en liberté, ils parloient avec plaiſir de ce qu'ils avoient vû dans leurs voïages; des mœurs & des maniéres des differens peuples de l'Europe; des interêts des Princes, de leur politique, de leurs forces; ils ſe faiſoient part de ce qu'ils avoient trouvé de plus remarquable dans les Livres qu'ils liſoient; ils étoient fort touchez de l'Hiſtoire, & ſurtout de ces évenemens, qui peuvent être d'un grand ſecours pour former les mœurs, & pour empêcher qu'on ne tombe dans les mêmes fautes que les Hiſtoriens

riens reprochent à ceux dont ils écrivent les avantures. Ils joignoient l'étude de la Morale à celle de l'Histoire, qui sont les deux sources où l'on doit puiser, pour se défaire plus promptement de ses passions, ou du moins pour en moderer les saillies, & pour en détourner les mauvais effets.

Les conversations qu'ils avoient ensemble, n'étoient ni étudiées, ni préméditées; le hazard seul les faisoit naître; ce n'étoient point des discours suivis, ils se disoient les uns aux autres, sans gêne & sans contrainte ce que leur lecture ou ce que le cœur leur suggeroit, pour s'instruire ou pour se divertir. *Arsenne* & *Timante* allerent au logis d'*Ariste*, qu'ils trouverent dans son cabinet, où il lisoit les œuvres de *Seneque* : C'étoit justement l'endroit où ce Philosophe déplore d'une maniere assez patétique les foiblesses de l'humanité, & le renversement que les passions causent dans les mœurs & dans les cœurs des hommes. *Ariste* repeta devant ses deux amis ce qu'il venoit de lire, & qui étoit rempli de sages reflexions sur les malheurs de ceux qui se livrent à leurs emportemens, qui

ne consultent ni le bon sens ni la raison, quand ils entreprennent quelque chose.





CONVERSATION

Sur les Desordres des Passions.

IL faut l'avouër de bonne foi, dit *Ariste* en s'adressant à ses deux Amis, qu'il y a bien des foibles à reformer dans l'homme ; & que l'on fait à tous momens de grandes fautes, parce qu'on se laisse trop aller à son penchant & à ses passions. Les plus grands Genies s'égarent comme les autres, quand il n'ont pour guides que leurs passions ; il semble qu'elles répandent dans l'homme d'épaisses tenebres qui obscurcissent les lumieres de sa raison : Voila la source de ses caprices, de ses bizarreries, de tant de mouvemens inquiets, de ses incertitudes, de sa legereté, de son inconstance, de tant de resolutions qu'il forme, & qu'il abandonne dans le même moment ; de tant de desseins si mal concertez, & qui ont souvent des suites si funestes.

Là plûpart des homme n'ignorent

point ce que vous dites, reprit *Arsenne*, ils savent assez par leur propre experience les mauvais tours que leurs Passions leur joüent; cependant ils ne se mettent point en garde pour s'en défendre; ni pour se garantir des surprises d'un ennemi domestique & dangereux. Le passé ne les rend gueres plus attentifs sur l'avenir : apres avoir tant de fois donné dans le piége, ils sont toûjours prêts d'y donner.

Il est certain, continua *Timante*, que tous les évenemens qui rendent la vie des hommes si malheureuse, viennent du desordre de quelque passion. On ne prend jamais de justes mesures pour réüssir dans une entreprise de consequence, quand on ne suit que les impressions d'une passion violente & tumultueuse. On n'a pas alors assez de sang-froid pour prévenir les suites d'une affaire équivoque, où l'on s'engage avec trop de précipitation.

Vôtre maxime est très-sensée & très-saine, reprit *Ariste*, elle me fait souvenir d'une avanture qui fait assez connoître à quels malheurs on s'expose, quand on s'abandonne aux caprices d'une forte passion. *Margueri-*

rite de Clisson, Comtesse de Pentiévre, poussée par une ambition démesurée, engagea quatre Fils qu'elle avoit, à s'emparer de la Duché de Bretagne. Pour reüssir dans ce dessein ils se saisirent de la personne du Duc, qu'ils avoient mené dans l'une de leurs Maisons, sous pretexte d'une partie de divertissement : ils se flattoient que tenant ce Prince en leur puissance ils auroient assez de forces & d'amis pour envahir sa Duché : mais cette action étoit si noire, que les personnes les plus attachées à leur service eurent honte de l'avoüer. Toute la Bretagne se souleva pour délivrer son Duc, on mit le siége devant le Château où l'on croïoit que le Prince étoit renfermé. Si-tôt que la brêche fut faite, la Comtesse de Pentiévre perdit courage : elle commença à entrevoir les suites fâcheuses que pouvoit avoir l'attentat de ses Fils : elle les obligea de mettre le Duc en liberté, craignant que les assiegeans ne la fissent mourir elle-même. *Olivier*, son fils aîné, eut la même fraïeur que la Comtesse sa mere : il ne faisoit pas reflexion que la tête du Duc étoit un assez bon ga-

ge pour lui répondre de celle de sa Mere : Il fut si foible que de le relâcher, après l'avoir obligé de signer un Traité tel qu'il voulut : les Etats de Bretagne n'y eurent aucun égard ; on fit le Procès aux quatre Freres, qui furent condamnez à mort; on rasa leurs Places, on confisqua leurs terres, que l'on donna à des personnes puissantes, afin qu'ils n'y pussent jamais rentrer. C'est ainsi que leur ambition fut punie ; & ils eurent tout le loisir de se repentir d'une entreprise si mal concertée.

Il est certain, dit *Arsenne*, qu'on ne raisonne point, ou qu'on raisonne toûjours mal, quand on est possedé de quelque passion violente : les Femmes sur-tout n'entendent point raison, quand elles se sont livrées à la passion qui domine en elles; on ne peut les ramener au bon sens, ni les remettre dans le bon chemin, ni même leur faire connoître leurs veritables interêts. Le plus grand malheur, qui puisse arriver à un Etat, reprit *Ariste*, c'est lors qu'une femme ambitieuse & passionnée s'est emparée du gouvernement : elle ne songe qu'à assurer sa domination, sans se soucier du bien public ; il

n'y

n'y a point d'interêt qu'elle ne sacrifie pour se maintenir, au peril même de sa propre sureté. L'ambition de *Fredegonde* & de *Brunehaut* exposa toute la France à un bouleversement terrible. Ces deux femmes, pour se détruire l'une l'autre, s'abandonnoient aux plus grands crimes ; & quoi que leur vie eût assez de rapport, elles firent cependant une fin bien differente. *Fredegonde* qui n'avoit épargné ni assassinats, ni parricides, ni sacrileges, mourut tranquillement, après avoir remporté une grande victoire, qui assuroit son Roïaume à son fils *Clotaire*. *Brunehaut* plus mal-heureuse fut punie comme elle le meritoit. Après avoir vû égorger ses petits-fils à ses yeux, elle fut condamnée à la mort, dans une assemblée generale des François, qui crierent tous d'une voix, qu'elle devoit être exposée aux plus rigoureux tourmens. On lui fit souffrir la gêne durant trois jours ; on la promena sur un chameau par-tout le Camp, on l'attacha à la queuë d'un cheval indompté, qui lui fracassa la tête, en la traînant sur des cailloux, & parmi des ronces, elle fut déchirée en mille

ces. C'est ainsi que Dieu se vange des Princes, qui sacrifient tout à leur ambition, & qui n'ont point d'autre regle de leurs actions, qu'une politique cruelle & diabolique.

L'exemple que vous venez de citer, repliqua *Timante*, fait bien connoître les funestes effets d'une ambition demesurée : si les Hommes pouvoient se rendre sages par les malheurs d'autrui, ils se délivreroient de leurs passions, en reflechissant sur les desordres qu'elles causent. Les grandes Dignitez font à peu près le même effet que les lieux fort élevez, la tête tourne quand on regarde du haut en bas. Voilà ce qui fait que les Favoris & les Ministres tombent si souvent en des fautes grossieres contre leurs propres interêts, & qu'ils se ruinent eux-mêmes par leur ambition & par leur imprudence. La faveur ou l'excès de leur bonheur les avengle ; car quelque grand que soit leur credit, toute leur autorité s'évanouït, si tôt que celui qui les soutenoit, cesse de les regarder de même oeil. Tous les siecles fournissent des exemples mémorables de ces renversemens, mais ceux qui succedent, ne profitent gueres de ces exemples. Le Cardinal *de Volsei* gouver-

vernoit toute l'Angleterre ſous le regne de Henri Huitiéme, qui le diſgracia, parce qu'il crut qu'il empêcheroit le divorce qu'il vouloit faire avec la Reine. Ce ſuperbe Cardinal qui diſoit d'ordinaire *le Roy & moi*, ſe vit en un moment mépriſé de tout le monde, abandonné de ſes Amis, deſtitué de la Charge de Chancelier, relegué en ſon Evêché, arrêté priſonnier, perſecuté en toutes manieres, & reduit à la derniere extrêmité. Peu de temps aprés ſa diſgrace, lors qu'on le ramenoit à Londres, pour répondre ſur des crimes de leze-majeſté, qu'on lui imputoit, il mourut comme on a toûjours ſouhaité que meurent les orgueilleux, qui abuſent de l'autorité de leurs Maîtres.

Ce qui eſt de plus funeſte dans les paſſions des Grands, pourſuivit, *Arſenne*, c'eſt qu'elles entraînent avec eux dans le même precipice une infinité de gens. Les paſſions des perſonnes qui n'ont qu'une fortune mediocre, agiſſent dans une ſphere bien plus bornée, & font bien moins de ravages: mais l'ambition ou la jalouſie des Grands eſt une des cauſes les plus ordinaires du renverſement des

Etats. Ils sont moins touchez du bien Public, que de leurs interêts particuliers : ainsi ils n'ont pas de peine à sacrifier la Republique à leur ambition. Le Duc de Bourgogne & le Connêtable d'Armagnac vouloient gouverner les affaires sous le Regne de Charles Six : leur mesintelligence donnoit de grands avantages aux ennemis de la France, & favorisoit leurs entreprises. Les Anglois pendant ces dissentions avoient déja envahi toute la Normandie, ils étoient sur le point de faire des conquêtes plus considerables. Le Connêtable aimoit mieux voir perir l'Etat, que son autorité : Le Duc de Bourgogne souffroit plûtôt que le Roïaume fût démembré par les Anglois, que gouverné par son ennemi.

Voilà justement, dit *Ariste*, le caractere des Grands ; uniquement occupez de leur gloire, ils sacrifient tout à leur ambition ; ils voïent avec indifference couler le sang de leurs sujets, pourvû que leur vanité se satisfasse, tout le reste est compté pour rien : ils pourroient, comme de bons & de sages Princes, gouverner en paix leurs Etats ; mais il faut des siéges, des batailles, des renversemens de Provin-

ces

ces pour éternifer leur mémoire. C'eſt une étrange manie, repliqua *Timante*, de s'opiniâtrer à donner des batailles & à prodiguer le ſang de ſes ſujets, quand on peut par un Traité honorable remporter les mêmes avantages qu'on pouvoit eſperer d'une grande victoire. Les trois Fils de Louïs le Débonnaire étoient en diſpute pour les limites de leurs Etats; chacun prétendant s'aggrandir aux dépens de ſon voiſin. Lothaire & Pepin ſon Neveu joints enſemble étoient les plus forts. Louïs & Charles le Chauve, ne voulant pas expoſer leurs Etats au hazard d'une bataille, n'épargnerent rien pour fléchir Lothaire qui étoit l'aîné, & pour l'engager à terminer leurs differends, dans une Conference. Ils lui firent toutes les ſoumiſſions dont ils purent s'aviſer, juſqu'à lui offrir tout leur bagage, à la reſerve de leurs armes & de leurs chevaux; conſentant même de lui ceder une partie de leurs Etats. Ces offres ſi avantageuſes, au lieu de le toucher, le confirmerent dans la reſolution de tout avoir; il falut donc ſe reſoudre à la bataille, elle ſe donna aux environs de Fontenay, près Auxerre. Toutes les forces de la France, tous les Grands du

Roïaume, & tous les plus braves Capitaines étoient-là. Quatre Rois devoient être les témoins de leurs belles actions. Jamais on ne vit un combat plus opiniâtre depuis le commencement de la Monarchie, & plus funeſte à la Nation. Cent mille François y perdirent la vie : cette plaïe affoiblit tellement la Maiſon Carlienne, qu'elle ne put jamais s'en relever. La Victoire ſe declara en faveur de Charles & de Loüis, qui uſerent modérément de l'avantage qu'elle leur donnoit : ils ne voulurent pas achever d'exterminer tous ceux qui s'étoient declarez pour le parti de leurs Freres, qui furent punis de leur opiniâtreté, par la perte d'une ſi ſanglante bataille.

Il ne faut pas toûjours, dit *Arſenne*, ſe confier dans ſes forces, ni même dans ſon habileté au mêtier de la guerre : mille circonſtances qu'on n'a pû prévoir, font ſouvent avorter les deſſeins les mieux concertez & les entrepriſes les mieux conduites. Les plus grands Capitaines, qui ſe repoſent ſur leur valeur & ſur leur experience, ruïnent quelquefois, par un excès de confiance, des entrepriſes qui réuſſiroient, s'ils vouloient pren-

dre

dre les mesures & les précautions que la prudence leur suggere. Lorsque le Prince de Condé mit le siege devant Lerida, il fit ouvrir la tranchée avec des violons, & envoïa dire au Gouverneur que c'étoit de la sorte qu'il en vouloit user avec lui. le Gouverneur lui fit réponse qu'il lui étoit bien obligé, & qu'il lui rendroit le lendemain sa serenade : en effet à la même heure il lui fit entendre non pas une harmonie si agréable que la sienne, mais une qui convenoit mieux au tems, je veux dire un bruit épouvantable de canons. Cette décharge fut accompagnée d'une vigoureuse sortie, dans laquelle les ennemis tuerent cinq ou six cens Suisses. Jamais le Prince de Condé ne fut si mortifié; il emploïa toutes les forces de son esprit pour reparer cette perte : mais enfin il fut obligé de lever le siege & de se retirer.

C'est une chose incompréhensible, continua *Timante*, que les hommes qui sont essentiellement raisonnables, se conduisent si peu par les lumieres de la raison : ils ne se conduisent que par les sens & par l'instinct ; il semble qu'ils cessent d'être raisonnables quand il faut agir ou raisonner. Quels effets

ne font point la prévention & l'ignorance sur des esprits foibles ? Ces passions, toutes languissantes qu'elles paroissent, peuvent bouleverser un Etat le mieux établi, quand elles sont soutenuës par l'autorité d'une puissance qu'on a coûtume de respecter. Le Roi Robert avoit épousé Berthe, Comtesse de Chartres ; elle étoit sa cousine issuë de germain. Il fit assembler l'Eglise Gallicane pour prévenir les inconveniens que la nullité de ce Mariage eût pû causer. Les Evêques aïant entendu ses raisons, ratifierent son Mariage, nonobstant les empêchemens canoniques. Le Pape trouvant mauvais que le Roi ne l'eût pas consulté, & qu'il eût negligé d'avoir recours à son Tribunal, excommunia les Evêques qui avoient approuvé le Mariage : Le Roi & la Reine furent compris dans l'excommunication. Robert ne se crut point obligé d'obeïr à une Sentence qui étoit contraire au bien & au repos de son Roïaume. Le Pape par une entreprise dont on n'avoit point encore entendu parler, ni vû d'exemple, mit tout le Royaume en interdit, deffendit qu'on y celebrât les divins Mysteres, ôta l'usage des Sacremens aux vivans, & la sepulture
aux

aux morts. Les peuples, épouvantez d'une si terrible Sentence, y acquiescerent avec tant de soumission & d'humilité, & obéïrent si ponctuellement aux ordres du Pape, que le Roi se vit en peu de jours abandonné de tout le monde; & de ses domestiques même, à la reserve de trois ou quatre, qui jettoient aux chiens tout ce qu'on desservoit de dessus sa table. Ce soulevement general le força de se separer de la Reine & d'aller à Rome en pelerinage pour obtenir son absolution.

Les tems sont changez, dit *Ariste*, on ne seroit pas maintenant si simple ni si scrupuleux. Le bruit de ces foudres, quand on les lance mal-à-propos, n'épouvante que les duppes. Mais cela prouve ce que nous disons, que l'on commet d'étranges fautes quand on est gouverné par quelque passion. Le mal est qu'on n'en guerit pas, reprit *Arsenne*, & que les disgraces des autres ne nous rendent pas plus sages. Mille fameux exemples devroient avoir appris aux traitres, qu'ils ne doivent attendre que de la honte, de leurs perfidies, qui sont le plus souvent assez mal recompensées de ceux qui se servent de leur ministere, &

qui se mocquent d'eux après qu'ils ont retiré tout le fruit qu'il attendoient de leurs trahisons. Clovis voulant triompher par adresse, de l'un de ses ennemis, promit aux principaux Capitaines de ce Prince, de leur donner des armes, & des baudriers à boucles d'or ; ils succomberent à la tentation. Clovis, assuré de leur perfidie, attaque son ennemi à force ouverte, charge vivement ses troupes & les met en fuite. Dans la deroute les Traitres se saisirent de leur Prince, & le livrerent au vainqueur les mains liées derriere le dos. Clovis pour s'acquiter, en quelque maniere, de sa promesse, envoïa à ces Capitaines des baudriers & des brassards de léton doré ; ils reconnurent la tromperie, & s'en plaignirent : on leur répondit que c'étoit encore une trop grande récompense pour des infames, que de leur laisser la vie, après qu'ils avoient vendu si lâchement celle de leur Maître.

Voilà des reproches bien mortifians, interrompit *Arsenne*, & l'on ne pouvoit trop punir des perfides qui avoient commis une si grande lâcheté. Mais je n'approuve pas non plus le procedé de Clovis ; ce n'étoit pas vaincre de bonne guerre, que d'avoir re-

recours à cette ſupercherie : il n'étoit pas de l'humeur de ce brave Romain, qui avertiſſoit ſon ennemi des pieges qu'on lui tendoit, diſant que les Romains ne vouloient pas dérober la victoire.

Tous les Conquerans, reprit *Timante*, ne ſont pas du même goût, ni ſi ſcrupuleux que les Romains ; pourvû qu'ils triomphent de leurs ennemis, ils ſe mettent peu en peine que ce ſoit par force ou par adreſſe.

Il ne ſuffit pas de vaincre, reprit *Ariſte* ; il faut ſavoir uſer de la victoire, & ſe moderer dans la proſperité. Quelque éclatante que ſoit une victoire, on la deshonore par des actions qui ont un caractere de cruauté : on les pardonneroit dans la chaleur du combat ; mais elles ſont horreur quand on s'y abandonne de ſang-froid. Charles d'Anjou, frere du Roi S. Louïs, remporta une grande victoire ſur le jeune Conradin, qui tâchoit par toutes ſortes d'efforts, de recouvrer le Roïaume de Sicile. Cet infortuné Prince fut fait priſonnier avec Federic, Duc d'Aûtriche. Charles voulant paſſer en Affrique avec ſon frere, & ne ſachant que faire de Conradin & de Federic, qu'il étoit très-dangereux
de

de garder, & qu'il n'oſoit relâcher, parce que la Sicile étoit pleine de factions & de revoltes, il les fit condamner à la mort, comme perturbateurs du repos public : on leur trancha la teſte ſur un échaffaut, au milieu de la ville de Naples. Si on les eût tué dans l'ardeur du combat, on n'auroit eu rien à reprocher à Charles : mais cette execution barbare a fletri ſa memoire, & fait horreur à la poſtorité.

Il eſt vrai, dit *Timante*, que cette politique eſt tout-à-fait cruelle, & indigne des Princes qui devroient avoir des ſentimens plus humains. Il ne faut qu'une action d'une trop grande ſeverité pour faire perdre aux Peuples toute l'eſtime qu'ils avoient pour leur Prince ; & pour ralentir le zele qu'ils temoignent à ſon ſervice. Dans l'emportement d'une paſſion on ne voit pas le précipice que l'on ſe creuſe ; on veut ſe contenter, & l'on ne s'apperçoit de ſon malheur, que quand il n'y a plus de remede. C'eſt juſtement, dit *Arſenne*, ce qui arriva à Philippe de Valois, quand il donna ordre d'arrêter Olivier de Cliſſon, & dix ou douze Seigneurs Bretons, qui étoient venus à Paris avec Charles de Blois ;

pour

pour se trouver à un Tournoi. Le Roi, sans approfondir les suites de cette affaire, les fit décapiter, les soupçonnant de quelque intelligence avec les Anglois. Tout le monde, parut étrangement surpris d'un procedé si violent. La Noblesse dont le sang jusques-là n'avoit été versé que dans les Batailles, en témoigna beaucoup de ressentiment. Les Grands depuis ce tems-là ne servirent plus avec l'affection qu'ils avoient fait paroître jusques-là : le Roi reconnut dans le besoin la faute qu'il avoit faite, en immolant tant de braves gens à ses défiances.

On ne connoît le mal que causent les Passions, dit *Ariste*, que lors qu'il n'est plus tems d'y remedier : on s'abandonne à des actions qui laissent de longs repentirs, & qui impriment des taches éternelles sur le front de ceux qui les commettent. Les Princes qui ne peuvent donner de justes bornes à leur ambition, & au desir immoderé d'aggrandir leurs Etats, sacrifient tout à cette passion injuste, sans être retenus par les interêts du sang, de l'honneur & de leur propre gloire. Clotaire & Childebert, tous deux fils du grand Clovis, désirant partager en-

tr'eux deux le Roïaume de Bourgogne, prierent la Reine Clotilde leur mere, de leur envoïer les trois fils de Clodomir, qu'elle faisoit élever auprès d'elle, lui faisant entendre qu'ils vouloient les mettre en possession du Roïaume de leur Pere. Clotilde qui n'avoit garde de soupçonner ses fils capables de l'attentat qu'ils méditoient, acquiesça à leur demande sans balancer. Ces Princes dénaturez voïant ces jeunes enfans entre leurs mains, envoïerent sur le champ à Clotilde des Ciseaux & un Poignard, pour lui donner à entendre que ses Petits-fils devoient être égorgez, ou renfermez dans un Monastere. En effet Clotaire transporté de fureur saisit brutalement l'un de ces jeunes Princes par le coû, & lui plongea un poignard dans le sein. Le second, effraïé d'un spectacle si pitoïable, se prosterna aux pieds de son oncle Childebert, & lui embrassant les genoux, le conjuroit avec de grands cris de lui sauver la vie. Childebert en fut attendri, & pria son frere Clotaire de ne lui point faire de mal : mais ce barbare, rugissant de courroux, le menaça de le tuer lui-même, s'il s'obstinoit à vouloir sauver son neveu; de sorte qu'il fut con-

traint

traint de lui livrer cet innocent, & il eut la douleur de le voir égorger à ses yeux.

On voit peu de gens, reprit *Arsenne*, qui portent les choses à de si grandes extrémitez; cependant l'on ne peut plus compter sur sa probité, & l'on est capable des derniers desordres quand on a quelque violente Passion; les sentimens que la nature nous inspire, sont étouffez; on n'écoute plus ce que la raison, la vertu, les bienséances nous suggérent: il semble qu'on trouve du ragoût à commettre les plus grands crimes & les plus grandes injustices. On n'est pas même attendri de l'infortune des malheureux, c'est cependant une grande inhumanité de leur refuser un azile lorsqu'ils implorent l'assistance d'un Prince, & qu'ils se mettent sous sa protection; & au lieu de les défendre, d'abuser de leur mauvaise fortune, pour achever de les accabler. Les Bulgares, faisant la guerre aux Avarois, furent défaits en plusieurs occasions, & réduits à de si grandes extrêmitez après leur défaite, qu'il n'en resta que neuf mille, qui furent contraints, avec leurs femmes, d'abandonner leur païs. Ne sachant où aller pour se mettre à cou-

vert

vert de la fureur de leurs ennemis, ils ſupplièrent Dagobert de leur donner une retraite dans quelque coin de ſes Etats : il les fit diſperſer dans les Villes de la Baviere, en attendant que les Etats du Roïaume euſſent ordonné ce qu'il en faloit faire. Les Etats voulurent abſolument qu'on les égorgeât tous en une nuit, & cet ordre barbare fut ponctuellement exécuté. Quelle cruelle politique ! interrompit *Timante* : eſt-il poſſible que des hommes raiſonnables ſoient capables de pareils ſentimens ?

Les perſonnes les plus habiles, pourſuivit *Arſenne*, & les plus grands Politiques ceſſent d'être raiſonnables, quand quelque Paſſion les gouverne : on n'apperçoit pas les précipices qu'on a ſous ſes pas, & l'on s'y jette tête baiſſée. Pourvû que l'on ſe contente, on ne ſe ſoucie pas de s'expoſer ſoi-même aux plus grands périls. Les mauvais traitemens, les violences, les punitions outrées pour des fautes qui ne ſont que légeres, font perdre toute l'eſtime & tout le reſpect que les Sujets doivent avoir pour ceux qui les gouvernent, & les obligent ſouvent à ſe vanger d'une maniere cruelle des affronts qu'ils ont reçus. Childeric fit é-

étendre contre terre sur un pieu, un Seigneur nommé *Bodillon*, & ordonna qu'on le battît à coups de bâton. Les Grands du Roïaume ressentirent cet outrage, comme s'ils eussent eux-mêmes reçû les coups, & conspirerent de traiter en tyran celui qui les traitoit en esclaves. Ils se mirent en embuscade pour le surprendre, lorsqu'il reviendroit de la chasse; Bodillon tout furieux, pour se vanger de l'outrage qu'on lui avoit fait, massacra le Roi de sa propre main, & poussant sa fureur jusqu'au bout, il entra dans le Palais, il égorgea la Reine qui étoit grosse, & un fils encore fort petit, qu'elle tenoit entre ses bras. Cette vangeance est barbare; mais un homme outragé ne garde plus de mesures, & pour réparer en quelque maniere son honneur, il a recours aux remedes les plus violens, & qui le couvrent d'un opprobre éternel.

Nous l'avons déja dit, repliqua *Timante*, que les Passions donnent toûjours de mauvais conseils, & qu'on court de grands risques de s'égarer quand on suit ces guides infideles. Que de fautes ne fait-on point contre les regles de la prudence, contre les loix de la politique? Il

ſemble qu'on renonce de gaïeté de cœur à ſes propres interêts, ou qu'on ne les connoiſſe pas. Il eſt toûjours dangereux de porter à la derniere extrêmité des gens qui offrent de ſe rendre: ils trouvent quelquefois dans leur déſeſpoir des reſſources qu'ils ne trouveroient pas dans leur valeur. Toutes les Hiſtoires anciennes & modernes, ſont pleines d'exemples qui confirment cette maxime. Charles, Roi de Sicile, outré du maſſacre que le Siciliens avoient fait des François qu'ils égorgerent le propre jour de Pâques, par toute la Sicile, vint mettre le ſiége devant Meſſine, pour ſe vanger de cet outrage : le Roi de France & le Pape lui avoient envoïé de bonnes troupes ; cette nombreuſe Armée jetta la terreur dans Meſſine, qui ſe ſeroit renduë avec toute la Sicile, ſi ce Prince eût pû donner des bornes à ſa colere, & compoſer avec des gens qui ſe ſoumettoient. Sans écouter ce que la bonne Politique & la Religion chrêtienne lui conſeilloient, il demeura inexorable. Le deſeſpoir donna du courage aux Rebelles, qui ſe deffendirent en deſeſperez, & qui donnerent le temps au Roi d'Arragon de venir à leur ſecours.

Ce

Ce Prince, dit *Ariste*, devoit se contenter de vaincre les Siciliens, qui offroient de se mettre sous le joug ; le sort de armes est douteux, & quand l'occasion se presente, il ne faut pas la laisser échapper. De tout temps la plûpart des entreprises échoüent par l'indiscretion de ceux qui s'en mêlent ; soit qu'ils n'apportent pas toutes les precautions qu'ils pourroient prendre, ou que les bornes de la prudence humaine soient si étroites, qu'il est impossible de tout prévoir. Je me souviens d'une avanture que j'ai leuë dans nôtre Histoire ; & elle servira à prouver ce que je dis. Les Seigneurs François, rebutez des hauteurs & des manieres superbes de la Reine Fastrade, conçurent tant d'indignation contre elle, qu'ils resolurent de s'affranchir de sa domination à quelque prix que ce fût. Pour se garantir des fiertez de cette Reine ils conspirerent de faire mourir Charlemagne son époux, & d'élever sur le Trône l'un des enfans bâtards du Roi. Ils s'assemblerent dans une Eglise, pour deliberer d'une affaire de cette importance pendant la nuit : mais ils n'eurent pas la precaution de faire visiter exactement cette Eglise,

& de s'aſſurer contre toutes ſortes de ſurpriſes. La conſpiration fut découverte par un pauvre Prêtre, que le hazard avoit fait retirer dans un coin de l'Egliſe où ils faiſoient leur aſſemblée : Ils furent punis par divers genres de ſupplices, tels que le meritoit un attentat de cette nature.

Quelle imprudence! reprit *Arſenne* : l'affaire que ces Seigneurs meditoient, demandoit des ſoins plus exacts, & une prevoiance plus étenduë ; mais peut-on compter ſur la prudence de ceux qui ſont aveuglez par leurs paſſions? N'ont-ils pas ſur les yeux un bandeau épais, qui les empêche d'appercevoir ce que les moins intelligens apperçoivent ſans aucune peine, quand ils agiſſent de ſang froid?

Il me ſemble, continua *Timante*, qu'il y a une eſpece de fatalité dans les grandes entrepriſes ; ou plûtôt la Providence qui veille ſur les choſes humaines, ne permet pas que les grands crimes demeurent long-temps impunis. Tôt ou tard les perfidies ſont funeſtes à ceux qui ſe ſervent de ces voïes injuſtes pour s'aggrandir : ſi elles réüſſiſſent pour quelque tems, la fin en eſt ſouvent malheureuſe. Theodebert, Roi d'Auſtraſie, Prince ſtupide, & plus feroce que vaillant, faiſoit une

cruelle guerre à Thierry, son frere, Roi de Bourgogne. Les Seigneurs des deux Roïaumes, desirant éteindre ce feu dans sa naissance, firent convenir les deux Princes de se trouver dans un Château situé sur le Rhin, pour terminer leurs differends par des voïes de douceur. Thierry y vint de bonne foi, avec le nombre de gens dont il devoit être accompagné, selon la convention. Theodebert au contraire y vint avec une Armée, & enveloppa son frere; de sorte qu'il fut contraint, pour sortir du piege qu'on lui avoit tendu, d'accorder tout ce qu'on lui demanda. Dès qu'il se vit en liberté, brûlant du desir de vangeance, il jura de poursuivre son frere sans relâche; il le défit en deux Batailles, & l'extermina avec toute sa famille. Theodebert fut massacré avec ses deux fils Clovis & Meroüée. Funeste exemple, & qui apprend aux Princes, que les trahisons & les perfidies sont pour l'ordinaire fatales à leur puissance & à leurs Etats.

Ces Passions, reprit *Arsenne*, causent les mêmes desordres dans le commerce du monde, parmi les personnes d'un moindre caractere; un homme qu'on a trompé, met tout en œuvre pour

ſe vanger; rien ne chagrine davantage que de voir que les autres nous choiſiſſent pour être leur duppe; mais l'on n'oublie rien pour leur faire porter la peine de leur ſupercherie. Les Paſſions des Grands ont des ſuites plus dangereuſes, parce qu'ils ſont en état de faire plus de mal. Pour peu qu'ils aïent de penchant à la cruauté, ils commettent d'étranges deſordres, ou pour contenter leurs propres paſſions, ou pour s'aſſujettir aux caprices de ceux pour qui ils ont de la complaiſance; quelque injuſtes & quelque déraiſonnables qu'ils puiſſent être. Auſtrigilde, femme de Gontran, Roi de Bourgogne, eut en mourant, à peu près le même deſir qu'avoit eu Herode: cette Princeſſe vouloit abſolument qu'on pleurât à ſes funerailles. Elle pria ſon mari de faire égorger tous les Medecins qui n'avoient pû la guérir de ſa derniere maladie. Le Prince executa ponctuellement la derniere volonté de ſon Epouſe. Tous les Medecins de la Reine furent maſſacrez, afin que ſes obſeques ne fuſſent pas ſans deüil & ſans larmes. Bizarre & cruelle complaiſance, qui deshonore autant celui qui donne un ordre ſi barbare, que celui qui l'execute!

On

On ne garde point de mesures, dit *Timante*, quand on suit le mouvement de ses passions, on est capable des plus grands dereglemens. Il y a toûjours de l'excés quand la passion nous guide, & l'on ne peut se prescrire des bornes raisonnables, dans les choses mêmes qu'on est quelquefois obligé de faire par devoir. Il est certain que les révoltes des enfans envers leurs peres, sont toûjours punissables: les Princes peuvent moins pardonner ces saillies à leurs enfans, que des personnes d'un moindre caractere, parce que ces desobéïssances peuvent avoir de dangereuses suites. Cependant on ne doit pas toûjours porter les punitions à la derniere extrêmité; & ce n'est pas le tems de châtier un enfant qui a manqué à son devoir, quand on est encore dans le feu de sa colere. Il y a dans la vie de Clotaire un exemple memorable de ce que je dis. Le Prince Chramne, pour se soustraire à l'autorité de son pere, se retira dans la Bretagne: Clotaire le poursuivit sans lui donner le tems de respirer & de se reconnoître; il lui livra le combat, mit son armée en déroute, & le fit prisonnier. Ce Prince cruel, sans écouter les sentimens de la nature, ordonna aussi-

tôt à ses Soldats d'étendre son fils sur un banc, & de le battre pendant une heure; il le fit ensuite brûler avec sa femme & ses enfans, qu'il avoit renfermez dans une chaumiere. Quelque sens que l'on donne à un jugement de cette nature & à une vangeance si cruelle, un pere est toûjours à plaindre de se trouver dans une conjoncture si douloureuse.

En verité, dit *Ariste*, il n'y a pas une grande difference entre une bête feroce, & un homme emporté par quelque violente passion; il ne se connoît plus, il ne distingue pas ses amis d'avec ses ennemis, ni ses proches d'avec les étrangers: il n'observe nulle bienséance; il confond tous les devoirs de la vie civile: il y a toûjours quelque chose de bizarre & d'extravagant dans tous ses procedez. Et ce que je trouve encore de plus mal-heureux, c'est qu'il est hors d'état de prendre une conduite raisonnable, ni d'écouter les sages conseils de ses amis; parce qu'il y a une opposition éternelle entre la Raison & la Passion; voilà ce qui fait qu'il est si rare d'en guerir.

CONVERSATION.

Sur la Morale.

ARSENNE a une Maison de campagne qui n'est pas fort éloignée de Paris; il avoit pris le soin de l'embellir, & de joindre aux beautez de la Nature tout ce que l'Art & l'Invention étoient capables d'y ajoûter. *Ariste* & *Timante* passoient toutes les automnes dans cette Maison, où ils étoient avec la même liberté que chez eux. Tous les honnêtes gens du voisinage leur rendoient de frequentes visites, attirez par la beauté du lieu, & par les agrémens du Maître, qui n'oublioit rien pour bien divertir ses hôtes, & pour leur donner tous les plaisirs de la campagne. *Cleandre* qui est de leurs voisins, vint leur rendre visite comme les autres; c'est un homme d'une naissance distinguée, qui possede d'immenses richesses, qui a l'une des plus belles Charges de la

Cour, qui a eu les premiers emplois de l'Armée, qui s'est allié dans une Famille illustre, & qui a une Epouse jeune, belle, spirituelle, & qui joint à beaucoup d'agremens une haute vertu, & une réputation qui n'a jamais été attaquée ; cependant Cleandre n'est point content, il s'ennuïe par-tout ; il dit à tous momens qu'il n'est point heureux, il ne l'est pas effectivement, quoi qu'il semble qu'il n'ait plus rien à desirer : mais il ne suffit pas d'avoir tout ce que la fortune peut donner de plus agreable ; il faut encore savoir joüir de ses avantages & profiter de ses bienfaits.

Il faut l'avoüer, dit *Ariste*, à ses deux Amis, qui venoient de reconduire Cleandre à son carosse, qu'il y a dans l'homme je ne sai quoi de bien incomprehensible ; il semble qu'il prenne plaisir à se tourmenter lui-même, pour se rendre mal-heureux de propos deliberé. L'homme que vous venez de quitter, est un exemple bien convainquant de ce que je dis. *Cleandre* a de grands biens, une Charge considerable ; tout lui rit, & il est malheureux parce qu'il croit l'être, sans savoir pourquoi : il gemit sans cesse, il n'est point touché

de

de ſon bonheur, & il juſtifie parfaitement ce qu'a dit Horace, que *perſonne n'eſt content de ſa condition.*

Le bonheur de la vie, repliqua *Timante*, n'eſt point attaché à d'immenſes richeſſes, ni même à la ſouveraine Puiſſance; toutes les conditions ſe balancent; on eſt heureux à peu de frais quand on ſait ſe moderer, & donner de juſtes bornes à ſes deſirs. En quelque ſituation que ſoit un homme, il trouve dans lui-même de quoi ſe rendre heureux ou malheureux; Vous n'avez peut-être pas remarqué, comme moi, l'extrême foibleſſe de Cleandre; il apprehende tellement la mort, que la crainte d'être dépoüillé de ce qu'il poſſede, l'empêche d'en joüir: je l'ai vû intrepide au milieu des dangers; il fit ſon devoir en grand Capitaine à la bataille de Senef; il conſerva tout ſon ſang froid dans des poſtes où il voïoit de tous côtez milles affreuſes images de la mort; mais il eſt hors de lui-même, quand il y penſe dans ſon cabinet.

Il eſt peut-être en cela, dit *Ariſte*, de l'humeur de Louïs Onze; la crainte que ce Prince avoit de mourir & de perdre ſon autorité, lui faiſoit

Il n'y a pas un moindre fonds de malignité, d'envie, de basse jalousie, repliqua *Timante* ; combien de gens sacrifient leurs propres interêts dans la veuë de nuire aux autres? Combien en voit-on qui aiment mieux se perdre, que de devoir leur salut à autrui ? Ils ne considerent point si c'est en se détruisant eux-mêmes qu'ils tâchent de nuire aux autres. J'ai toûjours lû avec indignation la supercherie que les Orientaux firent à l'Empereur Conrad, & à Louïs le *Jeune*, qui avoient mis le siege devant Damas, capitale de la Syrie. La prise d'une Ville si importante auroit pû retablir les affaires des Chrêtiens de Jerusalem. Les deux Princes étoient campez fort avantageusement, & ils avoient lieu d'esperer de se rendre en peu de tems maîtres de cette Place. Le Chrêtiens par une perfidie dont on ne peut penetrer le motif, firent entendre aux Princes, qu'ils ne prendroient jamais la ville, s'ils ne changeoient l'assiéte de leur Camp : ils crurent que les conseils de ces perfides étoient sinceres ; ils quitterent de beaux jardins, où ils avoient toutes sortes de commoditez ; de l'eau, des fruits, des rafraîchissemens en

abondance ; & tranſporterent leur Camp à l'oppoſite , & dans un païs ſec & brûlant, par où la Ville étoit entierement inacceſſible. L'Empereur & le Roi reconnurent , mais trop tard , que les Chrêtiens les avoient trahis : déteſtant leur méchanceté , ils ne ſongerent qu'à retourner dans leurs Etats.

C'étoit , dit *Ariſte*, le moïen de les punir de leur perfidie : ces Princes n'avoient quitté l'Europe que pour les délivrer du joug ſous lequel ils gémiſſoient depuis long-temps ; mais ces ingrats reconnoiſſoient mal un ſervice ſi important.

Il me ſemble , reprit *Arſenne*, qu'il y eut auſſi un peu d'imprudence dans la conduite de ces Princes ; ils ne devoient pas faire une démarche de cette nature , ſans être bien aſſurez de leur fait. C'eſt une maxime infaillible dans la Morale , que l'imprudence ruïne les meilleures affaires ; le peu de prévoïance des Chefs eſt ſouvent plus funeſte à leurs Troupes que la valeur de leurs ennemis. Je me ſouviens d'avoir lû , que dans les diſſentions, qui broüilloient les Maiſons de Foix & d'Armagnac, le Comte d'Armagnac ſe retrancha dans une

Vil-

Ville, sans la pourvoir de munitions, & des choses néceſſaires pour soûtenir les efforts de son ennemi. Le Comte de Foix l'y investit, & le reduisit en peu de tems à la derniere necessité : il ne voulut accorder la vie au Comte d'Armagnac, & à ceux de sa suite, qu'à condition qu'ils sortiroient par un trou, qui fut fait exprès à la muraille, par où ils ne pouvoient passer que ventre contre terre. Ils n'en furent pas même quittes pour cet affront : le Comte d'Armagnac & vingt des principaux ne furent relâchez, qu'après avoir païé de grandes rançons. Je m'étonne, interrompit *Ariste*, que les hommes ne se corrigent par les malheurs qui arrivent à leurs semblables. Il y a si long-tems qu'ils font des fautes, & qu'ils en sont punis, qu'ils devroient être plus attentifs, pour s'empêcher de donner dans les panneaux, comme ils font si souvent.

Il est impossible de tout prévoir, repliqua *Timante*; les veuës de la prudence humaine sont trop bornées pour envisager toutes les circonstances d'une affaire : Et il faut encore avoüer, que les plus belles entreprises échouënt quelquefois par des a-

vantures bizarres qui déconcertent les Entrepreneurs, & qui les mettent hors de meſure. Vous ſavez ce qui fit manquer le ſiége de Fontarabie ; ce ſeul exemple ſuffit pour faire voir combien les lumieres de la prudence humaine ſont courtes. Le Prince de Condé avoit brigué la conduite de ce ſiége, eſperant que cette affaire lui donneroit le moïen de réparer l'affront qu'il avoit reçu devant Dole. La Fortune s'opiniâtra à le perſecuter ; la Ville fut ſecouruë. Ce Prince aïant appris d'un Transfuge, que les ennemis s'approchoient d'un certain quartier, crut qu'il devoit y envoïer des Troupes, pour ſoutenir celles qui y étoient déja ; mais comme on ne prit pas le ſoin de les avertir du ſecours qu'on leur envoïoit, & qu'elles étoient ſous les armes à cauſe de l'approche des ennemis ; elles firent feu ſur celles là, les ennemis parurent dans ce moment, & paſſerent ſans que perſonne s'opposât à leur deſſein. Il eût été fort aiſé de les en empêcher, puis qu'on étoit averti de leur marche ; les perſonnes jalouſes de la gloire du Prince furent ravies de ce contre-tems, & de la mortifica-

ca-

cation que ce mauvais ſuccés donna à ce Prince.

Il eſt vrai, dit *Arſenne*, qu'il faut avoir l'ame grande, & des ſentimens bien élevez, pour s'affliger des diſgraces de l'Etat, quand ces mauvais ſuccès diminuënt la gloire des perſonnes qu'on n'aime pas. Il y a dans la vie du Cardinal de Richelieu, un trait aſſez remarquable, & qui confirme bien cette verité. Galas avoit ruiné l'Armée Françoiſe, commandée par la Valette, qui eut toutes les peines du monde à gagner Metz avec le débris de ſes Troupes. Cette affaire chagrinoit extrêmement le Cardinal, qui craignoit que le peuple, accablé de ſubſides, ne s'en prît à lui. Ses ennemis regardoient ces évenemens, comme ſi la France n'y eût point eu de part; le plaiſir qu'on avoit de voir le Miniſtre mortifié, faiſoit oublier la gloire du Roïaume, & l'honneur de la Nation. Cependant quand on vit que les Eſpagnols, animez par ces grands avantages, paſſoient la Sômme, & venoient aſſieger Corbie; chacun ſe réveilla, les Princes mêmes qui haïſſoient le plus le Cardinal, demanderent de l'emploi: toute la Nobleſſe prit les armes,

mes, l'idée du péril ſuſpendit, pour quelque tems la haine qu'on portoit au Miniſtre.

C'eſt ainſi que les hommes ſont faits, reprit *Ariſte*, l'interêt particulier l'emporte toûjours ſur le general; nous ne ſommes plus au tems de ces anciens Romains, qui avoient un amour ſi tendre pour leur Republique, & qui ſacrifioient tout, quand il s'agiſſoit du bien public : c'eſt la maladie ordinaire des François, de n'aimer gueres ceux qui occupent les premieres places de l'Etat; ils ſentent une maligne joïe quand leur Miniſtere eſt traverſé par quelque diſgrace, & ils ne font pas reflexion que les diſgraces du Miniſtre ſont la ſource des malheurs de l'Etat. Plus il a de rares qualitez, plus eſt-il en butte à la jalouſie des envieux.

On le remarque tous les jours, continua *Timante*, qu'un grand mérite, beaucoup d'eſprit & de penetration, de l'habileté, des lumieres fort étenduës, un genie vaſte & capable de tout, ſont ſouvent des qualitez nuiſibles à la fortune d'un Favori. On ne vit peut-être jamais un credit plus abſolu, que celui du Connêtable de

Mont-

Montmorency : il diſpoſoit à ſon gré de l'eſprit & de l'autorité de François Premier. Tout s'adreſſoit à lui, les Gouverneurs, les Ambaſſadeurs, les Villes, le Parlement même, qui l'appeloit *Monſeigneur* : il fut diſgracié ; & quelques reſſorts qu'on fit jouër pour le remettre en credit, le Roi ne voulut jamais le rappeller à la Cour. Le Prince avoit quelque jalouſie de ce que le Connêtable ſe partageoit trop entre lui & le Dauphin ; il ſe mit dans l'eſprit qu'il étoit dangereux d'avoir un homme trop habile, dans l'adminiſtration de ſes affaires. Il donna la place du Connêtable au Cardinal de Tournon, & à l'Amiral d'Annebaut, qui n'avoient pas l'eſprit fort élevé ; mais qui étoient plus ſouples, plus dépendans & moins intereſſez.

Le Roi tint ferme dans la réſolution qu'il avoit priſe de ne plus remettre le Connêtable dans les affaires, il reſiſta à des attaques bien delicates, & l'on ne put jamais le faire changer. Tous les Princes, pourſuivit *Arſenne*, ne ſont pas auſſi infléxibles que François Premier ; quelque ſujet de chagrin qu'on ait donné à un Prince qui a l'ame grande, on peut

peut recouvrer ſa confiance, quand on ſait le prendre par ſon endroit ſenſible, & qu'on lui donne des marques d'un veritable repentir. La faute que le Marêchal de Biron avoit faite, en ſe liguant avec les Eſpagnols, & le Duc de Savoye, contre Henry-Quatre, qui l'avoit comblé de biens & d'honneurs, paroiſſoit impardonnable. Dans le Traité ſecret qu'ils avoient fait enſemble, ils étoient convenus de démembrer le Roïaume, & d'y faire autant de Souverainetez que de Provinces, qui ſeroient ſous la protection d'Eſpagne. On promettoit au Marêchal la Duché de Bourgogne & la Franche-Comté, avec des ſommes immenſes de deniers. Le Roi eut des nouvelles de ce complot, & laiſſa entrevoir, qu'il ſoupçonnoit quelque choſe. Biron touché de remords ou de crainte, feignit un repentir ſincere, avoüa au Roi, que le refus du Gouvernement de Bourg lui avoit fait naître des penſées de revolte; mais qu'elles s'étoient évanoüies incontinent. Il proteſta que s'il avoit mille vies, il voudroit les emploïer toutes pour en obtenir le pardon. Le Roi ſentit un ſecret plaiſir de voir qu'on ſe confioit en ſa clemence, il par-

pardonna sans reserve au Maréchal, & lui dit obligeamment, qu'il lui donneroit tant de marques de son affection, qu'il n'auroit jamais sujet de lui manquer de fidelité.

Je suis persuadé, dit *Ariste*, que le meilleur parti que puisse prendre un Sujet qui s'est oublié, & qui a tramé quelque chose contre les interêts de son Prince, est de se confier en sa clemence, en lui donnant des marques d'un veritable repentir; mais il faut que le Prince ait un grand fonds de génerosité, & qu'on le connoisse, car sans cela on y seroit souvent pris pour duppe. Rien ne fâche tant un Souverain, que de voir un Sujet qui a recours à de mauvaises finesses pour le tromper, & qui se flatte de se déguiser si bien, qu'on ne découvrira point ses artifices. Quelque rusé qu'il soit, il tombe tôt ou tard dans le piége, & devient enfin la victime de celui qu'il a trompé pendant quelque tems. La sincerité du Maréchal de Biron fut plus heureuse que la duplicité du Comte de saint Paul, Connêtable de France. Ce Courtisan rusé & politique, pour mieux assurer sa fortune, crut qu'il pourroit se ménager entre le Roi Louïs-Onze & le Duc de Bourgogne

ſon rival, & les tromper tous deux, en leur faiſant tour à tour, les mêmes offres de ſervice; pour les animer davantage l'un contre l'autre, perſuadé que ſa ſeureté dépendoit de leurs diviſions. Les deux Princes reconnurent la mauvaiſe foi & la duplicité du Connêtable, & s'accorderent au prix de ſa tête & de ſa dépoüille, s'ils le pouvoient attraper. Le Connêtable fut en peu de tems informé de ce Traité; il ne manquoit ni d'appui, ni de gens dévoüez à ſon ſervice, ni d'argent, ni de bonnes Places; mais le courage & le jugement lui manquerent au beſoin, & craignant tout le monde, il n'oſa ſe fier à perſonne. Il prit le parti de ſe livrer au Duc de Bourgogne, & crut qu'il en auroit meilleure compoſition, que de Louïs, qui ne pardonnoit jamais. Il ſomma le Duc de Bourgogne de lui abandonner cet infidele, & lui offrit une Place en échange. Le pauvre Connêtable fut ſacrifié, & ſans lui donner le tems de ſe reconnoître, on le conduiſit à la Baſtille: le Parlement le condamna à la mort; il fut executé en Gréve.

Voilà, dit *Arſenne*, un exemple qui doit apprendre aux Grands, que des Sujets prennent de fauſſes meſures quand

quand ils veulent ſe rendre redoutables à leurs Maîtres, & ſe ménager entre leur Souverain & les ennemis de l'Etat. Ces ſortes d'affaires ſont délicates, & l'on ne va gueres loin, ſans être puni de ſes mauvais procedez & de ſes artifices. Il eſt vrai, repliqua *Timante*, qu'un des plus funeſtes effets de l'ingratitude, eſt d'exciter l'indignation & la haine de ceux dont on avoit reçû mille bons offices; qui fâchez de leur mauvais choix, n'oublient rien pour ſe vanger des perſonnes qui ont abuſé de leurs bienfaits. Je ne doute nullement que vous ne ſachiez ce que fit le Cardinal de Richelieu à un jeune Seigneur, qu'il avoit comblé de biens, le croïant incapable d'aucun mauvais deſſein, à cauſe de ſa grande jeuneſſe. Après lui avoir donné la Charge de Grand-Ecuïer, il l'avoit mis dans les bonnes graces du Roi, qui lui témoignoit beaucoup de bonté. Ce Favori, ſe voïant careſſé de ſon Maître, prit tant de goût à ſe voir faire la cour, qu'il reſolut de chaſſer celui qui lui avoit procuré une ſi grande fortune. Il eſperoit après cela, que le Roi lui abandonneroit la conduite des affaires. Ce qui redoubla ſon eſperance, c'eſt qu'il crut entrevoir que

le

le Roi avoit du chagrin contre son Ministre, dont il se railloit quelquefois en particulier: le Grand-Ecuïer ne put conduire son intrigue si finement, qu'il ne donnât quelque soupçon au Cardinal, qui avoit des espions de tous côtez: il se crut obligé de perdre celui qui le trahissoit de la sorte.

Peut-être, dit *Ariste*, poussa-t-il trop loin son ressentiment & sa vangeance, & peut-être aussi, qu'il fut bien aise de l'imprudence, & de la legereté de ce jeune Seigneur, qui fut soupçonné d'avoir tramé quelque chose contre l'Etat, & contre les interêts de son Maître: le Cardinal ne laissa pas échapper une si belle occasion de se vanger d'un homme dont il avoit sujet de se plaindre, & qui l'avoit trahi.

C'est le sort ordinaire des traîtres, continua *Timante*; ceux qui se révoltent contre leur Prince légitime, pour se jetter du côté de leurs ennemis, trouvent rarement, en changeant de parti, les mêmes avantages qu'ils avoient, tandis qu'ils étoient fideles à leur devoir. Ils ne sont pas long-tems, sans se repentir d'une démarche qui perd leur réputation & leur fortune; ceux à qui ils se donnent, ne les consi-

de-

derent qu'autant qu'ils sont utiles à leur parti. Le Connêtable de Bourbon en fit une funeste experience après sa revolte. Charles-Quint lui avoit promis sa sœur Eleonor, Veuve d'Emmanuel, Roi de Portugal, avec tout l'ancien Roïaume d'Arles, & le titre de Roi. Mais quand ce Prince interessé & politique vit que la revolte du Connêtable n'avoit aucune suite, & que ce fameux Capitaine, qui étoit si riche, si puissamment allié, si estimé des gens de guerre, n'étoit regardé que comme un simple banni; dès qu'il eut mis le pied hors du Roïaume, l'Empereur ne se hâta pas d'accomplir les promesses qu'il lui avoit faites; il craignit d'avoir un Proscrit pour son beau-frere, & il ne lui donna que de belles esperances.

Faut-il attendre autre chose des hommes, dit *Arsenne*; ils proportionnent leur reconnoissance aux services qu'ils attendent: rien ne prouve mieux le peu de fonds qu'il faut faire sur leur attachement, que l'indifference qu'ils témoignent pour ceux qu'ils adoroient, quand ils cessent de leur être utiles, & que la fortune, ou leur propre choix les a mis hors d'état de leur rendre de grands services. Le même Charles-

Quint dont vous venez de parler, fut puni à son tour de l'ingratitude qu'il avoit euë pour ceux qui s'étoient attachez à sa fortune. Quand il se retira dans le Couvent de saint Just, pour y finir le reste de ses jours, il ne se reserva, de tout son train, que douze hommes pour le servir, un petit Cheval pour se promener, & cent mille écus de pension: A peine eut-il quitté la Cour: & abdiqué l'Empire, qu'on ne songea plus à lui; on oublia qu'il fût au monde: son fils même ne se souvint plus de lui, ni des avis qu'il lui avoit donnez: il n'executa rien de tout ce qu'il lui avoit promis; il négligea toutes les personnes qu'il lui avoit recommandées; & dès le second quartier, il eût bien de la peine à lui païer sa pension.

En verité, reprit *Ariste*, voilà un rare exemple de l'inconstance des choses humaines, & de l'ingratitude des hommes. Je ne doute nullement, que les reflexions que faisoit Charles-Quint sur la situation où il étoit, ne lui donnassent de grands dégoûts de sa retraite; peut-être aussi, interrompit *Arsenne*, qu'elles lui faisoient naître des regrets de la démarche qu'il avoit faite; mais il falloit soûtenir la gageure, & mé-

ménager les jugemens du Public. Ce Prince qui avoit tant gagné de batailles, qui avoit regné avec tant d'éclat, se vit tout d'un coup dans un abandon general, comme s'il eût perdu tout son merite, par l'abdication volontaire qu'il fit de ses Etats.

Il y a presque toûjours, continua *Timante*, de l'excès dans les flatteries, ou dans le mépris, que les peuples ont pour ceux qui les gouvernent. Tandis que la fortune favorise le Prince, les respects qu'on a pour lui, vont jusqu'à l'adoration; si elle lui tourne le dos, tout le monde l'abandonne. La France aussi-bien que l'Espagne, peut citer sur cela des exemples d'inconstance. Quand on se fut apperçu qu'il y avoit de l'égarement dans l'esprit de Charles Troisiéme, surnommé *le Gras*, on jugea dans l'Assemblée generale des Etats, qu'il étoit incapable de gouverner le Roïaume; de sorte que dans un moment il se vit abandonné de tous ses Sujets, jusques-là qu'il ne lui demeura pas même un Valet pour le servir. Ce Prince infortuné seroit mort de faim, si l'Evêque de Mayence n'eût eu compassion de sa misere: il fit en sorte qu'on lui assigna le revenu de trois ou quatre Villages, pour le faire subsister.

Il eſt certain ; dit *Arſenne*, qu'on voit, dans les Cours des Princes un mélange de grands vices, & de grandes vertus, comme les eſprits y ſont plus raffinez, les vices y ſont plus délicats ; on y peche avec plus de methode, avec plus d'artifice, & avec plus de deſſein ; ſur-tout quand quelque merite éclatant fait ombre aux autres, & les efface. La malignité des Gens de la Cour fait des crimes de tout, à un homme qui s'éleve au deſſus des autres, pour le rabaiſſer & pour le perdre, & pour diminuer ſa réputation, & ſa faveur. La plus haute vertu, l'innocence la plus épurée, les ſervices les plus eſſentiels ne ſont pas des azyles aſſez ſûrs pour garentir un homme d'honneur contre les brigues & les cabales de ſes ennemis, qui mettent tout en œuvre pour le détruire.

Si vous le voulez, interrompit *Ariſte*, je vous citerai un trait de nôtre Hiſtoire, qui convient parfaitement à ce que vous venez de dire. Vous nous ferez plaiſir, répondit *Arſenne*, je vous réponds de la docilité de *Timante*, comme de la mienne. Après que l'Amiral de Brion, pourſuivit *Ariſte*, eut donné des marques éclatantes de ſa valeur & de ſa conduite dans l'Italie, &

con-

conquis tout le Piémont; ses Capitaines lui conseilloient d'aller mettre le siége devant Verceil, où le Duc de Savoye & le fameux Antoine de Léve s'étoient renfermez. Cette conjoncture étoit délicate. L'Amiral n'avoit point un ordre exprès de la Cour de rompre avec l'Empereur. Antoine de Léve avoit fait signifier à Brion, que s'il assiegeoit cette Place, l'Empereur prendroit cette démarche pour une rupture manifeste; cette consideration retint l'Amiral: Ses ennemis lui reprocherent qu'il avoit eu peur de donner bataille à Antoine de Léve, qui passoit pour le plus grand Capitaine de son siecle. Le Roi lui même, quoi qu'il ne lui eût point donné l'ordre d'assiéger cette Place, lui en sut fort mauvais gré, & le regarda froidement à son retour. Cette affaire, où il semble que l'Admiral n'avoit point fait de faute, ruina toute sa faveur, & diminua sa reputation. Le Connêtable & le Cardinal de Loraine se liguerent pour le perdre, malgré le credit de la Duchesse d'Etampes, qui le protegeoit: ils l'accuserent d'avoir mal conduit les affaires du Roi dans le Piémont. Brion au lieu de ceder à l'orage qui étoit prêt de l'accabler, parla fierement au

Roi, & dit que son innocence ne craignoit point les recherches. Le Roi le fit emprisonner, & lui donna des Commissaires, qui le condamnerent à soixante-dix mille écus d'amende, pour des crimes de Peculat : Brion fut si consterné de cette Sentence, qui le fletrissoit, qu'il en mourut de chagrin.

La Cour est un païs incomprehensible, dit *Timante*, on n'y est pas toûjours agréable avec de rares talens, un grand merite & de grands services ; cet éclat éblouït les yeux jaloux des Courtisans, qui ne peuvent souffrir un homme qui les efface, & qui ne peuvent lui pardonner son merite. Mais l'Amiral devoit ceder au tems en habile Politique,& ne point tant faire le fier, lors que tout se déchaînoit contre lui.

Les manieres hautaines, reprit *Ariste*, ne réüssissent jamais envers des personnes jalouses de leur autorité, & qui veulent être menagées : On les ameneroit sans peine au point que l'on souhaite, par la douceur, & par un peu de déference pour leurs sentimens ; mais on les irrite sans retour, par la resistance qu'on leur témoigne, & par une hauteur mal entenduë. Si le Pape Boniface Huit eût voulu ménager un peu davantage l'esprit boüillant de Phi-

Philippe le Bel, on auroit pû terminer d'une maniere pacifique les differends qu'ils avoient ensemble ; mais son procedé trop violent causa de grands desordres dans la Religion & dans l'Etat. Ce Pape étoit habile, mais fier & imperieux ; il se persuadoit que tous les Princes Chrêtiens étoient obligez de fléchir sous son autorité. Philippe le Bel, jeune Prince, peu scrupuleux, nullement endurant, conseillé par des gens hardis & impetueux, qui le flattoient sur sa grande puissance, ne se crut pas obligé d'avoir de grands égards pour les ordres de Boniface. Ce Pape qui vouloit obliger tous les Rois à se liguer pour la Guerre-sainte, ordonna, sous peine d'excommunication, aux Rois de France & d'Angleterre, qui étoient en guerre l'un contre l'autre, de faire la paix. Philippe le Bel répondit, qu'il ne prenoit la loi de personne, pour le gouvernement de son Roïaume ; Que le Pape pouvoit bien exhorter, mais qu'il n'avoit nul droit de commander. Ce fut-là le premier sujet d'inimitié entre ces deux grandes Puissances.

Les choses furent portées un peu trop loin, interrompit *Arsenne*, Boni-

niface reçut de grandes mortificati-ons, & ſon zele trop impetueux lui cauſa de longs repentirs.

Ceux qui ne ſavent pas comman-der à leurs paſſions, pourſuivit *Ti-mante*, ne ſont pas dignes de com-mander aux autres ; ils ſont à tous momens expoſez au mépris & à la raillerie de ceux qui connoiſſent leurs foibles, & qui ne ſe croïent point o-bligez de les menager là-deſſus. Au contraire, un homme qui ſe poſſede & qui ſe ſurmonte dans des occaſi-ons délicates, merite de grandes loü-anges, & remplit d'admiration ceux qui ſont les témoins de ſa vertu. A-près que le Vicômte de Turenne eût forcé le Château de Sobre, quelques-uns de ſes Officiers lui amenerent une femme d'une grande beauté, que l'on trouva dans la Place : il étoit jeune en ce tems-là ; il ne fit pas ſemblant de s'appercevoir de leur deſſein ; il loüa leur retenuë, il envoïa ſur le champ chercher le mari de cette Dame, & il la lui rendit en leur preſence. Cet-te victoire, dit *Ariſte*, fit autant d'honneur à Monſieur de Turen-ne, que celle qu'il remporta ſur ſes Ennemis : on acquiert autant de gloire en ſe ſurmontant ſoi-même ; qu'en

qu'en gagnant de grandes Batailles : les plus belles Victoires ne sont pas toûjours celles où l'on répand plus de sang.

On a remarqué de tout tems, reprit *Arsenne*, que les plus grandes Victoires demeurent assez inutiles, & qu'elles ne produisent pas aux vainqueurs tous les avantages qu'ils en devroient attendre ; soit qu'ils se lassent de souffrir, & qu'ils cherchent le repos après tant de fatigues ; ou qu'entraînez par d'autres passions, ils prennent le change, au lieu de poursuivre leur pointe. C'est la faute que fit Henry Quatre après la Bataille de Coutras. Les Roïalistes y furent entierement défaits. Ils y perdirent Artillerie, Bagage, Enseignes. Presque tous leurs Chefs y périrent ; cinq mille hommes demeurerent sur la place. Si le Roi de Navarre n'eût pas donné le tems aux vaincus de se reconnoître, leur parti auroit eu bien de la peine à se remettre après cet échec. Ce Prince signala sa vaillance dans le combat ; mais il ne sut pas profiter de sa Victoire. Au lieu de poursuivre vivement l'Armée ennemie, qui étoit consternée de sa défaite, il licentia la sienne, & gar-

dant ſeulement cinq cens Chevaux, il ſe rendit à toute bride dans la Gaſcogne ; attiré par les charmes de la belle Comteſſe de Guiche dont il étoit éperduëment amoureux. Ce n'eſt pas la ſeule faute, continua *Timante*, que l'amour des femmes fit commettre à ce Prince : c'étoit ſa paſſion dominante, & il ne prenoit nullement le ſoin de ſe précautionner contre les mauvais tours qu'elle pouvoit lui joüer. Il en fut ſouvent la duppe, & n'en guerit jamais.

Il y a long-tems, pourſuivit *Arſenne*, que l'on prêche le Genre humain ſur les deſordres de l'amour ; les experiences continuelles devroient faire apprehender les ſuites d'une paſſion ſi dangereuſe ; on ſe contente de connoître le mal qu'elle peut faire, ſans ſe mettre en devoir d'y remedier. Une femme amoureuſe, & emportée, ſi on ne la previent, va juſqu'aux dernieres violences, quand elle croit que ſon crime eſt découvert. Fredegonde entretenoit un commerce criminel avec un Seigneur de la Cour. Chilperic eut pluſieurs ſoupçons des mauvais tours que la Reine lui joüoit ; & fut aſſez imprudent pour laiſſer échapper des marques de ſon reſſenti-

timent, & de sa jalousie. La Reine pour se garantir du malheur qui la menaçoit, prit les devans ; elle fit massacrer le Roi, qui fut assassiné dans la cour de son Palais de Chelles, un soir sur la brune, lors qu'il revenoit de la chasse, étant fort peu accompagné. Un meurtrier le frappa de deux coups de couteau. Ce fut une grande imprudence à Chilperic, interrompit *Timante*, de laisser entrevoir son dépit. Lors qu'il eut connoissance des intrigues de la Reine, il devoit dissimuler son chagrin jusqu'à ce qu'il eût pris des mesures pour se précautionner contre son desespoir, parce qu'il connoissoit par plusieurs experiences les violences & les cruautez de cette Mégere.

Si vous m'en croiez, dit *Arsenne*, en s'adressant à ses deux Amis, nous finirons nôtre Conversation, & nous irons faire deux ou trois tours d'allées pour prendre l'air, & je vous ferai part en nous promenant de quelques remarques que j'ai faites ce matin en lisant un Livre assez curieux, qui traite des differens Peuples de l'Europe, & des Coûtumes qu'ils observent. Il y a une Loi fort singuliere en Angleterre touchant les fem-

mes ; c'est qu'encore qu'un mari demeure plus d'un an hors de chez-lui : pourvû qu'il ne sorte point de la Grand-Bretagne, si pendant cette absence, sa femme accouche d'un enfant, il est obligé de reconnoître ce bâtard pour legitime, & de lui faire part de ses biens en cette qualité. Cette Loi est assez commode pour le sexe, dit *Timante*, en soûriant, elle met l'honneur des femmes à couvert; mais les hommes n'y trouvent pas leur compte, & les pauvres maris en sont les duppes.

Chaque Païs a ses Coûtumes particulieres, reprit *Arsenne*, les choses que l'usage autorise, ne paroissent point étranges, quelque bizarres qu'elles soient. Ce même Auteur a remarqué que certains Rois de Guinée observent une Coûtume assez plaisante pour le boire & pour le manger : Ils prennent leurs repas, dans deux appartemens differens ; ils mangent dans une chambre, & vont boire dans l'autre. Il y va de la vie de les regarder en mangeant ; cette défense s'étend aux bêtes, aussi bien qu'aux hommes. L'enfant d'un Ministre d'Etat, s'étant un jour endormi aux côtez du Roi, se réveilla

lors-

lors que le Prince mangeoit : on fit égorger cet enfant, sans que son âge & son innocence pussent le sauver d'une Loi si barbare.

Voilà sans doute, dit *Ariste*, des Coûtumes qui se ressentent de la barbarie du climat : mais je ne doute point que plusieurs de nos Coûtumes ne paroissent aussi barbares à ces Peuples, que nous regardons avec tant de compassion & avec tant de mépris.

Il y a un certain Prince dans l'Afrique, poursuivit *Arsenne*, qui a une Cour si nombreuse, que l'on égorge tous les jours deux cens hommes pour la nourrir. Ce sont en partie des Criminels & des Esclaves de tribut : on apprête la chair de ces mal-heureux, comme si c'étoit du Boeuf, ou du Mouton : on y tient boucherie ouverte de chair humaine : c'est par un raffinement d'une délicatesse barbare qu'on fait ce cruel carnage, car le Païs abonde en bétail, & en toutes sortes de Provisions.

On dit qu'il ne faut pas disputer des goûts, dit *Timante*, mais ce goût-là me paroît fort bizarre ; je ne croïois pas qu'on pût se resoudre à manger de la chair humaine, que

dans l'extrême necessité, & lors qu'on ne pouvoit sauver sa vie que par un remede si étrange.

Savez-vous, demanda *Arsenne*, d'où vient la coûtume que les Turcs ont de porter des Queuës de Cheval, en guise d'Etendarts ? Il me semble, répondit *Ariste*, que c'est en mémoire de l'action que firent six mille de leurs gens, qui avoient été faits prisonniers dans les commencemens de leurs conquêtes. Ils avoient trouvé une occasion favorable de recouvrer leur liberté : mais n'aïant point d'Etendarts, sous lesquels ils pussent se ranger, ils s'aviserent sur le champ de lever en haut quelques Queuës de Cheval, & ce stratagême leur aïant heureusement réüssi, ils ont voulu, depuis cette avanture, porter toûjours quelque chose de semblable. Ce que l'on dit communément de cette Nation, est-il veritable, demanda *Timante*, qu'il n'y a point de Nobles en Turquie, & qu'ils sont tous égaux ? Les plus Nobles, répondit *Arsenne*, ce sont ceux qui possedent les premieres Charges de l'Armée, ou de l'Etat, qui se donnent pour l'ordinaire à des Esclaves, & rarement à des Turcs originaires.

Il

Il y a donc quelque ressemblance en cela, repliqua *Timante*, entre les Turcs & les Romains; parmi eux la Noblesse étoit attachée à la Magistrature; ceux qui l'exerçoient, & leurs descendans, étoient les seuls Nobles: la Noblesse, étant annexée aux Charges, ne s'acqueroit point par argent. En France c'est le sang qui fait les Nobles, ou l'argent avec quoi on achette de certains Fiefs, & de certaines Charges. Laissons en repos les Romains & les Turcs, dit *Ariste*, & allons au devant de *Cleon* & de *Theagene*, que je vois au bout de cette allée, & qui s'avancent vers nous à grands pas.



CONVERSATION

Sur des Points de Politique.

SI tôt qu'*Arſenne*, *Ariſte* & *Timante* ſe virent débaraſſez de pluſieurs perſonnes qui étoient venus leur rendre viſite, ils reprirent leurs Entretiens ordinaires, qui avoient été interrompus par la foule. La plûpart des Converſations generales ne roulent que ſur des ſujets vagues, ſur les nouvelles & les bruits qui courent, ſur des bagatelles qui ne meritent pas d'être dites ni écoutées; il ne faut pas s'étonner ſi les gens d'eſprit, qui ont du goût & de la raiſon, s'y ennuïent. Mais c'eſt encore pis, quand la Converſation roule ſur la Satire; qu'on y médit de tout le genre humain, ou que l'on choiſit quelqu'un de la compagnie pour en faire le ridicule.

Ariſte, *Arſenne* & *Timante* paſſoient d'une maniere plus innocente & plus utile, les Converſations qu'ils avoi-

avoient ensemble ; ils ne s'amusoient point à censurer les defauts du genre humain, ni à déclamer contre les vices, ou contre la dureté du siecle ; ils ne songeoient qu'à profiter du tems pour achever de se perfectionner & de se polir. *Ariste* venoit de recevoir une Lettre de l'un de ses Amis, qui est Ambassadeur dans l'une des premieres Cours de l'Europe, & qui soutient son caractere avec beaucoup de noblesse & de dignité ; cette Lettre étoit toute remplie de belles Maximes, qui donnoient assez à entendre que celui qui l'écrivoit, étoit fort entendu dans la Politique la plus délicate, & la plus rafinée.

Il faut du manége & de l'habileté, dit *Ariste*, en s'adressant à *Timante*, pour bien se conduire dans les Cours étrangeres. Un homme que le Prince choisit pour un emploi de cette importance, doit avoir l'esprit facile & insinuant, le cœur ouvert, sincere, que l'on croit aisément penetrer, mais toutefois secret, & impenetrable dans ses motifs & dans ses projets ; un jugement ferme, solide, & décisif dans les affaires ; une vaste capacité pour démêler les choses les plus embrouillées ; une étenduë de connoissances qui em-

empêche qu'on ne lui puiſſe impoſer ſur quoi que ce ſoit. Car toutes ſes vûës, toutes ſes maximes, & tous ſes rafinemens, doivent avoir pour but de n'être point trompé, & de n'être point la duppe de ceux avec qui il négocie.

Les regles de la Politique ne ſont pas infaillibles, repliqua *Timante*, les plus grands genies s'oublient fort ſouvent; ils ne ſont pas aſſez les maîtres d'eux mêmes, & de leurs ſecrets; mais cet épanchement leur fait faire bien des fautes, & de fauſſes démarches, qui ruïnent leurs affaires, & qui ſont très-préjudiciables aux interêts de leur parti. L'Amiral Coligny ſe perdit dans l'eſprit de la Reine, par un excès de confiance qu'il eut des forces du Parti Huguenot : il s'ouvrit plus qu'il n'étoit à propos, à une Princeſſe habile & politique : il lui demanda un jour des Temples pour deux mille cinq cens Egliſes. Cette propoſition ſurprit la Reine ; mais comme elle étoit fine & diſſimulée, elle ne laiſſa point entrevoir ſes ſentimens : elle chargea ſeulement l'Amiral de s'informer combien ce Parti lui pouvoit fournir de ſoldats dans un beſoin : bien reſoluë de ſe précautioner à l'avenir con-

contre une faction qui lui parut redoutable, après les lumieres que Coligny lui avoit données.

Ce n'eſt pas que ce Chef des Huguenots manquât d'habileté, reprit *Arſenne*; mais il ſe laiſſa éblouïr par la proſperité, & par les grandes forces de ſon Parti. Ce qui fait aſſez voir combien les vûës de la prudence humaine ſont courtes; puiſque ſouvent les plus fins & les plus grands Politiques donnent dans des pieges que d'autres n'auroient pas de peine à prévoir avec les moindres lumieres.

Je liſois ce matin, interrompit *Timante*, un trait d'Hiſtoire, qui prouve bien vôtre Maxime. Après que le Duc de Bourgogne eut fait aſſaſſiner le Duc d'Orleans, il devoit bien s'attendre, que les perſonnes intereſſées à la vangeance de ce maſſacre, ne lui pardonneroient jamais de bonne foi, & que toutes les reconciliations, dont on feroit ſemblant de le leurer, ne ſeroient gueres ſinceres. En effet le Dauphin l'amuſa par un faux Traité, pour le faire tomber dans le piege qu'il lui avoit tendu. On donnoit de toutes parts des avis au Duc pour l'obliger de ſe tenir ſur ſes gardes; mais ſoit que ſa mauvaiſe deſtinée l'entraînât,

ou

ou que la Providence lui redemandât le ſang de ſon Couſin ; il vint au rendez-vous, dont le Dauphin & lui étoient convenus ; Comme il s'agenoüilloit devant ce Prince, Tanneguy du Chaſtel, ſecondé de quelques gens apoſtez, ſortirent d'une embuſcade, & poignarderent ce pauvre Duc, qui fut mal ſecouru par ceux qui l'accompagnoient. Bien des gens crurent que cette action s'étoit faite ſans l'aveu du Dauphin, qui n'avoit que dix-ſept ans : cependant ſa réputation fut bleſſée d'un aſſaſſinat, qui parut horrible à tout le monde. Ce que l'on trouva en cela de plus extraordinaire, c'eſt que l'on proceda contre le Dauphin, comme on auroit fait contre un ſimple Particulier ; il fut cité à la Table de Marbre ; le Parlement le déclara indigne de toutes ſucceſſions, le déclara déchu de la Couronne de France, & le bannit du Roïaume à perpetuité.

Par bonheur pour le Dauphin, dit *Ariſte*, l'Arrêt du Parlement fut ſans effet ; ceux qui le donnerent, paſſerent un peu les limites de leur pouvoir ; ils conſulterent plutôt en cela l'ardeur de leur zele que les lumieres d'une raiſon éclairée. Je me ſouviens d'un Arrêt que donna le Parlement de Paris, dans une

une occasion fort pressante, & qui eut tout l'effet qu'on en attendoit. On crut la France dans un grand danger, lors que les Espagnols aïant surpris Amiens, Paris étoit devenu frontiere. Au lieu de chercher des remedes à un mal si pressant, les Factions qui avoient desolé si long-tems le Roïaume, commencerent à se reveiller. La plûpart des Gentilshommes, inutiles spectateurs de ces desordres, ne se mettoient point en état d'y remedier. Le Parlement fut contraint de donner un Arrêt, qui notoit d'infamie ceux qui ne monteroient pas à cheval, dans une occasion si importante; la crainte du deshonneur fit sur l'esprit des François ce que l'amour de la gloire, & l'interêt de l'Etat n'auroient pû faire.

Voilà ce qui arrive d'ordinaire dans ces revolutions, reprit *Arsenne*; les uns regardent, avec un œil tranquille & indifferent, les malheurs de l'Etat; les autres en ont une joïe maligne, soit dans l'esperance de profiter des dissentions intestines, soit par la jalousie secrette qu'ils ont pour ceux qui gouvernent. Il y en a qui ont le naturel assez méchant pour donner des conseils tout-à-fait pernicieux à leur Patrie, dans le tems que tout le monde

de-

devroit s'unir pour sa conservation. C'est l'effet d'une Politique consommée de pouvoir distinguer ceux qui ne songent qu'à l'utilité du Prince, & de la Patrie dans les conseils qu'ils donnent, d'avec ceux qui ne songent qu'à la détruire par des conseils interessez. Quand les Princes n'ont pas ce discernement, ils sont exposez à faire de grandes fautes; c'est ce qui causa la ruïne de Valentinien. Aëtius étoit le seul qui soutenoit l'Empire d'Occident, ébranlé & entamé de tous côtez; cependant l'Empereur Valentinien, seduit par de mauvais conseils, conçut une furieuse jalousie contre ce grand Capitaine, qu'il avoit élevé lui-même, & qui étoit la terreur de ses Ennemis; il le fit cruellement massacrer: mais ce Prince infortuné porta la peine de sa cruauté & de son imprudence; car il fut égorgé lui-même l'année suivante par les amis d'Aëtius. Maxime-Petrone conduisit cette intrigue; c'étoit un riche Senateur, dont Valentinien avoit deshonoré la femme; Maxime, après ce parricide, se saisit de l'Empire & de l'Imperatrice Eudoxe, qu'il épousa. La felicité de ce Tyran ne dura que trois mois. Il fut assez imprudent

pour

pour faire confidence à sa nouvelle Epouse qu'il avoit été l'auteur de la mort de Valentinien. Cette Princesse pour se vanger d'un si cruel outrage, se jetta entre les bras de Genseric, Roi des Vandales. Lors que ce Prince fut aux portes de Rome, le peuple se jetta sur Maxime, & le massacra. Genseric saccagea la Ville; emmena l'Imperatrice, qui devint sa captive, & la punit en la vengeant. Le desir que cette Princesse eut de se vanger, fut la cause de la destruction entiere de l'Empire d'Occident; qui devint la proïe des Barbares. L'imprudence de Maxime, qui eut la foiblesse de reveler à une femme un secret de cette importance, fait assez voir combien il est difficile de soutenir le poids d'une haute fortune. On est en quelque maniere éblouï de cette grande élevation; de sorte qu'on n'est plus le maître de soi-même, ni des mouvemens de son ame.

Il est certain, continua *Timante*, qu'Aëtius étoit digne d'un autre sort; c'étoit le plus grand Capitaine de son tems, & le plus affectionné à son Prince; il avoit donné en mille occasions des preuves éclatantes de son courage & de sa fidelité: les Princes ne sauroi-

roient trop récompenser ceux qui ont servi utilement l'Etat, ni trop les ménager, pour empêcher les suites de leurs ressentimens. Ce n'est pas une des moindres affaires qu'aïent les Princes que de resister aux Cabales, que l'on forme contre leurs meilleurs serviteurs, qui se sont élevez par leur merite. François Premier fit une faute qui acheva de ruïner ses affaires en Italie, lors qu'il écouta les mauvaises impressions qu'on voulut lui donner contre la fidelité de Doria : il demandoit pour récompense des grands services qu'il avoit rendus, qu'on remit les Genois en possession de Savonne. Le Maréchal de Montmorency qui étoit en faveur, ne pouvoit approuver cette restitution, parce que les impôts qui se levoient au Port de Savonne, entroient dans ses coffres. Lors que l'on mit cette affaire en déliberation au Conseil, le Chancelier du Prat, qui étoit dans les interêts du Maréchal, rejetta la proposition, traita *Doria* de superbe & d'insolent, & fit resoudre qu'on se saisiroit de sa personne. *Doria* fut averti de la resolution qu'on avoit prise dans le Conseil ; il se jetta entre les bras de l'Empereur, qui fut ravi d'enlever à la France un si bon Sujet. Qu'il

Qu'il faut de lumieres & de pénetration, dit *Ariſte*, pour bien démêler les ſecrets reſſorts qui font parler ceux qui vous donnent leurs conſeils ! Il eſt également dangereux de déferer aveuglément à tous les avis qu'on vous donne, que de ne vouloir écouter les conſeils de perſonne, & de ne ſe conduire que par ſon caprice. Les Princes qui veulent tout faire, & qui veulent attirer à eux toute la gloire des évenemens, manquent ſouvent de bonnes occaſions, parce qu'ils ne veulent pas ſuivre les conſeils ſalutaires qu'on leur donne; comme s'ils avoient du dépit que quelqu'un fût plus éclairé qu'eux. Lors que Charles-Quint vint devant Valenciennes avec trente mille hommes; aïant appris la marche de François Premier, il n'oſa l'attendre, & décampa aſſez vîte à la faveur d'un broüillard fort épais. Le Connétable de Bourbon étoit d'avis de charger l'armée de l'Empereur ſur ſa retraite. Le Roi rebuta avec un air de mépris le conſeil du Connétable : mais de de toute ſa vie il n'eut une ſi belle occaſion d'inſulter l'Empereur, quoi qu'il la cherchât par tout. Il ſembloit que la fortune le puniſſoit de ce qu'il n'avoit pas ſu profiter de l'avantage qu'elle lui avoit offert. Quand

la personne n'est pas agréable, reprit *Arsenne*, les conseils qu'elle donne, ne sont pas écoutez favorablement. L'avis que le Connétable ouvroit, étoit fondé sur l'experience. Tous les Capitaines, entendus au fait de la guerre, conviennent qu'on risque de perdre une Armée lors qu'on fait quelque grand mouvement à la vûë d'un Ennemi puissant, & habile à se servir des conjonctures. L'embarras des équipages, & d'autres circonstances ne manquent gueres à mettre le desordre parmi des troupes qui ne songent qu'à la retraite. C'est ce qui fit perdre au Connétable de Montmorency la Bataille de Saint-Quentin : Il voulut se retirer en plein jour, à la vuë des Espagnols. Le Duc de Savoïe qui commandoit l'Armée, le chargea si brusquement, qu'il n'eut pas le tems de donner les ordres pour le combat. La Cavalerie fut d'abord enfoncée, l'Infanterie tint ferme pendant quelque tems; mais elle fut entierement massacrée. Le Connétable avec l'un de ses fils, les Ducs de Montpensier & de Longueville, le Marêchal de saint-André, dix Chevaliers de l'Ordre, & trois cens Gentishommes, furent faits prisonniers. Jamais vi-

ctoire ne fut plus glorieuse à l'Espagne, & plus funeste à la France.

Il est permis, dit *Timante*, de se servir des conjonctures favorables, & de profiter de tous les avantages, que donne la fortune dans une guerre ouverte & déclarée : Mais c'est une espece de lâcheté d'abuser du malheur d'un Ennemi, qui est hors d'état de se défendre, & de chercher à l'opprimer, quand il est déja assez accablé par sa mauvaise fortune : Lors que Philippe-Auguste, & Richard, Roi d'Angleterre, s'embarquerent pour la Terre-Sainte, ils étoient convenus entr'eux de suspendre toutes leurs querelles, de laisser tous leurs differends en même état qu'ils étoient, & d'attendre à disputer leurs droits, après qu'ils seroient de retour de cette sainte expedition; cependant lors que Philippe eut appris que l'Empereur avoit fait resserrer Richard dans une prison fort étroite, il dépêcha en Allemagne pour negocier auprès de l'Empereur, afin qu'il le retînt le plus long-tems qu'il pourroit, & oubliant la parole qu'il avoit donnée à Richard, de ne lui point faire la guerre, que quarante jours après son retour, il se jetta sur ses Terres, & lui enleva

 plu-

pluſieurs Places d'importances, tandis que ce Prince infortuné languiſſoit dans une Tour à Vormes.

Cette mauvaiſe Politique, pourſuivit *Arſenne*, cauſa de grands chagrins à Philippe, & alluma entre lui & ſon Rival, une haine qui fit couler des ruiſſeaux de ſang. Un Prince qui aime le repos & la paix, trouve qu'il eſt plus à propos de diſſimuler des offenſes legeres, que d'être obligé à tous momens, de contraindre ſon humeur par une ſeverité concertée. Cependant il y a lieu de craindre quelquefois que cette nonchalance ne donne l'audace à des Eſprits turbulans & emportez, de faire des entrepriſes d'éclat qui bleſſent l'autorité ſouveraine.

Il en eſt de la Guerre à peu près comme des Procès, reprit *Ariſte*, on s'y engage témerairement pour des interêts fort legers; mais on ne les finit qu'après avoir dépenſé des ſommes immenſes, qui épuiſent les Familles, & qui les réduiſent à la derniere extrémité. De même l'on s'embarque pour de frivoles ſujets en des guerres, qui font perir une infinité de monde, & qui deſolent des Provinces entieres. Le dernier Duc de

Bourgogne jugea à propos de déclarer la guerre aux Suiſſes, qui étoient en querelle avec le Comte de Savoïe. Le ſujet de leur differend étoit fondé ſur une charretée de peaux de Mouton, que le Comte leur avoit enlevée : les Suiſſes n'étoient alors que des Païſans fort peu connus, mais qui avoient toute la force d'une liberté feroce, & nullement amollie par le luxe, & par les vices de leurs Voiſins. Le Duc de Bourgogne perdit dans cette guerre ſon Infanterie & ſon équipage ; on lui tua dix-huit mille hommes ; il y perit lui-même ; toute la grandeur de ſa Maiſon fut éteinte avec ſa vie.

Voilà une charretée de peaux de Mouton qui fut cherement venduë, dit *Timante* ; ce qui doit apprendre avec quelle reſerve les Princes auſſi bien que les Particuliers, doivent s'engager dans des affaires équivoques, dont on ne voit pas d'abord toutes les ſuites. Avant que de s'embarquer dans une affaire de conſequence, il faut mettre en compenſation la gloire & les avantages qu'on ſe promet, avec la dépenſe qu'il faudra faire, pour y réüſſir. Ce n'eſt

pas assez qu'une expedition soit glorieuse, il faut encore qu'elle soit utile. Il n'y eut jamais de siege plus fameux que celui d'Ostende : les sieges de Tyr & de Sagonte, qui ont rendu celebres Alexandre & Hannibal, n'en approchent pas. Il dura trois ans & deux mois : Les Espagnols y dépenserent plus de dix millions ; ils y perdirent soixante & dix mille hommes : ils y firent tirer plus de trois cens mille coups de canon. Durant ce siege, le Prince Maurice leur enleva les villes de Rhimbergue, de Grave, de l'Ecluse, d'Ardembourg. Quand les Espagnols entrerent dans Ostende, après que Spinola eut obligé la ville à capituler, ils la trouverent toute fracassée par le canon, toute renversée par les mines & par les travaux ; ils comprirent qu'ils avoient acheté trop cher un monceau de sable ; & que si la gloire de cette entreprise étoit grande, la dépense étoit excessive.

Le métier de la guerre est celui qui demande plus de circonspection, reprit *Arsême*, on ne peut trop se tenir sur ses gardes, pour obvier aux évenemens, ou pour les prévoir. Quand on se tient trop assuré de la vic-

victoire, on néglige de prendre toutes les précautions qu'on devroit, & l'on perd souvent des batailles avec de grandes forces, que l'on gagneroit avec de moindres Armées, si l'on prenoit mieux ses mesures, & si l'on ne se laissoit pas emporter à une aveugle presomption. Dans la Bataille que le Roi Jean livra à Edoüard auprès de Poitiers, il croïoit la Victoire si certaine, qu'il dédaigna toutes les soumissions de son Ennemi, qui offroit de païer tout le dommage que ses troupes avoient fait dans le Roïaume. Si le Roi eût voulu, il eût pû, sans hazarder, envelopper & affamer les Anglois ; mais plein de colere & de courage, il voulut qu'on les attaquât dans leur Fort : par un excès de présomption, il fit mettre pied à terre à toute sa Gendarmerie, qui fut enfoncée par un gros des Ennemis, qui sortirent brusquement de leurs retranchemens. Pour surcroît de malheur, les quatre Fils du Roi, qui étoient au combat, en furent retirez trop promtement par leurs Gouverneurs ; cette retraite servit d'excuse aux poltrons, pour quitter le champ de bataille, sous prétexte d'escorter les Princes, & de favori-

ſer leur retraite. Il n'y eut que Philippe, le plus jeune des quatre, qui s'opiniâtra au combat, & qui voulut ſuivre la fortune de ſon pere. La valeur du Roi ſoutint long-tems les plus grands efforts des Ennemis ; il auroit ſans doute remporté la victoire ſi la moitié de ſes troupes eût voulu faire ſon devoir.

On a remarqué de tout tems, dit *Ariſte*, que trop de proſperité aveugle & empêche de prendre des meſures, pour profiter des avantages que la fortune nous offre, & qui nous tourne le dos, quand on a negligé de faire un bon uſage de ſes faveurs. Charles-Huit allant à la conquête du Roïaume de Naples, traverſa toute l'Italie : on le reçut par tout, comme Seigneur ſouverain, ſans qu'il emploïât que des Fouriers pour lui marquer les Logis. Il conquit tout le Roïaume de Naples en quinze jours : un ſi grand éclat de fortune éblouït le jeune Roi & ſon Conſeil ; ils ne pourvûrent à rien. La plûpart des Villes qui avoient arboré l'Etendart de France, retournerent à leurs anciens Maîtres, parce qu'on n'y envoïa perſonne pour les recevoir au nom du

Roi.

Roi. Ses Favoris à qui il donna les Gouvernemens, diſſiperent les munitions des Places : les troupes vivoient à diſcretion : les Seigneurs traitoient inſolemment le Peuple, au lieu de le ſoulager, comme on l'avoit promis : de ſorte que l'amour qu'on avoit pour les François ſe changea bien-tôt en haine. Le Roi & toute ſa Cour, qui n'étoit remplie que de jeunes gens, paſſoient le tems en danſes, en feſtins, en jeux, en promenades, tandis que les Venitiens, le Pape, l'Empereur, l'Archiduc, le Roi d'Arragon, travailloient de concert à former une Ligue pour s'oppoſer aux Conquêtes des François, qui furent contraints de tout abandonner, & de s'ouvrir un paſſage à la pointe de l'épée, pour retourner en leur païs.

C'eſt une maxime reçûë de tous ceux qui ſavent la guerre, continua *Timante*, qu'il faut donner quelque choſe à la fortune, pour arrêter la furie d'un Ennemi puiſſant, dans de certaines conjonctures, où un excès de précaution pourroit être ruineux : cependant il eſt quelquefois plus à propos de lui abandonner le plat-Païs, que de s'expoſer à une

bataille dont le ſuccès eſt incertain, & dont la perte mettroit la Republique en danger. Les Anglois ſous la conduite du General Knolles, après avoir ſaccagé le Vermandois, la Champagne, la Brie, brûloient les environs de Paris. On entendoit leurs trompettes juſques dans le Louvre : cependant la fumée de ces incendies, ni le bruit de leurs trompettes, ne purent engager le Roi à rien hazarder, ni à laiſſer ſortir un ſeul de ſes gens de guerre, parce que la partie étoit trop mal faite, & que les Anglois étoient ſuperieurs en nombre. Il vouloit que ſes troupes ſe logeaſſent la nuit dans les Places, & que durant le jour elles pourſuiviſſent l'ennemi, pour le harceler ſans ceſſe, chargeant ceux qui s'écartoient, & les reſſerrant de telle ſorte, qu'ils ne puſſent avoir ni vivres, ni fourrages. Par ce moïen il défaiſoit peu à peu leurs grandes Armées, & les reduiſoit à rien.

Les gens trop crédules ou ſoupçonneux, dit *Ariſte*, prennent quelquefois des allarmes ſur de faux avis qu'on leur donne, par de fauſſes Lettres qu'ils font intercepter, & que leurs ennemis ont ſoin de leur

leur faire tomber entre les mains. Ce piege est délicat ; il faut de la pénétration & du bon sens pour s'en garantir. Lors que l'Empereur vint assieger Milan, que les François gardoient au nom de François Premier il eut quelque soupçon de la fidelité des Suisses, qu'il avoit amenez à ce siege. Lautrec, Gouverneur du Milanez, ne manqua pas de fortifier ce soupçon, en supposant quelques Lettres, qu'il fit courir comme si elles fussent venuës du Camp des Suisses ; elles tomberent entre les mains des Espions de l'Empereur : il apprit par ces Lettres apostées, que les Suisses avoient dessein de le livrer aux François : de sorte que se croïant à toute heure en danger d'être trahi, il décampa brusquement, & abandonna son entreprise. Le Chevalier Bayard, continua *Timante*, se servit du même artifice pour sauver la Villes de Meziers, qu'il défendoit, & qui étoit aux derniers abois : la Place étoit fort pressée d'un côté par Sickingen, & de l'autre par Nassau. Le Chevalier Bayard soutenoit vigoureusement leurs attaques : mais il eût été enfin contraint de capituler, s'il n'eût trouvé le moïen

 de

de broüiller les Generaux de l'Armée ennemie, en faiſant intercepter une Lettre, qui contenoit que Naſſau avoit mis par jalouſie Sickengen dans un Poſte deſavantageux, pour le faire tailler en piéces. Cette Lettre fit l'effet que Bayard en avoit attendu; l'Allemand donna dans le piége. Depuis ce tems-là il penſa plûtôt à ſe conſerver, qu'à attaquer; & comme on trouva le moïen de faire entrer du ſecours dans la Place, les ennemis furent contraints de ſe retirer, quoi que la Place fût ouverte de tous côtez.

On a remarqué de tout tems, pourſuivit *Arſenne*, que la bonne intelligence ne regne gueres dans des Armées composées de pluſieurs Nations differentes: les ſecours que donnent les Alliez, ſont ſouvent plus embarraſſans qu'utiles; ces Etrangers ne cherchent que leurs avantages, & ne ſe mettent gueres en peine des veritables interêts du parti dans lequel ils s'engagent, & qu'ils font ſemblant de proteger. Quand ils voïent que les affaires ne réüſſiſſent pas ſelon leurs intentions, leur zele ſe rallentit; & ils n'agiſſent que foiblement. Dans la guerre que le Duc de Maïenne faiſoit à Henry-Quatre, ſi le Roi d'Eſpagne eût

eût voulu, il auroit pû aisément terminer cette querelle, faisant entrer le Duc de Parme en France avec ses troupes, pour les joindre à celles du Duc de Maïenne. Mais l'intention du Roi d'Espagne étoit de laisser ruiner la France par ses propres forces, afin de pouvoir plus aisément en demembrer quelque Province. Il ne donna jamais au Duc de Maïenne, que de petits secours & de belles promesses, avec beaucoup d'ostentation. Ce qui fut cause que le Duc ne prit jamais en lui une sincere confiance, parce que les troupes qu'on lui fournissoit, n'agissoient que selon les ressorts de la Politique d'Espagne, & lui donnoient plus d'embarras, qu'elles ne lui rendoient de services.

Un Roïaume aussi florissant que celui de France, reprit *Ariste*, peut se soutenir de lui-même, quand il n'est point ébranlé par les Guerres civiles; mais c'est le sort des petits Etats, de ne pouvoir se maintenir qu'en balançant la trop grande puissance des Etats voisins, qui ne manqueroient pas de leur faire querelle pour les envahir, si les autres ne trouvoient des Protecteurs capables de les mettre à couvert des insultes qu'on leur pourroit faire.

 C'est

C'est dans cette vûë, repliqua *Timante*, que la Republique de Venise reconnut d'abord Henri-Quatre pour le Roi legitime, malgré les oppositions du Pape & de l'Ambassadeur d'Espagne. Cette Seigneurie, qui connoît parfaitement ses veritables interêts, vit qu'elle avoit besoin de cette Puissance pour s'opposer à celle d'Espagne, qui commençoit à lui devenir redoutable, & que rien n'eût pû arrêter, si la France ne lui eût servi de contrepoids.

Le tems des Negociations, des Treves, des Conferences, est, dit *Arsenne*, le tems le plus suspect, & celui auquel il faut être le plus attentif, pour éviter toutes sortes de surprises : ce qu'on n'a pû obtenir à force ouverte, on l'obtient quelquefois par une ruse bien concertée. Le Comte de Senlis, pour faire tomber dans le piege Louïs d'Outremer, qui mouroit d'envie de réünir la Normandie à sa Couronne, lui fit entendre que toute la Province souhaitoit cette réünion ; & que s'il y alloit en personne, on lui livreroit celui qui gouvernoit ce Duché, & que l'on regardoit plûtôt comme un Usurpateur & un Tyran, que comme un possesseur legitime. Le Roi séduit par une esperance si mal fondée, marche à la

tête

tête de ses troupes, & va droit en Normandie. Le Prince Normand, se sentant foible, a recours aux ruses, demande une Conference, & affecte de faire paroître de la timidité. Le Roi accorde la Conference, & se rend pour cela au Village de Crescenville, entre Caën & Lisieux. Le Normand avoit si bien pris ses mesures, que se trouvant le plus fort, il tailla en piéces tous ceux qui accompagnoient le Roi, il se saisit de sa personne, & l'envoïa prisonnier à Rouën.

Ce procedé n'est pas net, & sent son Normand, dit *Ariste*; ceux qui se piquent de grandeur d'ame, & d'une vertu heroïque, n'ont jamais recours à des artifices si bas, & si honteux; les personnes mediocres, qui veulent venir à leurs fins, ne se mettent pas en peine par quels moïens elles y arrivent.

Il me semble, interrompit *Timante*, que c'est assez parler sur cette matiere; si nous entreprenions de l'épuiser, nous ne finirions jamais; j'ai commencé la lecture d'un Livre que je voudrois achever de lire aujourd'hui: Avant que vous vous retiriez, reprit *Arsenne*, je vous prie de me dire, *Si l'on peut en bonne Politique confier les secrets de l'E-*

tat

tat à des femmes? Ce pas est delicat, répondit *Timante*; il est toûjours fort dangereux de faire part d'un secret important à un sexe que la foiblesse qui lui est naturelle, la jalousie, & d'autres passions font parler souvent contre ses propres interêts, ou contre les interêts de son parti. On en pourroit citer une infinité d'exemples, mais je n'en choisirai qu'un entre mille. Charles quint qui étoit entré fort avant dans la Champagne avec une nombreuse Armée, étoit perdu sans ressource, parce que les troupes du Daufin qui le pressoient de tous côtez, lui coupoient les vivres & les fourages. Les intrigues de la Duchesse d'Estampes le sauverent; elle ne pouvoit regarder de bon œil la faveur de Diane de Poitiers, qui étoit Maîtresse du Daufin; elle portoit les interêts du Duc d'Orleans au préjudice de ceux de son frere. Cette femme jalouse reveloit à l'Empereur les secrets du Conseil du Roi, & lui facilita les moïens de se rendre maître d'Epernay & de Château Thierry, où il trouva des vivres en abondance; il étoit perdu sans ce secours.

Dites-moi encore, poursuivit *Ariste* ce que vous pensez du raffinement de ces Politiques, qui blâment l'Etat Reli-

ligieux, & qui veulent profcrire les Moines de la Republique, comme des gens inutiles à l'Etat? Je ne fuis nullement de leur avis, répondit *Timante*; ces retraites font d'un grand fecours pour les familles, qui feroient accablées d'enfans, fi l'on n'avoit pas cette reffource: je puis encore vous dire, que les travaux des Religieux ont été fort utiles à la France; elle avoit été defolée par les frequentes incurfions des Barbares; les campagnes étoient defertes, & toutes heriffées d'épines & de bois: Les lieux-bas étoient inondez d'eaux croupiffantes, les Religieux qui n'embraffoient pas un état fi faint, pour mener une vie oifive & faineante, s'appliquoient fans relâche à labourer, à planter, à bâtir, bien moins pour eux, puis qu'ils menoient une vie fort fobre, que pour nourrir les pauvres, & pour délivrer les Captifs; de forte que des deferts fauvages & affreux étoient changez en peu de tems en des lieux très-agreables & très-fertiles. Lors que *Timante* achevoit ces paroles, on vint les avertir que *Cleobule* étoit venu leur rendre vifite. C'étoit le fils d'un fameux Miniftre d'Etat, mais qui avoit été difgracié, & que ces malheurs avoient autant ren-

rendu celebre, que ses grands talens, & la faveur qu'il avoit possedée dans un degré éminent.

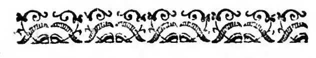
Il est rare, dit *Timante*, de voir les Ministres qui succedent à des Favoris, qui ont abusé de leur autorité, & qui ont été précipitez de cette haute fortune, qui les rendoit insolens & insuportables ; il est rare de voir ceux qui leur succedent, se corriger par l'exemple de leurs malheurs : nôtre Histoire nous en fournit une preuve remarquable dans la personne d'Ebroïn. Il étoit Maire du Palais sous le Regne de Clotaire ; il porta son insolence jusqu'à obliger la Reine Batilde à sortir de la Cour & à se renfermer dans un Couvent, afin d'avoir seul l'administration de tout le Roïaume. Son orgueil, son avarice, sa cruauté, ses perfidies étoient insuportables à tout le monde : il ravissoit impunément les biens de tous ceux qu'il haïssoit ; il vendoit la Justice & les Charges : il chassoit les Grands qui étoient à la Cour, & défendoit aux autres d'y venir sans sa permission. Sans attendre l'Assemblée & le consentement des François, il mit Thierry sur le Trône. Cet attentat poussa leur patience à bout ; ils dépêcherent vers Childeric, pour lui

lui déferer le Roïaume. Ce Prince vint à leur secours avec de bonnes troupes. Tous les Peuples témoignerent une joïe extrême de son arrivée : Ebroïn se vit, en un moment, abandonné de tout le monde, contraint de chercher un azyle au pied des Autels. Au lieu de le faire mourir, les François touchez d'une imprudente misericorde, se contenterent de le raser, & de le confiner dans un Monastere pour y faire penitence. Mais il en sortit peu de tems après, dans un changement de Regne, & sacrifia une infinité de personnes à sa vangeance. Il est dangereux de laisser vivre un ennemi à qui on a fait un grand outrage.

Tous ces desordres, reprit *Arsenne*, arrivent souvent par la foiblesse de ceux qui gouvernent ; ils donnent trop d'autorité à de certaines gens qui en abusent, ou ils ont une complaisance trop lâche pour des personnes qu'ils aiment, & qu'ils n'osent contenir dans les bornes étroites de leur devoir, de peur de les chagriner. L'humeur imperieuse & superbe de la Reine Constance caussoit, à toute heure, de sensibles déplaisirs à Robert son époux, quoi qu'il lui témoignât beaucoup de complaisance, pour tâcher d'adoucir l'aigreur

de

de son esprit. Un jour, entr'autres, elles'emporta étrangement contre l'un des Favoris du Roi, nommé *Hugues de Beauvais* ; & n'étant plus la maîtresse de son emportement, elle s'adressa au Comte d'Anjou, pour le prier de la vanger. Le Comte lui envoïa douze Gentils-hommes, qui attaquerent Hugues, lors qu'il chassoit avec le Roi ; sans respecter la presence du Prince, ils se saisirent du Favori, & lui couperent la tête sur le champ ; quoi qu'il les suppliât très-instamment de ménager la vie d'une personne qui lui étoit fort chere. C'est une mauvaise politique dans les maris, d'avoir trop d'égards pour leurs femmes ; cette indulgence mal-entenduë les rend trop fieres & trop insolentes ; un peu de fermeté les retiendroit dans le devoir.



CONVERSATION

Sur les Vertus heroïques.

ARSENNE conduisit *Ariste* & *Timante* dans son Cabinet, où il leur montra plusieurs Medailles & plusieurs Tableaux des personnes qui s'étoient signalées par leur merite, comme du Comte Dunois & de Longueville, General des Armées de France sous le Regne du Roi Charles-Sept, surnommé *le Victorieux*; de Louïs de la Trimoüille, Gouverneur de Bourgogne; de Gaston de Foix, Duc de Nemours, Vice-Roi de Milan: de Charles du Cossé, Comte de Brissac, Maréchal de France, Lieutenant General des Armées du Roi en Italie: d'Anne de Montmorency, Connêtable de France; de François de Lorraine, Duc de Guise; du Cardinal de Richelieu, & de plusieurs autres qui se sont acquis une gloire immortelle par des actions heroïques.

Il faut l'avouër, dit *Arsenne*, que peu

peu de gens ſont capables d'une vertu heroïque, il y en a même fort peu qui la connoiſſent : la plûpart des hommes ſe contentent de la mediocrité ; le courage leur manque dans les grandes occaſions : il ſemble que leur vertu plie & ſuccombe ſous le poids des affaires. Je crois auſſi, repliqua *Timante*, que l'on manque ſouvent d'occaſions pour faire éclater ſa vertu, & pour developer ſon courage. La vie des hommes eſt un tiſſu d'actions ſimples, & unies, où l'on n'a pas beſoin d'une vertu heroïque : on ne donne pas tous les jours des batailles, & l'on ne confie qu'à un petit nombre de gens la conduite des Armées. Ce n'eſt pas à la guerre ſeulement reprit *Arſenne*, qu'on a beſoin de la Vertu heroïque ; elle eſt neceſſaire à tous momens pour ſupporter, ſans témoigner de la foibleſſe, & ſans murmurer, les diſgraces qui nous arrivent ; pour s'accommoder à la bizarrerie, & aux caprices de certaines gens incommodes, avec qui l'on eſt obligé de vivre. Pour diſſimuler avec adreſſe les diſcours deſobligeans que tiennent de nous des perſonnes mal intentionnées, il eſt ſouvent plus à propos de ne pas faire ſemblant de tout entendre, que d'en venir à de grands éclats.

Vô-

Vôtre Maxime, reprit *Ariste*, est d'une pratique bien amere : Peu de gens sont assez maîtres de leurs ressentimens, pour ne pas faire éclater leur dépit, quand on les méprise, ou que l'on tient des discours qui blessent leur gloire. Il y a même de certaines occasions, où il ne faut qu'une action de vigueur pour faire taire la médisance & l'envie, & pour remettre dans leur devoir des gens qui s'oublient, & qui perdent le respect. Je vous dirai sur cela un trait d'un de nos Rois, pour qui l'on n'avoit pas toute la veneration qui lui étoit duë, & qui se fit admirer par une action heroïque. Les Seigneurs François faisoient des railleries de sa personne, & le méprisoient, parce qu'il avoit la taille au dessous de la médiocre. Il le reconnut, & voulut leur faire voir qu'il avoit plus de force & plus de courage que ces grands corps, qui bien souvent ne païent que de mine. Les Rois de France se divertissoient alors à voir des combats de bêtes feroces. Un jour Pepin, entouré de ses Courtisans, voïoit un Lion d'une prodigieuse grandeur, qui s'étant jetté de furie sur un Taureau, le mettoit aux derniers abois. Le Roi s'adres-

dreſſant aux Seigneurs qui étoient autour de lui, dit qu'il falloit combattre le Lion pour lui faire lâcher priſe. Perſonne n'oſa s'expoſer au peril. Le Roi, aïant remarqué leur étonnement, ſe jetta ſans balancer dans la lice, le coutelas à la main, alla droit au Lion, & d'un coup qu'il lui porta, avec autant d'adreſſe que de force, lui ſépara la tête du corps. Le Prince ſe tournant vers les Seigneurs après un coup ſi hardi. *Hé bien*, leur dit-il avec une fierté heroïque, *croyez-vous que je ſois digne de vous commander?*

Je crois continua *Timante*, que ces Courtiſans n'eurent pas le mot à repliquer, après ce que le Roi venoit de faire : la conſcience pouvoit leur faire quelque reproche de ce qu'ils n'avoient pas eu le courage de s'expoſer au peril, & je ſuis ſur que depuis ce temps-là ils obéïrent au Rôi avec plus de docilité, & qu'ils ne le raillerent plus de ſa petite taille.

C'eſt à quoi ſert la vertu heroïque, reprit *Arſenne*, elle remet en un moment les gens dans leur devoir, par l'admiration qu'elle excite. Quand on croit que tout eſt deſeſperé, une reſolution hardie peut faire changer de

de face aux affaires, & donner la superiorité à un parti, qui n'avoit plus de ressource, & que l'on croïoit réduit à la derniere extrêmité. Dans le tems que le Duc de Mayenne soutenoit les restes & les débris de la Ligue, il avoit comme bloqué l'Armée de Henry-Quatre auprès des murailles de Dieppe, en prenant toutes les petites Places d'alentour: il se flatoit de l'investir & de l'envelopper entierement: il avoit écrit par tout, qu'il tenoit le *Bearnois* enfermé dans un lieu d'où il ne pouvoit échapper qu'en se jettant dans la Mer. Le Roi même épouvanté par les timides conseils de ceux qui étoient auprès de lui, mit en déliberation, s'il devoit s'embarquer pour se sauver en Angleterre. Il étoit sur le point de prendre ce parti; mais les hardies remontrances du Maréchal de Biron, qui avoit beaucoup de credit sur son esprit, l'obligerent à prendre d'autres mesures, & d'aller droit à l'Ennemi, quoi que leurs forces fussent beaucoup inégales. Il gagna la bataille, & obligea ses ennemis de lever le siege de Dieppe: les Parisiens, séduits par les Lettres du Duc de Mayenne, le croïoient perdu sans ressour-

 ce,

ce, ou du moins contraint de passer en Angleterre: ils furent fort surpris de voir leurs Fauxbourgs emportez en moins d'une heure par le Roi même, & plus de huit cens des plus mutins tuez sur la place: ces genereux exploits furent suivis de la prise des Villes d'Estampes, de Vendôme, d'Alençon, du Mans, de Falaise, de Lisieux, & même de la réduction de plusieurs Provinces entieres.

Ce même Prince ne fit pas moins paroître sa vertu heroïque à la bataille d'Yvry, où il remporta une victoire complete; plus de dix mille de ses ennemis demeurerent sur la place; il ne dut cet heureux succès qu'à sa valeur, qui parut encore davantage dans la Plaine de Fontaine-Françoise, où il soutint avec cent cinquante chevaux, l'effort de l'Armée du Connêtable de Castille, composée de dix-huit mille hommes: Le Roi, comme un foudre de guerre, renversa tous ceux qui furent assez hardis pour l'attendre. Mais ce que je trouve encore de plus grand & de plus heroïque que tous ces exploits guerriers, est la maniere obligeante avec laquelle il pardonna de si bonne grace à tous ses Ennemis, qui l'avoient si vivement ou-

outragé; personne ne fut exclus de sa bien-veillance, que ceux qui n'en voulurent pas profiter, & qui s'obstinerent dans leur revolte.

Je ne suis pas moins touché, continua *Timante*, du courage invincible qu'il fit paroître dans sa mauvaise fortune, & dans les disgraces qui lui arriverent très-frequemment, & qui étoient inévitables dans la mauvaise situation de ses affaires. L'esprit & le courage des hommes extraordinaires ne paroissent jamais avec plus d'éclat que dans l'adversité. Il semble que leurs disgraces leur donnent de nouvelles lumieres, & que les perils augmentent leur fermeté. Les mauvais succès qui étonnent & qui déconcertent des genies médiocres, raniment l'ardeur des ames heroïques, & leur font trouver des ressources, pour se tirer des mauvais pas où elles se voient engagées. L'Amiral de Coligny, après la Bataille de Moncontour, où toute son Armée fut défaite, son Infanterie taillée en piéces, où il perdit son artillerie & son bagage, se retira en bon ordre, avec ce qu'il put ramasser de ses Troupes, arrêta la poursuite des Vainqueurs, qui ne retirerent presqu'aucun fruit d'une Victoire si complette, &

pourvut à la ſureté de toutes les Places. Dès le ſoir même qu'il eut perdu la Bataille, il dépêcha vers les Princes d'Allemagne, la Reine d'Angleterre, les Suiſſes, pour leur donner avis de ſa défaite, & pour leur demander des ſecours d'hommes & d'argent. Enfin après un ſi grand échec, qui devoit entierement ruiner ſes affaires, il ſe vit en état de faire tête à ceux qui l'avoient vaincu, & qui ne ſurent pas profiter de leur victoire. Au lieu de pourſuivre, ſans relâche, des Troupes étonnées, pour achever de les diſſiper, ils s'attacherent à un Siege, où l'Armée victorieuſe ſe morfondit. Il n'eſt pas toûjours à propos de ſuivre cette vieille maxime, *qu'il ne faut point laiſſer de Place Ennemie derriere ſoi.*

Je ſuis perſuadé, dit *Arſenne*, que l'adverſité eſt la pierre de touche de la vertu heroïque ; il faut avoir beaucoup de force d'eſprit pour ſoutenir de certains revers, qui épuiſent toutes les reſſources, & à quoi l'on ne voit point de remedes. Ce qui eſt de plus fâcheux, dit *Ariſte*, c'eſt quand ces malheurs nous arrivent par nôtre faute, & par un défaut de prévoïance. Il arrive de tems en tems de certaines diſgraces, où il ſemble qu'on eſt entraî-

traîné par une eſpece de fatalité. Pour peu qu'on apportât de précautions, il ſeroit, aiſé de s'en garantir, mais l'on n'y penſe que lors que le mal eſt ſans remede, & qu'il n'y a plus de reſſource. Ce fut une terrible nouvelle pour Henry, Roi d'Angleterre, lors qu'on vint lui dire que ſes trois fils, & la Princeſſe ſa fille venoient de faire naufrage. Ils s'étoient embarquez à Barfleur avec trois cens Gentilshommes, parmi leſquels ſes meilleurs Capitaines ſe trouvoient, & toute la fleur de ſa Nobleſſe. Les Matelots qui les conduiſoient, s'étoient enyvrez de l'argent qu'ils leur avoient donné imprudemment pour boire ſur le point de l'embarquement. Ces yvrognes en ſortant du Port, allerent briſer leur vaiſſeau contre un Rocher; les Princes & toute leur ſuite y perirent miſerablement.

Ce ſont des coups, dit *Timante*, que la prudence humaine ne ſauroit prévoir, & qui ſont conduits par la Providence, qui ſe ſert de reſſorts cachez, pour punir les hommes, ou pour les rendre plus ſages, ou pour faire éclater la toute-puiſſance de Dieu. Toutes les fois que je penſe à la deſtinée du brave Comte de Montfort,

 je

je ne puis m'empêcher d'admirer les sages conseils de Dieu, qui permit que ce Guerrier invincible fût tué par une femme ; il avoit signalé son courage en mille occasions perilleuses, contre les Anglois & les Allemans, mais sur-tout dans la guerre qu'il fit aux Albigeois : tout les Princes croisez pour exterminer ces Heretiques, le nommerent, tout d'une voix, pour leur General. Le Comte de Toulouse, Chef des Heretiques, avoit appellé à son secours le Roi d'Arragon, qui joignit près de cent mille hommes à l'Armée des Albigeois ; de sorte qu'ils étoient soixante contre un. Le Comte de Montfort ne parut point effraïé de cette inégalité, il se disposa à les attaquer, malgré les remontrances de quelques-uns de ses Capitaines, qui vouloient le dissuader de donner bataille, avec des forces si inferieures à celles de ses Ennemis ; il les attaqua en effet, le Roi d'Arragon fut tué dès le commencement, ce qui mit une telle confusion dans son Armée, que tout plia de tous côtez dans un moment. Plus de vingt mille hommes des Ennemis furent tuez : & ce qui paroît incompréhensible, c'est

c'eſt qu'il n'y eut que dix ou douze des Croiſez qui perirent dans cette Bataille. Ce Heros ne fut pas ſi heureux au Siege de Toulouze, il fut bleſſé d'une fleche à la cuiſſe, en faiſant une ſortie ; & comme il ſe retiroit, une femme de la Ville l'atteignit avec une pierre lancée par une machine avec tant de violence, qu'elle lui ſepara la tête des épaules.

Ce Heros, reprit *Ariſte*, étoit digne d'une meilleure fortune, & d'une mort plus honorable ; il y a dans l'Hiſtoire de ſa Vie une circonſtance aſſez remarquable : Il avoit mis le Siege devant la Ville de Beziers, qu'il emporta d'aſſaut ; il fit paſſer par le fer tout ce qui s'y trouva, pour donner de la terreur aux Rebelles, & pour les obliger à ſe ſoumettre. Cet exemple de ſeverité intimida les autres Villes ; Carcaſſonne crut pouvoir reſiſter au Vainqueur ; elle fut aſſiegée, & attaquée ſi vivement, que les Habitans furent contraints de ſe rendre à diſcretion, la corde au coû, & les parties naturelles découvertes. Il punit encore plus rigoureuſement ceux de Caſtelnaudari, qui ſe mirent en devoir de lui réſiſter : le Comte de Montfort fit bûrler cent cin-

 quan-

quante des Habitans qu'il choiſit entre les plus obſtinez.

Je plains beaucoup les Conquerans, dit *Arſenne*, qui ſont obligez d'uſer d'une ſi grande ſeverité, pour rendre les hommes raiſonnables. Pourvû qu'on remedie aux deſordres, il n'importe par quelle voïe; il ſeroit à ſouhaiter qu'on le pût faire par la douceur : mais ce remede n'eſt pas toûjours ſûr. Le Peuple, ſorti de ſon devoir, n'y peut être ramené que par des exemples qui le touchent, & qui lui faſſent connoître ſa faute; les Habitans de la Rochelle, & des Iſles voiſines s'étoient revoltez à cauſe que l'on vouloit établir la Gabelle en ces Païs-là ſous le Regne de François Premier. Le Roi y alla pour calmer ces troubles : il entra avec ſon Armée dans la Rochelle : il y fit amener un grand nombre de ſéditieux liez & garottez. Après avoir jetté ce Peuple dans une extrême conſternation, il ſe laiſſa fléchir; & lors qu'il eut fait connoître à ces mutins, par un diſcours également tendre, majeſtueux, & éloquent, la faute qu'ils avoient commiſe, il la leur pardonna entierement; il fit délivrer tous les priſonniers, & ſortir tous les gens de

guerre de la Ville: il voulut même être gardé & servi à table ce jour-là par les Bourgeois. Un procedé si genereux les couvrit de confusion, & leur fit naître un cuisant remords de la sedition qu'ils avoient excitée.

La Vertu heroïque, reprit *Timante*, a un merveilleux ascendant sur les Esprits; c'est un charme secret auquel il est presque impossible de resister. J'en ai remarqué un bel exemple dans la Vie du Connêtable de Clisson; le Duc de Bretagne portoit envie à son merite, & ne le regardoit qu'avec jalousie; il se servit d'artifice pour l'arrêter prisonnier dans le Château de l'Hermine, & il ne le mit en liberté que sous la promesse d'une rançon considerable. Dès que le Connêtable se vit libre, il se mit en état de vanger l'affront qu'on lui avoit fait, il fit la guerre au Duc de Bretagne; & lui prit plusieurs Places importantes; enfin il mit le Duc à la raison, & le força à lui demander la Paix. Après qu'elle eut été concluë, il le vint voir en toute assurance, comme si jamais ils n'eussent été ennemis, & lui ramena son fils, qu'il lui avoit envoïé pour ôta-

 ge;

ge; il lui rendit l'honneur & le reſpect qu'il lui devoit, comme à ſon Prince Souverain, qui de ſon côté le reçut avec toutes les démonſtrations d'une ſincere bienveillance, & le combla d'éloges & de careſſes. Les grandes ames, pourſuivit *Ariſte*, reviennent aiſément à leur caractere; quoi que les interêts de l'Etat, où leurs interêts particuliers, les obligent à ſe faire la guerre, les Heros ſavent dans les occaſions ſuſpendre leurs querelles & leurs animoſitez, pour vivre enſemble comme s'ils étoient dans une parfaite intelligence. Rien ne me fait plus de plaiſir, & ne me touche plus, que de voir Monſieur de Guiſe & le Prince de Condé, ſouper & coucher enſemble au ſortir d'une Bataille, où ils avoient tout mis en œuvre pour ſe détruire l'un & l'autre.

Les défiances & les ſoupçons, reprit *Arſenne*, ſont des paſſions trop baſſes, pour trouver place dans le cœur des Heros. Ils croïent facilement que tout le monde leur reſſemble, & comme ils ne ſe défient point qu'on veüille les tromper, ils ne prennent pas toûjours toutes les précautions qu'il faudroit pour ſe garantir

des

des pieges qu'on leur dresse. Les *Borgia* avoient donné de grandes esperances au Cardinal d'Amboise d'emploïer tout leur credit pour l'élever au Pontifiat : Si-tôt que le Pape Alexandre fut expiré, le Cardinal vint à Rome avec l'Armée du Roi son Maître, qui avoit resolu de recouvrer le Roïaume de Naples. La presence de tant de gens de guerre avoit fort ébranlé les Cardinaux en faveur du Cardinal d'Amboise. Mais le Cardinal Julien, contrefaisant le zelé, lui conseilla de faire retirer l'Armée Françoise, afin que les Princes ni les Cardinaux étrangers, n'eussent pas sujet de dire que cette Promotion auroit plûtôt été faite par la crainte, que par la consideration du merite personnel du Cardinal : Il lui dit encore, qu'on ne croiroit jamais que le Saint-Esprit eût presidé à une élection, dont les suffrages auroient été extorquez par la crainte. Le Cardinal, d'Amboise crut que cet avis étoit sincere : il fit sortir de Rome l'Armée Françoise ; il ne connoissoit pas encore les ruses & les artifices des Italiens ; si-tôt qu'ils se virent délivrez des Soldats, ils élurent un autre Pontife ; le Cardinal d'Amboi-

se reconnut trop tard qu'on l'avoit joüé.

Les personnes qui ont le genie noble & élevé, se sentent si incapables de ces finesses & de ces détours, dit *Ariste*, qu'ils ne peuvent pas même en soupçonner les autres. Il est vrai que les Grands ne doivent jamais faire de lâchetez, ni de bassesses qu'on leur puisse reprocher, mais quand ils se sont oubliez, ils ne doivent pas avoir la malignité de rejetter leurs propres fautes sur leurs Sujets, pour se disculper envers le public. Loüis Onze, n'étant encore que Dauphin, voulut engager Antoine de Chabannes, Comte de Dammartin, à assassiner un homme dont ce Prince croïoit avoir reçû quelque déplaisir: le Comte n'en voulut rien faire. Le Roi, Pere du Dauphin, fut informé des mauvais desseins de son fils; il lui en fit une severe reprimande. Mais ce Prince, pour s'excuser, dit au Roi que Chabannes lui avoit suggeré ce lâche dessein: il le nïa hardiment en presence du Roi, & offrit de s'en justifier par le combat contre tel des Gentilshommes du Dauphin qui le voudroit entreprendre. Le Roi connut alors la malignité de son fils, il en eut horreur, & le bannit de sa presence. On

On ne sauroit châtier avec trop de severité, continua *Timante*, ces actions lâches, qui deshonorent les Princes & qui les exposent au mépris, & aux railleries de leurs Peuples, qui les examinent curieusement, & qui ne leur pardonnent rien. Je sai que les hommes les plus genereux s'oublient quelquefois dans la necessité; & le dérangement de leurs affaires; les besoins où ils se trouvent, les portent quelquefois à des actions indignes de la grandeur de leur courage: mais c'est alors qu'il faut se roidir contre la mauvaise fortune. Le Roi Jean, pour sortir de prison, fit un Traité desavantageux avec les Anglois, & ne sachant où trouver de l'argent pour paier sa rançon, il se vit contraint de descendre à une bassesse, qui flétrit encore plus l'honneur de la France que n'avoit fait même le Traité de Bretigny. Il vendit pour six cens mille écus d'or, sa fille Isabelle, à Jean Vicomte de Milan, pour la marier à son fils Galéas. Il se trouve quelquefois, reprit *Arsenne*, des conjonctures si fâcheuses, qu'on est contraint de forcer son naturel, & de plier sous le poids de sa mauvaise fortune. Cette situation est douloureuse pour les ames nobles, dont tous les

ſentimens ſont élevez, & qui ſont contraints de ceder à la force de la neceſſité qui les accable.

Je ne ſai ſi je me trompe, continua *Timante*; mais il me ſemble que nous ne voïons plus ces grands exemples des vertus heroïques, qui étoient ſi frequens dans la Republique Romaine; ſoit que les courages ſe ſoient abbatardis, ou que les occaſions manquent, ou que les Republiques ſoient plus propres que les Monarchies, pour faire éclater de grandes vertus. Nous ne trouvons plus parmi nous, d'exemples de la frugalité de *Curius*; ce genereux Romain commandoit l'Armée avecFabrice, lors que *Pyrrhus* fut défait. Après avoir gagné trois Batailles & triomphé trois fois, il mourut ſi pauvre, qu'il falut marier ſes filles aux dépens de la République. Les Ambaſſadeurs des Samnites deputez vers lui, le trouverent qui faiſoit cuire des legumes; ils lui preſenterent de l'or; mais il leur répondit qu'il aimoit mieux commander à ceux qui en avoient, que d'en poſſeder. Perſonne n'ignore l'action d'Horace, qui tua ſa ſœur, pour avoit pleuré un ennemi de Rome qu'il avoit vaincu. *Brutus* qui chaſſa Tarquin le Super-

perbe, condamna ſes propres fils à la mort pour avoir eu intelligence avec le Roi dépoſſedé; & il eut aſſez de courage pour être lui-même le témoin de leur ſupplice. *Manlius Torquatus* montra encore une plus grande ſeverité dans la guerre des Latins. Il fit défenſe de combattre ſans la permiſſions des Chefs; ſon fils, aïant été défié par un des Ennemis, ne ſe ſouvint plus des ordres de ſon Pere, il combattit ſon Ennemi, & le tua; *Manlius* lui fit couper la tête en preſence de toute l'Armée. Peut-on rien voir de plus grand & de plus géneреux que le procedé de Camille! Il aſſiegeoit une Ville de Toſcane; celui qui avoit ſoin d'inſtruire la jeuneſſe, lui livra tous les enfans de la Ville: Camille le renvoïa aux Ennemis pour en faire juſtice, & leur rendit leurs enfans. Cette action de generoſité obligea les Habitans de ſe ſoumettre volontairement à lui. Dans la guerre que *Pyrrhus* fit aux Romains, ſon Medecin offrit à Fabrice d'empoiſonner ſon Maître; Fabrice, bien loin d'accepter ces offres, en donna avis à ſon Maître, & lui manda qu'il étoit plus heureux au choix de ſes Ennemis que de ſes Amis. Quelle fer-

fermeté ne firent point paroître tous les Romains, lors que les Gaulois prirent leur Ville ? Les jeunes gens se retirerent dans le Capitole, resolus de le défendre jusqu'aux dernieres extrêmitez : les Viellards se determinerent à attendre la mort dans leurs maisons ; & à ne pas survivre à leur Patrie : ceux qui avoient eu les Emplois de la Magistrature, se revêtirent des marques de leur dignité, & se tinrent à la porte de leur logis, où ils attendirent les Gaulois qui les égorgerent. Est-il rien de plus heroïque que de voir un peuple vaincu & affoibli dans deux Batailles, refuser des conditions de Paix, que le Vainqueur même leur offroit ? Ils n'en voulurent point accepter dans leur disgrace. Les Ambassadeurs de *Pyrrhus*, qui avoient des presens pour les Dames Romaines, n'en purent faire accepter aucuns. Voit-on maintenant des hommes du caractere de *Scipion*, qui vainquit Hannibal à la bataille de *Zama* en Affrique, & qui abbatit pour jamais la puissance de Carthage ? Il joignoit à la science de la Guerre une parfaite connoissance des belles Lettres.

Je ne suis nullement de vôtre avis, inter-

persuadé que feu Monsieur [illegible] valoit bien Scipion, de quelque côté qu'on l'envisage; il étoit pour le moins aussi habile que lui dans les Sciences & dans l'Art militaire; les Victoires de Lens, de Rocroi, de Senef, égalent celles que Scipion a remportées; le Romain a seulement pour lui l'avantage de l'antiquité, qui nous inspire pour les Heros du tems passé, une certaine veneration qu'on n'a pas pour les Modernes. Croïez vous que Monsieur de Turenne eût une frugalité moindre que celle de *Curius*, que vous avez tant vantée? Il n'a point augmenté son patrimoine, aprés avoir commandé si long-tems les Armées; il s'est contenté d'acquerir de la gloire, & de rendre son nom immortel; s'il ne faisoit pas cuire des legumes pour son diné, comme *Curius*, il savoit du moins se passer de peu, & il souffroit avec une patience heroïque toutes les incommoditez de la guerre. Nôtre Histoire nous fournit aussi des exemples pareils à celui de *Manlius Torquatus*, le Maréchal de Cossé, commandant les Troupes Françoises dans l'Italie, condamna à la mort le jeune Boissi son neveu, pour

pour avoir monté à l'aſſaut, contre le commandement qui avoit été fait, de n'y aller que lors que la trompette en auroit donné le ſignal.

Cette ardeur heroïque eſt fort loüable, pourſuivit *Ariſte* : mais après-tout, la vaillance, comme les autres vertus, a des degrez ; ce qui convient à un jeune Officier, qui veut ſe ſignaler, ne convient pas toûjours à un General, dont la reputation eſt établie, & qui a donné en mille occaſions des marques de ſon courage & de ſa conduite. Lors que Monſieur de Turenne aſſiegeoit Dunkerque, Monſieur le Prince pria le Maréchal d'Hocquincourt d'aller reconoître les lignes des aſſiegeans. Ce Maréchal qui étoit brave, ne ſe contenta pas d'avancer à la portée ordinaire ; & faiſant le jeune-homme, comme s'il eût eu beſoin de montrer ſon courage, après en avoir tant donné de preuves ; il s'expoſa tellement, qu'il reçut un coup de mouſquet, dont il mourut deux heures après.

Quoi que le courage ſoit une vertu habituelle, repliqua *Timante*, on a vû par mille experiences, que les perſonnes les plus intrepides ont manqué de cœur en de certaines occa-

ſions ;

ſions; les Hiſtoires anciennes & modernes ſont remplies d'exemples de la ſorte. Demoſtene avoit ſouvent bravé dans le Barreau la puiſſance de Philippe, il étoit naturellement hardi, & ne craignoit pas la mort; cependant à la bataille de Cheronnée, aïant vû d'abord éclaircir les premiers rangs, il prit l'épouvante, & étant enfin ſaiſi d'une fauſſe crainte, il demanda quartier à un buiſſon auquel ſon habit s'étoit accroché, croïant que ce fût un ennemi qui le pourſuivoit, & qui l'avoit arrêté. Ce même Demoſtene, revenant à ſon caractere, aima mieux mourir que de ſe rendre à Antipater, ſucceſſeur d'Alexandre. Comme il prenoit du poiſon, en preſence d'Archias, qui le preſſoit de ſe ſoumettre au Roi, & qui lui promettoit un bon traitement, il finit ſa vie par ces belles paroles: *Rapportes à ton Maître que Demoſtene ne veut rien devoir au Tyran de ſa Patrie.* Cette réponſe eſt fiere, dit *Ariſte*, & digne de cet Orateur; & s'il parut avoir peur à la bataille de Cheronée, ce n'eſt pas effectivement qu'il manquât de courage ni d'intrepidité. Une ſeule avanture ne ſuffit pas pour faire perdre à un homme d'honneur

la

la réputation qu'il s'eſt acquiſe dans des occaſions perilleuſes.

Il y a, dit *Arſenne*, de certaines actions équivoques, & à double face, qu'on peut interpreter en bien ou en mal, ſelon ſon affection ; les perſonnes équitables jugent toûjours favorablement d'un homme qui a donné ſouvent des marques de valeur & de courage ; les perſonnes jalouſes, ou intereſſées, en jugent ſelon leurs paſſions. Le jour de la Bataille d'Yvry, pluſieurs trouvoient mauvais que le Marêchal de Biron demeurât dans ſon poſte ſans s'ébranler, & ſans vouloir avoir part au peril ; mais les fins connoiſſeurs en jugeoient tout autrement, & regarderent ſon ſang-froid comme la marque de la connoiſſance parfaite qu'il avoit acquiſe au métier de la Guerre. Il commandoit l'un des principaux Eſcadrons de l'armée de Henry-Quatre, & il étoit ſoutenu par une bonne Infanterie ; cependant il demeura ferme & immobile, en regardant la mêlée ſans s'émouvoir, & comme s'il n'y eût point pris de part, quoi que le Roi, & tous les autres Chefs fuſſent fort engagez dans la Bataille : La contenance de Biron contribua plus

que

que tout le reste à la victoire ; car les plus sages Chefs des Ennemis, le voïant en cette posture, eurent peur de l'orage dont cette nuée les menaçoit, & perdant l'esperance de vaincre, ils perdirent le courage en même tems. Le Roi qui étoit fort entendu au métier de la Guerre, admira & loüa l'inaction du Maréchal, & le remercia du grand service qu'il lui avoit rendu en cette occasion ; il dit en presence de tous ses Officiers, que Biron avoit fait l'office d'un excellent General d'Armée, & que pour lui il avoit combattu en Soldat.

Je ne sai ce que je dois le plus admirer en cela, continua *Timante*, ou la sagesse du Maréchal, ou la bonté du Roi, qui fit des prodiges de valeur, pendant que la bataille dura, & qui vouloit bien cependant paroître redevable de la Victoire à la bonne conduite de l'un de ses Generaux.

Vous commencez donc à admirer, reprit *Arsenne*, d'un ton malicieux, la vertu des Modernes : vous disiez maintenant, qu'on ne voïoit plus de nos jours ces grands exemples de Vertus heroïques, qui étoient si frequens dans la République Romaine. Que ce

ce ſoit caprice ou raiſon, repliqua *Timante*, je ſuis toûjours pour les Anciens ; ce n'étoit pas ſeulement alors des Particuliers qui avoient de la vertu, c'étoient des Peuples entiers ; on eût dit qu'ils étoient tous animez du même eſprit. Quel courage ne firent point paroître les Carthaginois, lors que les Conſuls Romains, qui attaquoient Carthage, leur commanderent d'abandonner la Ville, s'ils vouloient ſauver leur vie. Ce commandement leur parut cruel, & enflamma tellement leur colere, qu'ils reſolurent d'endurer plutôt les dernieres extrêmitez, que de ſouffrir cet outrage ; ils coururent aux armes de concert, reſolus de ſe défendre, quoi qu'ils n'euſſent point d'eſperance de pouvoir reſiſter aux efforts des Romains. La femme d'Aſdrubal donna en cette occaſion une grande marque de courage ou de deſeſpoir : prenant deux enfans entre ſes bras, elle monta ſur le toit de ſa maiſon, & ſe precipita dans le milieu des flammes qui embraſoient la Ville.

Son Mari, interrompit *Arſenne*, eut moins de courage qu'elle ; car ce fameux Aſdrubal, qui avoit tant fait de mal aux Romains, eut la lâche-

cheté de se rendre ; à la tête de quarante mille hommes, au lieu de vendre cherement sa vie, & de s'ensevelir noblement sous les cendres de Carthage. C'est une tache de vouloir survivre à sa Patrie, ou de la voir dans les fers, après avoir disputé si long-tems l'Empire du Monde. Mais il faut convenir que les Anciens étoient faits comme les Modernes, & que de tout tems il y a dans l'homme un mêlange de vices & de vertus, qui se balancent. Les Romains, tout Romains qu'ils étoient, avoient souvent recours aux ruses & aux artifices, pour vaincre leurs Ennemis, ils se servoient de moïens qui n'étoient pas fort honorables. Leurs propres Historiens leur font ce reproche, en parlant de la conduite que tinrent les Consuls Romains à l'égard de *Vitriac*, qui avoit soulevé contre eux les Portugais. Cet homme qui étoit fin & rusé de Chasseur étoit devenu Brigand, & de Brigand s'étoit fait General d'Armée. Il molesta les Romains, & leur fit tête durant l'espace de quatorze ans ; il ravagea avec le fer & le feu tout ce qui est aux environs des Fleuves de l'Ebre & du Tage : il eut même la hardiesse

diesse d'insulter le Camp des Preteurs, & peu s'en falut qu'il ne défit toute l'Armée Romaine. *Pompilius* qui avoit une forte passion de vaincre Vitriac, deshonora sa Victoire par les supercheries qu'il fit à ce genereux Capitaine ; il le fit lâchement assassiner dans le tems qu'il vouloit se rendre aux Romains. L'Historien ajoûte, que le General de l'armée Romaine procura une grande gloire à son Ennemi, puis qu'il laissa cette impression de lui, qu'il ne pouvoit être vaincu de bonne guerre.

Vous voïez bien, dit *Ariste*, en s'adressant à *Timante*, que toutes les Vertus heroïques n'étoient pas ramassées dans les Romains seuls, & que les Peuples qu'ils traitoient de *Barbares*, en étoient capables comme eux. Peut-on rien trouver de plus grand & de plus heroïque, que la resistance des Numantins, qui firent tête aux plus fameux Generaux des Romains, qui les attaquoient avec toutes leurs forces. Numance n'avoit ni murailles, ni fortifications ; elle étoit défenduë seulement par quatre mille Arragonnois, cependant elle soutint quatorze ans entiers, les attaques de

qua-

quarante mille Romains, & les obligea à faire des Traitez honteux. Cette Ville merita par toute la terre le titre d'*Invincible* ; de forte que l'on fut contraint pour la dompter, de recourir à celui qui avoit détruit Carthage. Il gagna fur eux une grande Victoire, qui les mit au defefpoir ; leur courage fe tourna en fureur, & prirent la refolution de perir tous enfemble d'un horrible genre de mort, ils mirent le feu partout, pour fe brûler eux-mêmes avec leur Ville ; de forte qu'il ne refta pas un feul Citoïen de Numance pour fervir au triomphe de Scipion.

Je ne difconviens pas, repliqua *Timante*, que tous les Peuples ne foient capables des Vertus heroïques, mais il faut que vous conveniez auffi, que les Romains ont furpaffé en cela toutes les autres Nations. Il n'eft pas deffendu de joindre l'adreffe à la valeur, & de fe fervir de rufes innocentes pour triompher de fes Ennemis. Lors que *Marius* combattit, au pié des Alpes, les Teutons, qui alloient fondre dans l'Italie, il fit un mouvement qui éloignoit fon Armée de la riviere, de forte que fes Soldats fouffroient

faute d'eau ; ils commençoient déja à murmurer : mais cet habile General leur montrant la riviere dont les Ennemis occupoient les bords : *Voilà de l'eau*, leur dit-il, *ſi vous avez du courage, il ne tiendra qu'à vous de boire.* La ſoif excitant leur valeur, ils ſe jetterent de furie ſur les Ennemis, qu'ils taillerent en piéces, & dont ils firent un horrible carnage. Le même *Marius* étant ſur le point d'attaquer les Cimbres dans le Champ Rhodien, ſut ſi bien prendre ſes avantages, qu'il en remporta une ſignalée Victoire. Il choiſit un jour de broüillards, propre à ſurprendre les Ennemis ; ce jour-là le vent ſouffloit avec violence, il prit le deſſus du vent, qui lançoit impetueuſement la pouſſiere aux yeux des Ennemis ; leur défaite fut entiere ; on en tua plus de ſoixante mille ; les Romains n'y perdirent que trois cens hommes.

Ils n'en furent pas quitte à ſi bon marché, reprit *Arſenne*, quand ils voulurent faire la guerre à Mitridate. Cet intrepide Roi de Pont fit égorger dans l'Aſie cent mille Romains ; le Senat irrité de ſes cruautez

tez lui déclara la guerre; mais elle fut opiniâtre & sanglante. Les Romains qui avoient défait *Pyrrhus* en moins de quatre ans; qui avoient ruiné la fortune d'Hannibal, & renversé Carthage en dix-sept ans; emploïerent quarante années à se battre contre Mitridate: enfin ils le reduisirent à la derniere extrêmité, après avoir gagné sur lui trois grandes Batailles: il ne put resister au genie superieur de *Sylla*, à la valeur de *Lucullus*, au grand courage & à la bonne fortune de *Pompée*. Dans le combat qu'il perdit contre *Lucullus*, il se servit d'un artifice, qui empêcha son entiere défaite, il commanda à ceux qui fuïoient avec lui, de disperser par les chemins le bagage & l'argent, afin d'amuser ceux qui les poursuivoient; les Soldats avides du butin, s'attacherent à cette proïe, au lieu de poursuivre l'ennemi qui fuïoit.

Les destins avoient reservé Pompée pour vaincre Mitridate, reprit *Timante*; il fit un pont de Vaisseaux sur lequel il passa l'Euphrate; cette invention avoit été jusqu'alors inconnuë aux Romains; par ce moïen il

prevint la diligence de Mitridate, & le joignit dans l'Armenie : tout favorisa l'entreprise de Pompée ; il surprit de nuit ses ennemis, qui lançoient les traits de leurs javelots sur leurs ombres, parce qu'ils avoient la Lune à dos, croïant tirer sur les Romains. Mitridate ne put jamais se relever de cette déroute ; il traîna de Province en Province les débris de sa fortune. Enfin lassé de ses malheurs, il se fit mourir par le fer, n'aïant pû le faire par le poison.

Ceux qui ont fait des reflexions sur les mœurs des Romains, poursuivit *Arsenne*, ont remarqué que leurs richesses excessives ont alteré la pureté de leur vertu, & qu'elles les ont plongé dans toutes sortes de vices. Depuis qu'ils eurent conquis la Syrie, & que le Roi Attale eut fait le Peuple Romain son heritier dans l'Asie ; ce peuple autrefois si sobre, si accoutumé à souffrir, se livra au luxe & aux plaisirs, quand il se vit dans l'abondance. Ce fut alors que ceux qui briguoient les Charges, commencerent à faire de grandes largesses, pour enlever les suffrages à force d'argent, & qu'ils inventerent les Spectacles pour donner du

plaisir à ceux qu'ils avoient envie de mettre dans leurs interêts. Ils ont encore remarqué, que l'excessive puissance des Tribuns, a été la premiere cause des seditions qui ont desolé l'Empire. *Tiberius-Gracchus*, Tribun du Peuple, fut le premier qui alluma le flambeau de la division. Les Nobles abusoient de leur pouvoir & de leur credit, ils envahissoient impunément les heritages de la Populace ; *Gracchus* voulut entreprendre la défense de ceux qu'on opprimoit : mais il fut abandonné de ceux même qu'il protegeoit : on le massacra lors qu'il fuïoit vers le Capitole. Il arrive assez souvent, dit *Ariste*, que quand on s'est embarqué dans une affaire delicate, ceux pour qui l'on s'est exposé de la sorte, vous tournent le dos ; quoique l'on ne se soit jetté dans le peril que pour les en tirer.

On ne peut nier, reprit *Arsenne*, que les Romains n'aïent eu de grandes vertus dans un degré éminent ; mais il faut aussi avouër que leurs vices balançoient leurs vertus. Il n'y a rien de plus injuste que toutes les guerres qu'ils ont faites, à leurs voisins, pour envahir leurs Terres, & pour se rendre les Maîtres de l'Univers. *Romulus* com-

mença par une violence insigne, & qui blessoit le Droit des Gens. Il avoit envoïé des Ambassadeurs aux Sabins, pour demander leurs filles en Mariage ; cette proposition n'aïant pas été écoutée, les Romains eurent recours à l'artifice; on fit à Rome des Jeux publics, & des Caurouzels: on prie les Peuples voisins d'assister à ces Spectacles ; ils y viennent de bonne foi, & sans se défier du piege qu'on leur avoit tendu, on enleve toutes les jeunes filles ; les parens reprochent aux Romains qu'ils ont violé le droit de l'hospitalité, & prennent les armes pour punir cet attentat.

Quand un Païs étoit à leur bien-séance, ils cherchoient d'abord quelque pretexte pour l'envahir; & quand ils ne pouvoient trouver de raisons pour colorer, leurs usurpations, ils ne laissoient pas d'aller leur chemin. Ils envahirent de la sorte toute l'Italie, sans que rien pût resister à la force de leurs armes. Après la conquête de l'Italie, leur premiere entreprise fut sur la Sicile. Les Romains & les Carthaginois étoient également tentez de l'envahir, parce que ces deux Nations, rivales l'une de l'autre, aspiroient à l'Empi-

re

re du Monde. Les Romains, sous pretexte de secourir leurs Alliez, attaquent Messine & Siracuse, & défont l'armée Navale des Carthaginois.

Ce fut-là, reprit *Ariste*, l'occasion de la premiere guerre Punique. Polybe reproche aux Romains d'avoir violé l'alliance qu'ils avoient faite avec les Carthaginois, & de s'être emparé injustement de la Sardaigne. Le même Auteur pretend que le sujet de la seconde guerre Punique étoit legitime de la part des Carthaginois, parce que les Romains les avoient chassez de Sardaigne, contre le droit & l'équité: Ils avoient du moins, repliqua *Timante*, un pretexte vraisemblable, parce qu'ils étoient obligez de secourir les Sagontins, que les Carthaginois tenoient assiegez: mais ceux-ci, reprit *Arsenne*, pouvoient aisément répondre à cette objection, parce que le Peuple de Sagonte n'étoit pas allié des Romains dans le tems qu'ils firent alliance avec les Carthaginois; de sorte qu'il ne put être compris dans le Traité. C'est le sentiment des Jurisconsultes, quand il est question de rompre une Alliance, parce que c'est une chose odieuse: & l'on ôtoit par-là aux Carthaginois la

liberté de ſe vanger des injures qu'on eût pû leur faire; & quoi qu'alors les Sagontins fuſſent les Alliez du Peuple Romain, Hannibal étoit en droit de les attaquer, parce qu'ils retiroient & aſſiſtoient ſes Ennemis.

Il faut au moins que vous conveniez, dit *Timante*, que le ſujet de la troiſiéme guerre Punique étoit legitime du côté des Romains. Quand on y regarde de près, répondit *Arſenne*, cette guerre ne fut pas plus legitime que les deux premieres. Il eſt vrai que les Carthaginois attaquerent Maſſiniſſe, Roi de Numidie, Allié du Peuple Romain; mais en même tems ils prirent les Romains pour Arbitres de leurs differends: de ſorte que ce Peuple avide & ambitieux a détruit Carthage plûtôt par haine & par jalouſie, que par une vangeance legitime. Caton qui portoit une haine irreconciliable à cette Republique, proteſtoit inceſſamment qu'il faloit l'opprimer. Scipion Naſica, qui étoit le plus homme de bien d'entre les Romains, diſoit au contraire; qu'il faloit la conſerver, afin que la crainte d'une rivale ſi redoutable contînt le Peuple dans ſon devoir; pour empêcher que la proſ-

pe-

perité ne fist entrer dans Rome la dissolution & la débauche.

Les dissentions qui survinrent entre Hircan & Aristobule, pour la dignité de Grand-Prêtre, donnerent occasion à Pompée de faire la guerre aux Juifs. Il fit prisonnier Aristobule, n'en pouvant tirer l'argent qu'il souhaitoit, il prit & pilla Jerusalem un jour de Sabat; qui est un jour de repos pour les Juifs, & qui n'osoient mettre la main aux Armes pour se defendre, tant ils étoient alors superstitieux. Le grand Pompée ne fit point de scrupule de se servir de leur bêtise pour les opprimer.

Jules-César n'étoit gueres plus scrupuleux; cependant quand il entra dans la grande-Bretagne, il chercha des raisons apparentes pour colorer son invasion: il prit pour pretexte, qu'on ne lui avoit pas envoïé des Ostages. L'un des Princes qu'il attaqua, se plaignoit des Romains en ces termes: Ces „ Pilleurs de l'Univers, après avoir ra„ vagé toutes les terres, viennent „ maintenant écumer la Mer. Ils sont a„ vares, quand leur Ennemi est riche; „ s'il est pauvre, ils sont ambitieux. „ L'Orient & l'Occident ne peuvent „ suffire pour les contenter: ils veulent

„ abſolument être les Maîtres de tou-
„ tes les Provinces ſteriles ou fertiles ;
„ tuer, piller, ravir les Roïaumes ſous
„ de faux pretextes ; voilà leur politi-
„ que, & après avoir fait une affreuſe
„ ſolitude de toute la Terre, ils di-
„ ſent qu'il ont mis le calme par-
„ tout.

Quand on remonte, pourſuivit *Ariſte*, juſqu'à la premiere origine de ce Peuple ſi fameux, on trouve que ce n'étoit qu'une trouppe de débauchez, d'aſſaſſins, de brigands, de traîtres aſſemblez pour ſe deffendre les uns les autres. *Romulus* commença par un parricide ; ils chaſſerent enſuite leurs Voiſins, ravagerent leurs Villes, aſſemblerent les Priſonniers qu'ils faiſoient, & les obligerent, malgré eux, de ſe conformer aux Loix de Romulus & de ſes Succeſſeurs. Si bien que les acquiſitions des Romains étoient des fruits de leurs brigandages. Un Auteur fameux, reprit *Arſenne*, dit, en parlant du Peuple Romain, qu'il n'a point cherché d'autres chemins pour éterniſer ſa mémoire que de conduire de grandes Armées, piller le bien d'autrui, ſaccager des Villes, mettre ſous la ſervitude des Peuples libres ; plus ils faiſoient de ravages,

plus

plus ils s'estimoient glorieux. Ils raviſſent, ils tuënt, ils exercent mille cruautez; ils violent tous les droits de la ſocieté civile, par les plus cruelles injuſtices; ils ſe font des Ennemis, pour les détruire plus injuſtement qu'ils ne les attaquent.

On les a ſouvent traité, comme ils ont traité les autres, dit *Ariſte*, leurs propres eſclaves ſe ſont ſoulevez contre eux, & leur ont fait la guerre. Les diſſentions qui regnoient entre les Tribuns du Peuple & le Senat, donnerent la hardieſſe à ces malheureux, d'attaquer les Maîtres du Monde, pour ſecouër le joug de leur ſervitude. Cette guerre cauſa plus de ravages & plus de deſordres dans la Sicile, que n'euſſent pû faire les Armes des Africains. La plûpart des Citoïens Romains poſſedoient de riches heritages dans ce beau Païs; ils y avoient une infinité d'eſclaves, qu'ils tenoient enchaînez en des priſons, dont ils ſe ſervoient pour labourer leurs Terres. L'un de ces malheureux, contrefaiſant l'inſpiré, les anima au recouvrement de leur liberté. Les Hiſtoriens ont remarqué, qu'il tenoit dans ſa bouche une noix frottée de ſoulfre, où il a-

voit mis le feu ; de ſorte que pouſſant doucement ſon haleine, il jettoit des flâmes en parlant. On ne pouvoit plus douter après ce prodige, interrompit *Timante*, que ce Charlatan n'eût une miſſion des Dieux pour remettre les Eſclaves en liberté.

Il joüa ſi bien ſon perſonnage, qu'en peu de tems il ſe vit à la tête de ſoixante mille hommes, & avec cette armée il attaqua & prit le Camp des Préteurs. Ce fut une grande mortification au Peuple Romain, qui étoit accoutumé à vaincre, & à traîner en triomphe des Rois enchaînez, de ſe voir battu par des Eſclaves.

Spartachus qui n'étoit qu'un ſimple Gladiateur, reprit *Arſenne*, ne fit pas de moindres affronts aux Romains. Il ſe mit auſſi à la tête d'une troupe d'Eſclaves revoltez, échappez des priſons de leurs Maîtres, & qui cherchoient à ſe vanger des mauvais traitemens qu'ils en avoient reçu. Ils eurent l'adreſſe de convertir leurs chaînes en armes ; ils attaquerent l'Armée des Conſuls, & la mirent en déroute, & pouſſerent leur inſolence juſqu'à vouloir aſſieger Rome.

Les Guerres Civiles qui s'allumerent dans l'Empire, dit *Timante*, y firent

bien

bien plus de mal que celle des Esclaves qui s'éteignit en un moment. L'ambition de *Marius* & de *Sylla*, soûleva Rome contre Rome même, & alluma dans le cœur des Romains le feu de la discorde, qui ne put être éteint que dans le sang d'une infinité des plus illustres Citoïens. La premiere étincelle de ce feu vint du desir ambitieux qu'eut *Marius* d'aller combattre Mitridate, quoi que le Senat eût déja donné cette commission à *Sylla*, qui ramena brusquement à Rome l'Armée destinée contre Mitridate, & obligea le Senat à déclarer *Marius* & ses complices, Ennemis de la Republique ; il se vangea cruellement de cet outrage par le massacre des Senateurs, & des plus apparens de Rome, qu'il fit égorger durant l'absence de *Sylla*, que ses emplois retenoient dans l'Orient, & dont il revint à grandes journées, pour se vanger à son tour sur les partisans de *Marius*.

On a assez de peine, continua *Timante*, à décider lequel étoit le plus inhumain de ces deux Generaux ; *Sylla* eut enfin le dessus sur son rival, qui fut entierement défait en deux Batailles, où il perdit soixante & dix mille hommes. Ce qu'on ne peut pardonner

à la mémoire de *Sylla*, c'est d'avoir fait égorger quatre mille Citoïens, qui s'étoient rendus de bonne foi, & qui avoient mis bas les armes ; *Sylla* les fit massacrer de sang-froid en sa presence, il fit le même traitement aux Députez d'une Ville, qui lui avoient été donnez en ôtage.

Il semble, reprit *Arsenne*, que les Dieux se vangeoient sur les Romains des maux qu'ils avoient faits à l'Univers. Une Guerre Civile n'étoit pas plûtôt éteinte, qu'il en renaissoit une autre. *Sertorius*, banni de Rome par la proscription de *Sylla*, fit soulever l'Espagne, & causa par sa valeur de grands maux à la Republique : il remporta de grands avantages sur *Metellus*, & sur *Pompée*, qui le battirent aussi à leur tour ; il fut malheureusement assassiné par ses propres domestiques : *Perpenna* le tua dans un festin, & se rendit ensuite à *Pompée* ; par ce moïen l'Espagne fut reconquise & pacifiée.

L'Empire fut bien-tôt replongé dans de nouveaux troubles, poursuivit *Ariste* : Lepide durant son Consulat, voulut abolir tout ce qu'avoit fait Sylla, qui avoit confisqué les biens des Citoïens, pour les distribuer à ceux qui suivoient son

ſon parti. Les intentions de Lepide étoient bonnes, mais ceux que Sylla avoit inveſti de ces biens, n'étoient pas d'humeur à s'en laiſſer dépoüiller, & il eût été bien plus avantageux pour le repos de la Republique, de laiſſer les choſes dans l'état où elles étoient.

Ces troubles domeſtiques, dit *Arſenne*, n'étoient que les preludes des malheurs qui devoient déſoler l'Empire pendant les Guerres Civiles qu'exciterent Ceſar & Pompée; toutes les Nations, tous les Peuples, toutes les Provinces ſe ſentirent de cet embraſement. Ceſar ſe voïoit appuïé des Gaulois & des Allemands, qu'il avoit dreſſez lui-même. Pompée avoit toutes les forces de l'Orient dans ſon parti; l'Italie étoit comme le Theâtre de cette ſanglante Tragedie, qui dura pendant quatre ans. L'Empire Romain étoit alors au plus haut point de ſa grandeur; on ne parloit que de Pompée, & des Victoires qu'il avoit remportées dans le Pont & dans l'Armenie. La gloire qu'il avoit acquiſe, ſa puiſſance exceſſive, & ſes richeſſes, donnerent de l'ombrage aux Citoïens, qui commencerent à le redouter.

Caton qui étoit d'un naturel farouche & inquiet, ne cessoit point d'en dire du mal, & de rabaisser ses plus éclatantes actions. Pompée que ces bruits aigrissoient, se mit à chercher de l'appui pour conserver son autorité, malgré les personnes jalouses de sa gloire; il se ligua avec Crassus, & Jules-Cesar, qui avoient autant d'ambition que Pompée, & qui eussent bien voulu, comme lui, se rendre les Maîtres de la République. Dans ce dessein, Cesar s'empare des Gaules, Crassus de l'Asie, Pompée de l'Espagne, & chacun se mettant à la tête des Armées qu'ils trouverent en ces Provinces, ils se virent tous trois, par ce moïen, les Maitres de l'Empire, & les arbitres de la destinée des Romains. Leur bonne intelligence ne dura que pendant dix années: Crassus fut tué dans la guerre qu'il fit aux Parthes; la puissance de Pompée étoit insuportable à Cesar, qui ne vouloit point de Maître; mais l'autre ne vouloit point de Compagnon. Il falut que le fort en décidât à la Journée de Pharsale. Pompée qui connoissoit le genie boûillant de Cesar, tâchoit de rallentir son ardeur par des remises: les Soldats

dats lui reprochoient sa lenteur, comme s'il eût apprehendé le combat, les Senateurs en faisoient des railleries; ses Alliez s'en plaignoient, il se vit donc forcé malgré lui de combattre, & de mettre l'Empire du Monde au hazard d'une bataille: il y avoit dans les deux Armées plus de trois cens mille hommes. Pompée qui avoit plus de Cavalerie que Cesar, se flatoit de l'envelopper sans peine; mais les Allemands marcherent avec tant d'intrepidité contre la Cavalerie de Pompée, qu'ils la mirent en desordre; cette déroute mit la confusion par tout & entraîna tout le reste de l'Armée.

La plûpart des entreprises de Cesar ont été heureuses, dit *Timante*, il sembloit que la Victoire fût attachée à son Char, & qu'il avoit la Fortune à ses gages. Avec quel bonheur n'évita-t-il pas les embûches des Egyptiens dans Alexandrie? Il se vit tout à coup investi d'une foule prodigieuse d'ennemis, il leur resista avec une poignée de gens, il eut la presence d'esprit de faire mettre le feu aux Maisons voisines, & à la Flotte, afin d'amuser par-là ses ennemis, & eut le moïen d'échapper

par

par ce ſtratagême, & d'aller ſe mettre à la tête de ſes Troupes, qui attaquerent les Egyptiens de toutes parts, & qui en firent un horrible carnage.

Le même bonheur l'accompagna dans l'Aſie, pourſuivit *Arſenne*; il y vainquit Pharnace, fils de Mitridate, & il le défit avec tant de promptitude, que Ceſar, parlant de cette Victoire, dit qu'il avoit vaincu l'ennemi avant que de l'avoir veu. Il n'emploïa gueres plus de tems, repit *Timante*, à diſſiper les débris de l'Armée de Pompée, que Scipion & Caton avoient ramaſſez; le Roi Juba s'étoit encore joint à eux, toutes leurs troupes furent preſque maſſacrées dans un ſeul combat; Scipion ſe tua de regret; Juba aïant donné un magnifique feſtin à *Petreius*, le pria de le tuer au milieu du repas; il le fit, & ſe tua lui-même incontinent après.

Peu s'en falut, dit *Ariſte*, que la fortune n'abandonnât Ceſar le jour de la bataille de *Munda*, où les enfans de Pompée n'oublierent rien pour vanger la mort de leur Pere. On remarqua que Ceſar n'alloit pas au combat avec la même guaïeté & la même

con-

confiance que de coutume, ſoit qu'il craignît un revers après une ſi longue ſuite de proſperitez, ſoit que les malheurs de ſon Gendre lui fiſſent apprehender une pareille deſtinée. Ce qui le chagrina davantage, ce fut de voir que les vieilles Troupes, qui l'avoient ſi bien ſervi pendant quatorze ans, reculerent cette fois-là. On dit que Ceſar voulut ſe tuer, & que les marques de ſon deſeſpoir paroiſſoient ſur ſon viſage. Cependant il remporta la Victoire, après quoi on fit la Paix : la clemence de Ceſar fit oublier les cruautez de la guerre ; il ne fit mourir qu'*Afranius*, à qui il avoit déja pardonné une fois. Ce qui fut de plus ſurprenant, c'eſt qu'après tant de deſordres qu'il avoit cauſez, le Senat lui donna le glorieux titre de *Pere de la Patrie.*

On avoit lieu d'eſperer, dit *Ariſte*, que la mort de Pompée & de Ceſar dût mettre fin aux Guerres civiles ; mais le Teſtament de Ceſar qui adoptoit Auguſte, ralluma le feu des diſſentions. Marc-Antoine fut au deſeſpoir de n'avoir que la ſeconde Place, & de voir qu'on lui préferoit Auguſte, qui n'avoit que dix-huit ans ; mais il ſe voïoit appuïé des vieilles

Le-

Legions qui avoient tant de fois vaincu sous la conduite de Cesar, & qui vouloient à quelque prix que ce fût, vanger sa mort. Cependant Auguste fit la Paix avec Marc-Antoine ; Lepide qui commandoit aussi plusieurs Legions, se joignit à eux ; ainsi ils se virent tous trois Maîtres de l'Empire, comme Pompée, Cesar, & Crassus l'avoient éte auparavant.

Cette union fut très-funeste aux Romains, reprit *Arsenne*, on vit renaître les horreurs des proscriptions, comme au tems de Sylla : cent quarante Senateurs furent massacrez : Auguste ne fit mourir que ceux qui avoient trempé leurs mains dans le sang de Cesar. Brutus & Cassius qui en avoient été les principaux auteurs, se retirerent dans la Syrie & dans la Macedoine ; Cesar qu'ils venoient de massacrer, leur avoit donné avant sa mort le Gouvernement de ces deux belles Provinces. Auguste & Marc Antoine se disposerent à faire la guerre à Brutus & à Cassius. Lepide fut laissé à Rome pour contenir la Republique.

Ces deux illustres Romains, continua *Timante*, donnerent des marques d'un grand courage durant le Com-

Combat, qui fut livré dans les mêmes Plaines de la Thessalie, qui avoient été si funestes au grand Pompée; mais il semble qu'ils perdirent le jugement au moment qu'ils en avoient le plus de besoin. La Cavalerie de Cassius après avoir pillé le Camp d'Auguste, s'en retournoit au grand galop; il crut qu'elle étoit battuë, & qu'elle fuïoit: Sans déliberer davantage, & sans se donner le loisir de s'éclaircir d'un fait si important, il s'abandonna à son desespoir, & se fit trancher la tête par l'un des Soldats qui l'accompagnoient. La nouvelle de la mort de Cassius fit perdre le courage à son Collegue; ils s'étoient promis reciproquement de ne point survivre au malheur de cette Bataille; de sorte que Brutus se fit tuer sur le champ par l'un de sa suite. Le jeune Pompée ne fut pas plus heureux: après avoir perdu une grande Bataille, il fut pris lors qu'il s'enfuïoit dans l'Asie; ses Ennemis le firent mourir par la main d'un Boureau. La défaite de Marc-Antoine, qui se tua après avoir perdu la Bataille, laissa Auguste seul Maître de l'Univers. Cette derniere Victoire mit fin aux Guerres civiles, parce que tous

les Chefs avoient peri, ou dans les combats, ou par leurs propres mains. Auguste eut le bonheur de voir la Paix par tout l'Empire, & de fermer le Temple de Janus, qui n'avoit été fermé que deux fois en sept cens ans; depuis la fondation de Rome: l'une du vivant de Numa; l'autre après la destruction de Carthage.

L'Histoire a conservé le souvenir d'une action fort heroïque que fit le jeune Pompée, dans le tems qu'il se reconcilia avec Auguste & Antoine; ces deux Princes soupoient dans la Galere du jeune Pompée; Menas qui commandoit sa Flote, lui envoïa dire qu'il lui étoit aisé de faire perir ses deux Rivaux, & de se vanger par ce moïen de la mort de son Pere. Il ajoûta pour le tenter, que c'étoit un coup sûr pour recouvrer l'Empire, & que l'affaire étoit infaillible de la maniere qu'il la conduiroit, s'il vouloit y donner son consentement. Pompée le refusa, dit qu'Auguste & Antoine étoient venus le trouver sur la bonne-foi du Traité qu'ils venoient de conclure, protestant qu'il aimoit mieux perdre l'Empire du Monde, que manquer à sa parole.

Cette réponse est digne du fils du grand

grand Pompée, reprit *Arſenne*, & il y a dans ce ſentiment je ne ſai quoi de bien heroïque; la tentation étoit ſans doute delicate. La plûpart des hommes ne ſeroient pas ſi ſcrupuleux, puis qu'il ne s'agiſſoit que de profiter de la perfidie de Menas, pour ſe rendre Maître de l'Empire. Peut être, dit *Ariſte*, qu'il eut tout le tems de ſe repentir de ſa generoſité; car le même Menas le trahit dans la ſuite; il livra la Sardaigne à Auguſte, avec l'armée Navale qu'il commandoit au nom de Pompée.

Pluſieurs, dit *Ariſte*, ont reproché à Auguſte qu'il ſe ſervoit d'artifice pour triompher de ſes Ennemis, & qu'il manquoit de courage; Antoine publia par-tout qu'Auguſte avoit fui de la Bataille: qu'il avoit quitté les marques du Commandement, de peur d'être reconnu; qu'il s'étoit caché, & qu'il avoit été deux jours ſans revenir dans ſon Armée. Quelques-uns lui ont encore reproché, reprit *Arſenne*, d'avoir tué de ſa propre main les deux Conſuls *Hirtius* & *Panſa*, dans la Bataille qu'ils gagnerent pour lui, & où ils défirent les troupes de Marc-Antoine: d'autres ont crû qu'il avoit ſéduit le Medecin de Panſa, & que ce Medecin avoit empoiſonné ſes

ses plaïes par les ordres secrets d'Auguste. Ce Prince a toûjours été regardé comme l'un des plus illustres Romains : il est cependant vrai, que son caractere étoit fort équivoque & qu'il cachoit de grands vices sous des dehors de probité ; durant les horreur du Triumvirat, il fut l'un des plus acharnez au massacre de ses Citoïens; il fit proscrire Torannius qui avoit été son Tuteur : il avoit même défendu de pleurer le malheur de ceux qui étoient enveloppez dans les proscriptions. Son Mariage avec Livie lui attira les mépris & les railleries des Romains. Elle étoit enceinte depuis six mois, quand il l'arracha des bras de *Drusus* son époux ; quoi qu'il fût défendu d'épouser une femme enceinte : Après la Victoire qu'il remporta sur le jeune Pompée, il fit mourir presque tous les Senateurs & tous les Chevaliers qui avoient suivi son parti. Avant la bataille Actiaque, il se servit de toutes sortes de ruses pour débaucher les Capitaines & les Soldats d'Antoine, & pour les attirer à son parti ; après avoir remporté une Victoire completre, il reçut des presens que Cleopatre lui envoïoit en secret & à l'insçu d'Antoi-

toine, il lui fit promettre de la maintenir dans son Roïaume, si elle vouloit faire mourir son Amant. Bien davantage, il la fit assûrer par l'un de ses Affranchis, qu'il étoit devenu amoureux d'elle. Cleopatre séduite par les complimens qu'il lui avoit fait faire, se flatta d'avoir sur Auguste le même Empire qu'elle avoit eu sur Cesar, & sur Marc-Antoine. Elle se croïoit déja la Maîtresse de l'Empire Romain : de sorte que lors qu'Auguste se presenta devant Alexandrie, elle défendit aux Habitans d'emploïer la force de leurs armes contre lui, quoi qu'elle fist semblant, en public, pour sauver les apparences, d'être son ennemie. Antoine entrevoïoit bien qu'elle le trahissoit, mais l'amour l'empêchoit de le croire. Je ne puis pardonner à Auguste la cruauté dont il usa envers la posterité de Marc-Antoine, qui avoit été son Ami & son Collegue; il fit massacrer l'aîné de ses Enfans, aux pieds d'une statuë de Jules-Cesar qu'il tenoit embrassée, croïant que l'on respecteroit cet asyle. Il fit aussi étrangler Antille, qu'Antoine avoit eu de Cleopatre. Cesarion, fils de Jules-Cesar & de Cleopatre, s'étoit retiré dans l'Ethiopie; mais aïant

été trahi par son Gouverneur, il fût ramené à Alexandrie, quoi qu'il fût dans un âge fort tendre. Il est vrai qu'Auguste fit de belles Loix pour regler les mœurs, & pour reprimer le luxe des Dames Romaines; mais les Romains qui savoient les desordres de son Domestique, & les mauvais déportemens de Julie sa fille, se moquoient des Loix qu'il établissoit pour les autres; & disoient publiquement, qu'il devoit commencer par reformer sa maison. Il s'apperçut effectivement qu'on le méprisoit à Rome; c'est pourquoi il resolut de faire un voïage dans les Gaules sous pretexte d'appaiser les tumultes qui s'y étoient élevez. Quelques personnes mal intentionnées attribuerent les secrets motifs de ce voïage à l'amour qu'Auguste avoit pour *Terentia*, femme de Mecenas, dont tout le monde parloit à Rome avec beaucoup de liberté. Lors que *Varus* fut défait par *Armenius* dans l'Allemagne, Auguste ne supporta pas cette perte avec toute la constance qui convenoit à un grand Empereur; il ne faisoit autre chose que se plaindre; son affliction dura pendant plusieurs mois, il se battoit

la

la tête contre les murailles, & disoit à tous momens, *Quintilius Varus, Rends-moi mes Legions*. Antoine reprocha à Auguste d'avoir acheté son adoption, en se prostituant à Cesar, & d'avoir commis des adulteres avec plusieurs Dames Romaines. Quelques-uns ont voulu l'excuser, disant que c'étoit par politique, & pour apprendre le secret de ses Ennemis par leurs femmes mêmes.

Si l'on vous en croïoit, repliqua *Timante*, on feroit le procès à Auguste; pour moi, j'ai des sentimens tout contraires de la vertu & du merite de ce grand homme; & quoi qu'il soit fort inutile de le défendre, après ce que la Posterité a publié en sa faveur; je crois cependant que tous les honnêtes gens sont obligez de rendre justice à sa mémoire. Ne fit-il pas paroître une extrême retenuë, se voïant Maître de la personne de Cleopatre, qui emploïoit toutes sortes d'artifices pour lui donner de l'amour, comme elle avoit fait à Cesar & à Marc-Antoine? Ne fit-il pas paroître une extrême retenuë de ne vouloir pas même la regarder au visage; il tint toûjours les yeux baissez, pendant tout le tems qu'elle lui parla. Quelle fut sa moderation à l'endroit

de *Cornelius Gallus*, qu'il avoit fait Gouverneur d'Egypte, & qu'il avoit comblé de bienfaits : cet ingrat, peu de tems après, fut accuſé d'avoir dit des paroles inſolentes contre l'Empereur, de s'être fait dreſſer des Statuës par toute l'Egypte, & d'avoir eu la vanité de faire graver ſon nom & ſes faits ſur des pyramides : il fut encore accuſé d'autres crimes, dont le Senat voulut prendre connoiſſance, pour le punir comme il le meritoit; Auguſte oubliant ſes propres interêts, & l'ingratitude de *Gallus*, dit qu'il s'eſtimoit mal-heureux de ce qu'il étoit le ſeul à qui il n'étoit pas permis de limiter ſon courroux contre ſes amis, & d'en uſer comme il vouloit. Tous les ſiecles louëront la clemence de ce grand Prince, & la grandeur d'ame qu'il fit paroître lors qu'il pardonna ſi génereuſement à Cinna & à ſes complices ; bien davantage, il le fit même nommer Conſul, & lui donna pluſieurs autres marques d'une amitié ſincere. Les ames communes ne ſont pas capables de ces grandes actions. Il mourut avec le même courage qu'il avoit vêcu ; ſe voïant prêt de mourir, il ſe tourna vers ſes amis, & leur dit avec une grande tranquilité : *Hé bien! que vous en ſemble, mes amis,*

amis, n'ai-je pas heureusement joüé mon personnage? Il avoit naturellement horreur de la guerre, à cause des suites funestes qu'elle entraîne; depuis qu'il se vit paisible possesseur de l'Empire, il ne fit la guerre qu'à la derniere extrêmité: il disoit assez souvent que c'étoit la marque d'un esprit leger & plein de vanité, de vouloir hazarder le salut de ses Citoïens, pour acquerir de la gloire; & qu'il ne faloit jamais prendre les armes que pour un plus grand bien; de peur que l'on n'achetât la Victoire avec plus de dommage, qu'on n'en pouvoit retirer d'utilité. Ce n'est gueres la coutume des Heros de relever le merite des grands Capitaines, & de travailler à immortaliser leur mémoire; ils ont pour l'ordinaire une delicatesse de jalousie, qui leur fait regarder les hommes illustres comme les Rivaux de leur gloire: Auguste étoit fort au dessus de ces basses jalousies; il honoroit la mémoire des Capitaines qui avoient fait honneur à la Republique; & pour conserver les monumens de leurs vertus, il fit graver leurs noms, pour empêcher que le tems ne fist perdre le souvenir de leurs grandes actions: il leur fit ériger des Statuës triomp-

omphales, & n'épargna rien pour rendre leurs noms immortels. Rien ne me touche plus dans ſa vie, que ce qu'il fit depuis qu'il fut Souverain Pontife, après la mort de Lepide. Il fit brûler tous les Livres de Religion, dont on ignoroit les Auteurs, ou dont les Auteurs étoient ſuſpects, & ne retint que les Livres les mieux approuvez.

Si les ſucceſſeurs d'Auguſte, reprit *Arſenne*, avoient ſuivi ſes traces & ſes maximes, & le plan qu'il avoit établi, on n'auroit pas vû tant de deſordres, qui déſolerent l'Empire Romain, & qui furent enfin la cauſe de ſa ruine; le Peuple Romain, ſi fier & ſi orgueilleux, ſi jaloux de ſa liberté, qui avoit donné ſi long-tems la loi à l'Univers, perdit ſa reputation & ſa gloire, & tomba dans le dernier mépris. Rome devint comme un theâtre ſanglant, où l'on ne voïoit que des ſpectacles tragiques; les Conſuls, les Senateurs, les Chevaliers & les plus illuſtres Romains, ſervirent de joüet à la brutalité des Miniſtres & des bourreaux des Empereurs, qui éprouverent à leur tour le même ſort, puis qu'on en a vû plus de quarante brutalement maſſacrez, ou étouffez par le poiſon.

Ce

Ce que je ne comprends pas, dit *Ariste*, c'est qu'Auguste, qui avoit une si longue experience, & un si bon discernement, ait fait un si mauvais choix, & qu'il ait nommé *Tibere* pour lui succeder à l'Empire. Auguste n'ignoroit pas que ce ne fust un esprit malin, artificieux, dissimulé, & qui avoit dans le fond du cœur des sentimens de cruauté. Je ne crois pas, repliqua *Timante*, qu'Auguste ait voulu donner à l'Empire un successeur vicieux & cruel, pour se faire regretter; il avoit un amour trop tendre pour la Republique; mais Tibere étoit fort cheri de l'Imperatrice Livie, pour laquelle Auguste avoit une complaisance aveugle, & qui mit tout en usage pour faire pancher l'Empereur de ce côté-là: outre que Tibere étoit le Gendre d'Auguste, puis qu'il avoit épousé Julie: il faut encore ajouter, que Tibere avoit donné de grandes marques de courage, & de conduite dans la guerre d'Allemagne; de sorte que le Senat avoit voulu lui donner les titres d'*Invincible*, de *Pannonique*, de *Germanique*. Ce qui me fait un peu de peine, reprit *Ariste*, c'est que Germanicus valoit beaucoup mieux

que Tibere, & qu'il ne dependoit que d'Auguſte de le choiſir; il étoit fils d'*Antonia*, niéce d'Auguſte, il avoit épouſé Agrippine, petite-fille de cet Empereur, il étoit bien plus au goût des Romains que Tibere, & il le ſurpaſſoit en toutes ſortes de vertus. Il me ſemble, repliqua *Timante*, que Tibere fit paroître beaucoup de moderation & de modeſtie, juſqu'à ſe faire prier d'accepter l'Empire.

C'étoit un artifice, répondit *Arſenne*; il vouloit perſuader au monde, que la Republique l'avoit choiſi; & comme il étoit fort diſſimulé, il tâchoit de penetrer dans les plus ſecrettes penſées du Senat, pour connoître les ſentimens qu'on avoit de ſa perſonne, & les diſpoſitions où l'on étoit à ſon égard, pour s'en prevaloir dans la ſuite, & pour mieux prendre ſes meſures. Il oſa même ſe hazarder juſqu'à dire en plein Senat, que la Republique aïant un ſi grand nombre d'excellens perſonnages, ſi capables de commander, ils devoient partager la ſouveraine autorité entre pluſieurs, pour ne pas accabler un ſeul homme ſous le poids du Gouvernement. Il fit bien des façons, dit *Ariſte*, dont on ne lui ſut pas beau-

coup

coup de gré ; & qui n'empêcherent pas de pénetrer dans le fond de ses intentions, malgré le voile de son hypocrisie ; & l'on n'ajoûta gueres de foi à ce qu'il dit, quand il accepta enfin l'Empire, après les serviles sollicitations du Senat, qu'il le faisoit seulement pour ne pas paroître insensible aux prieres & aux larmes de la Republique, à laquelle il protestoit de remettre quelque jour cette dignité.

Ce Prince étoit un grand comedien, reprit *Arsenne* ; il se joüoit du Senat avec ses belles paroles ; mais le Senat qui connoissoit sa duplicité, savoit bien à quoi s'en tenir. On ne fut pas longtems sans connoître son genie, il fit incontinent égorger Agrippa, petit-fils d'Auguste ; ce massacre fut comme un coup d'essai pour faire perir Germanicus dans la suite, les Victoires que ce jeune Prince avoit remportées dans l'Allemagne, causoient de la jalousie à Tibere, quoi que toute l'utilité lui en revînt, & que ces grands succès signalassent les premices de son Empire ; il redoutoit encore l'esprit & le courage d'Agrippine, femme de Germanicus ; & comme l'on juge d'ordinaire des autres par ses propres senti-

timens, Tibere eut peur que Germanicus n'eût assez d'ambition pour vouloir s'élever à l'Empire par la faveur des Soldats qui l'adoroient, & qui avoient offert de le déclarer Empereur après la mort d'Auguste. Tibere qui avoit résolu de le perdre, à quelque prix que ce fût, lui faisoit des caresses extraordinaires, il le combloit de faveurs, il l'associa au Consulat; en le faisant son Collegue; personne n'y fut trompé, & l'on connut assez que c'étoit des faveurs empoisonnées. Pour ôter les défiances de Germanicus, & pour empêcher qu'on ne soupçonnât Tibere d'être l'auteur de sa mort, qui arriva peu de tems après; il mourut empoisonné à l'âge de trente-quatre ans, par la jalousie de l'Empereur, qui se servit du ministere de Pison, Gouverneur de Syrie, & de sa femme Plancine. Germanicus qui connoissoit l'humeur fiere d'Agrippine, l'exhorta à cacher le mieux qu'elle pourroit son dépit & son ressentiment, à prendre des pensées conformes à la situation de sa fortune, & à ne pas irriter l'Empereur par une fierté, & par des reproches qui pourroient lui être funestes.

Quand on considere les commen-

cemens du Regne de Tibere, dit *Timante*, & qu'on les compare avec la fin, on a de la peine à comprendre que c'étoit le même Empereur, & que le même homme ait pû passer à des extrêmitez si opposées. Il paroissoit fort éloigné du faste & de l'ambition; il défendit expressément qu'on lui élevât aucunes Statuës, sans sa permission expresse; les Romains, pour faire leur cour, vouloient donner le nom de *Tibere* au mois de Novembre, il s'en moqua, il n'y voulut point consentir. Peut être, interrompit *Ariste*, étoit-ce une maniere détournée de blâmer la vanité de Cesar & d'Auguste, qui avoient donné leurs noms aux mois de Juillet & d'Aoust; peut être aussi le fit-il pour avoir le plaisir de dire un bon mot: *Que feriez-vous*, dit-il aux Romains, *si vous aviez treize Cesars?* Il avoit encore, reprit *Timante*, une grande moderation à souffrir les mauvais discours que l'on tenoit sur sa conduite, & il disoit à ce propos que dans une Ville libre, comme Rome, il faloit que les Langues & les Esprits fussent libres. Il soumettoit sans peine dans les Assemblées son suffrage à celui des autres, & il ne

ſe fâchoit point de voir qu'on ne ſuivoit pas ſes avis. Il dit un jour une belle parole à des Courtiſans flateurs, qui lui conſeilloient d'exiger de plus grands tributs; *qu'un bon Paſteur doit tondre la laine, mais non pas écorcher ſes brebis.* Dans le commencement de ſon Regne, il avoit coutume de prier les Dieux, qu'ils ne le laiſſaſſent vivre ni regner, qu'autant qu'il ſeroit utile à la Republique.

Voilà de belles Maximes, dit *Ariſte*, mais Tibere ne les obſerva pas long-tems; depuis la mort de Germanicus, il s'abandonna à toutes ſortes de vices, & ſe montra tel qu'il étoit; de ſorte qu'on eut raiſon de croire que ſes vertus étoient feintes & ſuperficielles, & qu'il avoit joüé la Comedie en contrefaiſant l'homme de bien. Si je ne me trompe, dit *Arſenne*, le Senat ne contribua pas peu par ſes honteuſes flateries, à corrompre l'eſprit de Tibere. Par malheur pour ce Prince, continua *Timante*, il avoit pour premier Miniſtre un homme ſans honneur, & ſans vertu, capable des plus grands crimes, hardi, entreprenant, artificieux, diſſimulé comme lui, & dont les mœurs avoient beaucoup de rapport avec les ſien-

siennes ; cette ſympathie mit *Sejan* au deſſus de tout ; il ſe rendit le Maître des affaires & de l'eſprit du Prince, qui le jugea très-propre à executer toutes ſes volontez, de ſorte que la faveur de ce Miniſtre fut toûjours odieuſe, parce qu'elle n'étoit pas fondée ſur la vertu de Sejan, ni ſur les ſervices qu'il eût rendu à la Republique, mais ſur la conformité de ſes vices avec ceux du Prince, & ſur le dévoûment aveugle qu'il témoignoit pour tous ſes caprices & pour toutes ſes cruautez. Il donna un grand exemple de ſa malignité dans la ſupercherie dont il uſa pour faire perir Agrippine, veuve de Germanicus ; il lui fit donner avis, que Tibere avoit formé le deſſein de l'empoiſonner ; & qu'elle devoit prendre garde à tout ce qui viendroit de la part de l'Empereur. En même tems il avertit Tibere des défiances d'Agrippine, & qu'elle s'étoit mis dans l'eſprit qu'il vouloit l'empoiſonner. Mangeant un jour à la table de l'Empereur, elle ne voulut point goûter de tout ce qui fut servi devant elle ; Tibere s'en apperçut, il lui preſenta du fruit qu'elle prit, mais qu'elle ne mangea pas ; Tibere,

formidable de son Favori.

C'est dans cette avanture, continua *Timante*, que Tibere fit paroître ce qu'il savoit en matiere de Politique: Il usa d'une profonde dissimulation pour cacher les soupçons & les ombrages, que lui causoit la fortune de Sejan. Pour l'endormir, il redoubla ses caresses; il lui témoigna plus d'amitié, & lui fit plus d'honneur que jamais, il le nomma son Collegue au Consulat, & permit que les Romains lui dédiassent des Statuës d'or, comme à l'Empereur. Ces démonstrations tromperent Sejan, & les Romains, qui prostituoienr leurs hommages à un homme que l'Empereur combloit de bienfaits. Pendant ce tems-là, Tibere qui n'osoit entreprendre de détruire Sejan à force ouverte, sondoit sourdement les Romains, pour mieux connoître les veritables sentimens qu'ils avoient pour Sejan; ce qui fut de plus étonnant est, que quand on vit ouvertement, que le Prince avoit condamné son Favori, tout le monde l'abandonna sur le champ, & commença à le maudire tout d'une voix, ceux qui le même jour se faisoient honneur de le suivre au Senat, & de l'appeller leur *Maître*, le traiterent un moment a-
près

près comme un vil esclave. Ce malheureux se vit chargé de fers, & traîné en prison; le peuple accourant de toutes parts à ce triste spectacle, insultoit à Sejan, & lui faisoit mille reproches; on abatoit ses Statuës, & on les traînoit dans la bouë; son corps, qui après son supplice fut porté à la voirie, en fut arraché, & on le traîna trois jours durant dans les ruës de la Ville, & enfin on le précipita dans le Tibre.

Si Tibere se fust contenté de faire mourir Sejan, reprit *Arsenne*, on n'auroit point eu de reproches à lui faire; mais sa fureur n'eut point de bornes, quand il se vit délivré d'un Rival si redoutable. Tous les parens, & tous les amis de Sejan furent enveloppez dans son malheur: On égorgea tous ses enfans: l'une de ses filles fut violée par le Bourreau qui l'étrangla. Quelque innocent qu'on fust d'ailleurs, c'étoit un crime punissable, que d'avoir eu quelque relation avec Sejan: Les Prisons regorgeoient de Senateurs, de Chevaliers, & des plus illustres d'entre les Romains; Tibere commanda qu'on les fist mourir tous dans un jour: mais ce qui fait voir un raffinement de cruauté dans ce Prince, il n'étoit

toit pas permis de pleurer les morts, les marques de tristesse qui paroissoient sur le visage, étoient punies du dernier supplice; il y avoit des gens apostez pour remarquer la contenance de tout le monde; on étoit obligé d'étouffer les sentimens de compassion, & de renfermer ses regrets dans son cœur.

Les malheurs d'*Agrippine*, veuve de *Germanicus*, si chere aux Romains, acheverent de les desesperer: Cette Princesse voïant que sa misere ne finissoit point, & que Tibere étoit toûjours envenimé contre elle, resolut de mettre fin à ses maux en se laissant mourir de faim: la mort de ses deux enfans *Neron* & *Drusus* l'avoit mise au desespoir: Neron se fit mourir, pour éviter de finir honteusement sa vie par la main d'un Bourreau. Drusus, enfermé dans le Palais de l'Empereur, mourut de faim, & de rage; il fut contraint, dans l'abandon où il étoit, de manger jusqu'à la bourre de ses matelas.

Caligula, continua *Timante*, fut plus heureux que ses deux freres: Il semble que la Providence le sauva de la fureur de Tibere, pour punir l'orgueil, & les vices des Romains: Il avoit une aveugle complaisance pour

tous les caprices de l'Empereur, & il étoit depuis long-tems le complice de ſes crimes ; on le ſoupçonna d'avoir porté ſes mains parricides ſur la perſonne de Tibere, qui l'avoit nommé ſon ſucceſſeur. Il le fit étoufer ſous une grande quantité de couvertures, qu'il fit jetter ſur lui, ſous pretexte de le réchauffer.

Les Romains furent fort trompez, dit *Ariſte*, au caractere de Caligula ; ils ſe flatoient de voir revivre en lui toutes les vertus de Germanicus ſon pere ; il étoit né parmi les Legions, qui le ſouhaitoient pour Empereur avec beaucoup d'empreſſement. Tibere qui connoiſſoit les mauvaiſes inclinations de ce jeune Prince, diſoit quelquefois, qu'il nourriſſoit un ſerpent pour devorer le Peuple Romain : cependant la joïe fut ſi exceſſive dans Rome à l'évenement de Caligula ; qu'on immola en moins de trois mois plus de cent ſoixante mille victimes, pour remercier les Dieux du preſent qu'ils avoient fait à l'Univers, en choiſiſſant Caligula pour Empereur.

Les commencemens de ſon Empire, pourſuivit *Arſenne*, donnerent de grandes eſperances aux Romains ; il en conſacra les premices, par pluſieurs a-

ctes

ctes de vertus ; il fit ouvrir les prisons à ceux, qui avoient été opprimez par des calomnies, & par les cabales de Sejan sous le dernier Regne. Il voulut faire noïer tous les Ministres & tous les complices de ces monstrueuses voluptez, qui avoient été en usage sous son Prédecesseur : Il n'épargna rien pour soulager le Peuple des oppressions, qu'il avoit souffertes; de sorte qu'on appella le jour auquel il avoit commencé à regner, *la Renaissance de Rome.* Le jeune Agrippa, Roi des Juifs, eut grande part aux faveurs de Caligula ; il avoit été persecuté sous le Regne de Tibere, parce qu'il lui étoit échappé un jour, en faisant sa cour à Caligula, de dire, *quand est-ce que ce Vieillard mourra, afin que je te voie Empereur?* Tibere en fut averti, qui le fit charger de fers, & conduire en prison. Caligula le rappella à la Cour, dès qu'il se vit Maître de l'Empire, il lui rendit ses Etats, & ajouta de nouvelles Provinces à son Roïaume ; il lui donna une chaîne d'or du poids de celle de fer, dont il avoit été attaché dans sa Prison.

Le bonheur des Romains ne dura gueres, continua *Timante*, & ils fu-

furent incontinent détrompez ; Caligula ne put se déguiser long-tems : On connut d'abord sa bizarrerie & l'inconstance de son esprit : Il porta l'extravagance jusqu'à se vouloir faire adorer comme un Dieu, & l'on grava sur une colomne le Decret qui fut fait, de l'adorer, & de sacrifier à sa fortune. Ce qui embarassoit les Romains dans les flateries qu'ils lui prodiguoient, c'est qu'il changeoit de sentimens d'un moment à l'autre. Il faisoit semblant de haïr les flateurs, cependant il punissoit ceux qui lui parloient avec liberté. Quoi que Tibere eust persecuté les Romains, cependant ils le regretterent, quand ils se virent sous le joug de Caligula ; car ils ne savoient quelles mesures garder pour éviter ses bizarreries, & ses fureurs : Il abandonna le Gouvernement des affaires à des ames viles, & à des Comediens, qui avoient tout pouvoir sur son esprit ; jusques-là que les Gouverneurs & les Consuls étoient soumis aux ordres de ces Miserables, qui abusoient insolemment de leur credit.

On vit bien-tôt des effets de leurs mauvais conseils, reprit *Ariste*. Caligula fit mourir le jeune *Tibere*, qu'il

qu'il avoit adopté pour son fils, & que l'Empereur avoit nommé pour son successeur. Quelques-uns accuserent ce jeune Prince de s'être réjoui de la maladie de Caligula. Ce brutal, poursuivit *Arsenne*, fit aussi mourir deux hommes qui s'étoient dévoüez pour le recouvrement de sa santé, & qui avoient promis aux Dieux de s'arracher la vie, si le Prince revenoit de sa maladie. Après qu'il fut entierement gueri, ils se presenterent à lui comme pour lui demander quelque récompense de l'affection qu'ils avoient témoigné pour sa Personne en cette occasion; mais il les obligea de s'acquitter du vœu qu'ils avoient fait, & de se tuer, de peur *disoit-il*, qu'ils ne se trouvassent parjures.

Jamais Prince n'a plus aimé le sang, & le carnage, dit *Timante*: Il ne se contentoit pas de voir un petit nombre de Gladiateurs s'égorger, il les faisoit combattre en gros & par troupes, afin qu'il y eût plus de sang répandu. Il arriva un jour, que ne trouvant point de criminels sur le rôlle, pour les exposer aux bêtes farouches, selon la coûtume, il fit prendre les premier-venus du peuple, qui

qui s'étoient assemblez pour voir le spectacle, & avant que de les faire jetter aux bêtes, il leur fit couper la langue, pour les empêcher de se plaindre : Il lui échappa même de dire dans sa fureur, qu'il eust desiré que tout le Peuple Romain n'eût qu'une seule tête, afin qu'il pût la couper, & l'abbattre d'un seul coup.

Ce que je trouve de plus malheureux dans la condition des Romains, reprit *Arsenne*, c'est qu'ils étoient obligez de caresser & de flater cette Bête feroce : Ils lui donnoient des loüanges excessives, jusqu'à l'appeller *Le Très-Debonnaire Prince*, & à le remercier de ce qu'il les laissoit encore vivre.

Ils s'en lasserent enfin, continua *Timante*; ses exactions, les crimes infames qu'il commettoit avec une extrême imprudence, à la vûë de tout le monde, mirent le comble à la haine qu'on lui portoit. *Cassius Chereas*, & *Cornelius Sabinus*, Capitaines des Gardes, conjurerent contre sa vie, & le massacrerent, après l'avoir percé de plus de trente coups. Ce Prince se préparoit pour donner des spectacles au peuple, lors qu'il

qu'il sortoit du theâtre, pour aller entendre un concert, Chereas, & ses complices l'attendirent à un coin de ruë; il n'y eut pas un seul des Conjurez qui ne voulût tremper son épée dans le sang de ce mal-heureux Prince : sa femme *Cesonia*, & sa fille furent massacrées au même tems.

L'Empire Romain, dit *Ariste*, a été gouverné par des Princes très-cruels; mais je crois que Caligula les a tous surpassé en cruauté, il donnoit de gaïeté de cœur, des hommes à devorer à des bêtes feroces: Il contraignoit les peres & les meres d'assister aux supplices de leurs enfans: Il en fit un jour appeller un qui assistoit au spectacle de la mort de son fils, & le fit mettre à table, & s'éforça de le faire rire, accablé qu'il étoit de douleur. Quand il faisoit mourir quelqu'un, il disoit aux Bourreaux, qu'ils allassent plus lentement, afin que le supplice fust plus long: Il repetoit souvent ces cruelles parolles, qu'il avoit apprises à l'Ecole de Tibere : *Qu'ils me haïssent pourvû qu'ils me craignent.* Pendant qu'il dînoit, ou qu'il soupoit, il faisoit donner la Question en sa presence à ceux qui étoienr accusez de quel-

quelque crime, il voïoit un ſi triſte ſpectacle, ſans donner aucun ſigne de compaſſion. Offrant un Sacrifice en qualité de Pontife, au lieu de tuer la victime, il aſſomma de gaïeté de cœur, le Miniſtre qui le ſervoit: Il diſoit quelquefois, en regardant ſa femme, ou ſes Maîtreſſes: *Quand je voudrai, je ferai abattre cette belle tête.*

Le ſort des hommes eſt bien malheureux, pourſuivit *Arſenne*, quand ils tombent ſous la tyrannie d'un homme, qui n'a rien d'humain que le viſage, & qui ſe jouë de la vie de ſes Sujets. Les Romains reſpirerent un peu ſous le Regne de *Claudius*, frere de Germanicus, & oncle de Caligula, qui lui ſucceda; cependant il fit mourir *Chereas*, qui avoit conſpiré contre l'Empereur: c'étoit moins pour vanger la mort de ſon Prédeceſſeur, que pour aſſurer ſa propre vie, en intimidant les Conjurez par cet exemple de rigueur. Chereas donna, en mourant, de grandes marques d'un courage intrepide, & du mépris qu'il faiſoit de la mort: Il demanda au Soldat qui avoit l'ordre de le faire mourir, s'il ſavoit bien tuer un homme, & s'il avoit une bonne épée, il le pria de

le

se servir de celle dont il s'étoit servi lui-même pour tuer Caligula. Les Romains furent fort affligez de la mort de Chereas. *Scabinus* se tua volontairement, parce qu'il avoit promis à Chereas de ne lui point survivre.

Le Regne de Claudius eût été assez heureux, si les femmes, & les Affranchis eussent eu moins d'empire sur son esprit; la mauvaise éducation qu'on lui avoit donnée, y contribua beaucoup; il n'avoit pas la force de commander, & d'agir en Empereur; il n'étoit, pour ainsi dire, que le Ministre des volontez de ses Affranchis. Son naturel timide le rendoit incapable de prendre de bonnes resolutions, ou de suivre de bons conseils. Ceux qui l'approchoient, & qui connoissoient son foible, s'en prévalurent pour venir à bout de leurs desseins.

Son plus grand malheur, dit *Timante*, fut d'avoir épousé *Messaline*. On n'a gueres vû de femme plus emportée ou plus impudique; elle ne gardoit nulle regle dans ses amours, ni dans ses autres passions. Elle deshonora l'Empire de Claudius, & le fletrit d'un opprobre éternel. El-

le fut cause de la disgrace & de l'exil de *Seneque*, qui avoit commencé à se signaler du vivant de Caligula. Elle accusa ce Philosophe d'avoir eu quelque mauvais commerce avec *Julie*, fille de Germanicus. Elle étoit beaucoup plus belle que Messaline, qui apprehenda que l'Empereur n'en devînt amoureux, quoi qu'il fût son oncle: elle la fit bannir de Rome, & n'eut point de repos, qu'elle ne l'eût fait enfin massacrer, pour s'affranchir de l'inquietude que lui causoit une Reale si redoutable. Cette voluptueuse Princesse ne se contentoit pas de vivre dans la débauche, elle obligeoit les Dames Romaines à suivre les mauvais exemples qu'elle leur donnoit: elle en prostitua plusieurs dans le Palais, aux yeux mêmes de leurs maris. Ceux qui avoient la complaisance de souffrir tranquillement le desordre de leurs femmes, étoient avancez aux premieres dignitez de l'Empire. Claudius étoit devenu à demi stupide, enchanté par les caresses & par les charmes de Messaline: il ne s'appercevoit point des desordres de sa Maison, ni des mauvais tours que sa femme lui joüoit: elle vouloit avoir à la fois plusieurs

ma-

maris ; elle épousa publiquement, du vivant de l'Empereur, un jeune homme nommé *Silius* ; elle lui donna un équipage de Prince ; ce nouvel éclat l'éblouït de telle sorte, que pour se maintenir, il forma le dessein de faire mourir Claudius. Il dit à Messaline, pour l'engager dans ce complot, & pour l'encourager, qu'il faloit de l'audace pour se soutenir, après l'éclat qu'ils avoient fait, & qu'il se sacrifieroit toûjours pour lui conserver sa puissance. Messaline se contenta de faire désigner Silius Consul ; mais elle ne voulut point entrer dans aucune conjuration contre la vie de l'Empereur, qui lui laissoit faire tout ce qu'elle vouloit. Elle eut l'effronterie de celebrer son Mariage avec son Adultere, d'en faire signer le Contract, de celebrer le jour des Nôces avec les sacrifices ordinaires en de pareilles ceremonies, de faire un superbe festin au milieu de la Ville de Rome, qui ne pouvoit assez s'étonner de l'effronterie de Messaline. Les personnes attachées à l'Empereur n'osoient lui déclarer l'infamie de sa Maison, & le danger où il étoit de sa vie, parce qu'ils connoissoient sa stupidité, & la foiblesse qu'il avoit

pour Meſſaline. Cependant l'Affranchi *Narciſſe* ſe hazarda à accuſer Meſſaline & Silius, & à remontrer à l'Empereur le peril où il étoit, & la tache qu'imprimoit à ſa gloire la mauvaiſe conduite de l'Imperatrice. Ces nouvelles l'enflammerent de courroux contre elle ; il reſolut de s'en vanger, fortifié par les conſeils & par la preſence de Narciſſe. Elle ſe vit dans un moment abandonnée de tout le monde, & de Silius même : cependant elle ne perdit point courage dans le peril où elle étoit, ni l'eſperance de ſéduire encore Claudius par ſes charmes : elle ſe preſenta devant lui, accompagnée de ſes enfans *Britannicus* & *Octavie*, pour attendrir l'Empereur, qui craignoit auſſi de ſon côté, & qui ſe défioit de tout le monde, & des artifices de Meſſaline. Narciſſe eut l'adreſſe de conduire l'Empereur dans la Maiſon de Silius, il y vit les richeſſes de l'Empire prodiguées à cet infame, pour le prix de ſon adultere : ce fut le premier que l'Empereur immola à ſa gloire. *Lepida*, mere de Meſſaline, l'exhortoit à ſe tuer genereuſement, pour ſe dérober à la honte des ſupplices : mais cette femme, amollie par les volup-

tez,

tez, n'eut pas la force de prendre une resolution si hardie. Des Soldats envoïez par Narcisse, la poignarderent. On dit cette nouvelle à Claudius au milieu d'un festin ; il n'en parut point émû, quoi qu'il eût éperdûment aimé Messaline : il continua sa débauche, sans donner le moindre signe d'inquietude, ou de regret.

Les affranchis de l'Empereur, poursuivit *Arsenne*, eurent grand soin de le distraire des pensées affligeantes, qu'auroit pu lui inspirer le souvenir d'une femme, qui avoit tant d'empire sur son cœur. Les agrémens d'Agrippine, fille de Germanicus, effacerent de son cœur les impressions que la beauté de Messaline y avoit faites. Cependant il n'osa encore l'épouser, parce qu'elle étoit fille de son frere, & qu'il n'y avoit point d'exemple dans la Republique, qu'un oncle eût épousé sa niéce ; ces mariages étoient regardez comme des incestes ; il craignoit que ce mépris des Loix ne causât quelque soulevement dans l'Empire.

Il ne connoissoit pas, dit *Ariste*, le genie qui regnoit alors dans le Senat : cette Assemblée n'étoit plus composée de ces illustres Romains inflexibles sur tout ce qui regardoit la rigueur des

Loix, & l'honneur de la République. C'étoient tous des gens dévoüez à la Cour, & gagnez par les intrigues d'Agrippine: ils firent une loi qui détruiſoit la premiere, & qui permettoit le Mariage entre l'oncle & la niéce. La premiere démarche que fit Agrippine pour gagner l'amitié des Romains, quand elle ſe vit Maîtreſſe de l'Empire & du cœur de Claudius, ce fut de rappeller Seneque de l'exil où il étoit; pour lui confier l'éducation de *Neron*: Seneque étoit auſſi habile Courtiſan que bon Philoſophe; il fit tant par ſon adreſſe, que Claudius adopta Neron, comme pour ſervir d'appui à Britannicus, qui étoit plus jeune de deux ans. Le Peuple Romain vit avec regret qu'on opprimoit ce jeune Prince, & qu'on préparoit les voïes pour faire monter Neron ſur le Trône, qui appartenoit legitimement à Britannicus.

Agrippine joüa bien ſon perſonnage, continua *Timante*, & ne perdit point de tems pour faire réüſſir ſon entrepriſe, elle commença par la mort de Claudius, qu'elle empoiſonna avec des champignons; elle gagna les ſuffrages des Tribuns & des Legions par des largeſſes exceſſives, qui procurerent l'Em-

pi-

pire à Neron, à l'exclusion de Britannicus, à qui il appartenoit par les droits de sa naissance & de la justice. Les Romains avoient conçû de grandes esperances du Regne de Britannicus, qui avoit de belles inclinations, & qui étoit d'un fort bon naturel : mais Neron le fit bien-tôt empoisonner.

Les commencemens de son Regne, reprit *Ariste*, furent assez heureux, tandis qu'il suivit les conseils de *Burrhus*, & de *Seneque*, qui le conduisoient, & qui avoient tout pouvoir sur son esprit; mais enfin son mauvais naturel l'emporta sur leur prudence, & ils ne pûrent empêcher qu'il ne s'abandonnât à ses vicieuses inclinations. Ces deux grands personnages, tout habiles qu'ils étoient, firent une faute considerable, en donnant trop d'essor & trop de liberté à Neron: ils connoissoient le violent penchant que Neron avoit pour les plaisirs; ils crurent qu'il faloit lui donner un peu de liberté de peur de l'effaroucher : leur politique les trompa; ils ne firent pas reflexion qu'un jeune Prince, maître de l'Univers, & revêtu de la souveraine puissance, qui lui donnoit la licence de faire tout ce qu'il vouloit, contracteroit une habitude du vice, qu'il feroit

impoſſible de vaincre dans la ſuite; la liberté que l'on donne aux jeunes gens, & l'indulgence qu'on a pour eux dans les commencemens, les corromp & les perd ſans retour.

Le caractere de Neron, quand il commença à regner, n'étoit pas encore bien développé; il eſt certain qu'il avoit dans le cœur des ſemences de vertu; il déclara même d'abord qu'il vouloit ſe propoſer Auguſte pour ſon modele; il diminua les tributs exceſſifs dont le Peuple étoit accablé; il donna des penſions aux Senateurs qui manquoient de bien, afin qu'ils puſſent ſoutenir leur dignité avec quelque éclat. Burrhus le preſſoit un jour de ſigner la mort d'un criminel condamné au ſupplice: Je voudrois, *dit-il*, ne ſçavoir ni lire ni écrire; comme s'il eût eu regret de conſentir à la mort d'un homme, quoi qu'il fût coupable. Voilà de beaux commencemens, dit *Arſenne*, & qui devoient donner de belles eſperances aux Romains.

Ce bonheur ne fut pas de longue durée, pourſuivit *Ariſte*, il ſe laiſſa ſeduire par les conſeils empoiſonnez des jeunes gens, qui lui perſuaderent de ſecouër le joug de Burrhus & de Seneque, qui ne lui donnoient que de

bons

bons conseils ; ses flateurs lui represen-toient qu'il étoit honteux pour lui, de voir ses volontez traversées par deux hommes qui le contrôloient à tous momens, & qui lui prescrivoient ce qu'il devoit faire. Ces discours empoisonnez firent leur effet sur l'esprit de Neron, qui vouloit s'affranchir de la servitude de ses Maîtres, pour se livrer à ses passions & à ses plaisirs : Il eut même quelque dépit de la gloire & de la réputation de ces deux grands Hommes, qui étoient approuvez & applaudis de tout le monde.

Il faut convenir, reprit *Arsenne*, que ces deux hommes avoient beaucoup de merite ; cependant la posterité les a blâmez avec quelque sorte de justice, d'avoir partagé entr'eux les dépouilles de plusieurs riches familles, que Neron avoit opprimées : Seneque qui faisoit en apparence profession d'une Philosophie assez austere, amassa jusqu'à sept milions d'or. Burrhus qui devoit toute sa fortune à la faveur d'Agrippine, qui l'avoit fait Colonel des Gardes, s'offrit à Neron pour faire mourir sa mere, sous pretexte qu'elle étoit soupçonnée d'avoir attenté à la vie de l'Empereur, pour se vanger de la mort de Britannicus ; Burrhus alla

la trouver, pour lui dire de la part de Neron, de se justifier du crime dont on l'accusoit, & de faire paroitre son innocence, ou de se preparer à mourir: Il s'acquitta avec trop d'aigreur, & trop peu de menagemens des ordres du Prince: c'étoit une lâcheté, & une ingratitude punissable, d'insulter aux malheurs d'une Princesse, qui l'avoit comblé de bienfaits.

Les plus vertueux d'entre les Romains, continua *Timante*, blâmoient encore Seneque, de demeurer auprès d'un Tyran, quoi que dans ses Livres de Morale, il eût fait de grandes invectives contre ceux que leur ambition approchoit trop près des Grands; quoiqu'il fist semblant de détester les Flateurs, il flatoit lui-même sans cesse, les Affranchis, & les femmes qui avoient quelque credit sur l'esprit, & sur le cœur du Prince; il prêchoit perpetuellement la vie sobre, & la frugalité; cependant il faisoit une chere fort delicate; & toute sa Maison étoit remplie & ornée de meubles tres-magnifiques. Il est bien plus aisé, interrompit *Arsenne*, de debiter de belles maximes, que de les mettre en pratique: Il est certain que la vie du Disciple ne fit gueres d'honneur au Precepteur;

mais

mais après-tout, ce fut un grand malheur pour Seneque d'avoir eu à gouverner un Prince aussi emporté & aussi vicieux, qu'étoit Neron.

La plûpart des Historiens ont crû, que Burrhus, & Seneque lui conseillerent de faire mourir Agrippine, & que s'il ne la prévenoit, il periroit infailliblement. La maniere dont il s'y prit pour faire ce parricide, poursuivit *Arsenne*, est presque aussi lâche & aussi honteuse, que le parricide même. Il se servit du ministere d'un certain *Anicetus*, qui laissa malicieusement tomber un poignard, aux pieds d'un homme envoïé de la part d'Agrippine, pour saluër Neron, & l'on fit entendre au peuple, que cet homme étoit venu, pour tuer l'Empereur. Ce même Anicetus partit incontinent, accompagné d'une troupe de Soldats, qui massacrerent la mal-heureuse Agrippine. Elle ne perdit point courage, reprit *Ariste*, elle fit voir dans cette fatale avanture, qu'elle ne démentoit point le sang de Germanicus; elle se presenta au Centenier avec un courage intrepide: *Frappe*, lui dit-elle, *le ventre qui a porté Neron.*

C'est ainsi que mourut Agrippine, massacrée par les ordres de son propre

fils, qu'elle avoit mis sur le Trône par tant d'intrigues & par tant de crimes, au préjudice de Britannicus, à qui l'Empire appartenoit legitimement. Ce fut un procedé indigne de la gravité de Seneque, & de l'austerité de sa Morale, que d'avoir emploïé toute son éloquence, pour excuser un crime si énorme; le Senat en corps fit des complimens à l'Empereur sur l'heureux succès de cette execution; il n'y eut que *Traseas* qui eut assez de courage pour oser desapprouver publiquement un crime si détestable.

La mort d'Agrippine, dit *Timante*, mit le comble aux extravagances & à la brutalité de Neron; il avoit toujours quelque respect pour elle, & ce respect lui inspiroit quelque retenuë; mais depuis que cet obstacle fut ôté il ne garda plus de mesures; il étoit tous les jours sur le theâtre avec la Jeunesse de Rome, dont il faisoit des Comediens, au lieu d'en faire de bons Soldats, & de bons Officiers. Le luxe & les débauches corrompirent peu à peu toute la Ville; on n'y voïoit plus de ces vieux Romains, brûlans du desir de la gloire, & de cette noble émulation, que donnent le courage & la Vertu. Les Dames même se conforme-

rent

rent au goût de la Cour, & sans être retenuës par le frein de la modestie, ni de la pudeur, elles se prostituoient sur le theâtre, aux yeux de tout le monde.

Il est certain, reprit *Arsenne*, que la corruption étoit generale dans Rome. Une bonne preuve de ce que je dis, est que les Senateurs, parez de leurs robes de pourpre, allerent au devant de Neron, pour le feliciter du parricide qu'il venoit de commettre, & que ce Prince fut reçû dans la Ville avec les mêmes acclamations, que s'il eût merité les honneurs du Triomphe. Ce Prince rassuré par cette reception, à quoi il ne s'attendoit pas, monta au Capitole, pour remercier les Dieux de ce qu'ils l'avoient délivré de la tyrannie de sa Mere. Cependant, reprit *Ariste*, les Gens-de-bien le combloient de maledictions, & ne pouvoient plus le regarder qu'avec horreur: On trouvoit en plusieurs endroits de la Ville, des placards affichez, dans lesquels on lisoit, qu'*Oreste*, *Alcmeon*, *& Neron avoient tué leurs Meres.*

Par malheur pour l'Empire, continua *Timante*, Burrhus vint à mourir en ces entrefaites; on ne sçut pas préci-

sément si ce grand Homme étoit mort d'une mort naturelle, ou s'il ne fut point empoisonné par les artifices de Neron : Burrhus le crut ainsi ; car comme ce Prince vint lui rendre visite, & lui demanda comment il se portoit ; Burrhus se tournant d'un autre côté sans vouloir le regarder, lui dit fiérement, qu'il se portoit bien. Les Romains perdirent tout leur appui en perdant Burrhus ; cette mort arrivée si à contretems, acheva de ruiner le peu de credit qu'avoit Seneque. La Charge de Colonel des Gardes, que possedoit Burrhus, fut donnée à *Tigellin*, qui étoit le Ministre des plaisirs de Neron, & le complice de toutes ses débauches. Il s'appliqua d'abord à ruiner entierement Seneque dans l'esprit de l'Empereur, qui devenoit tous les jours plus farouche.

Il répudia peu de tems après la vertueuse *Octavie*, qu'il fit accuser d'adultere, par l'un de ses Officiers, qui soutint effrontément, qu'elle étoit devenuë amoureuse d'un Joueur de Flûte : on la relegua dans la Campanie ; & peu de tems après, Neron la condamna à la mort, pour plaire à *Popea*, qui lui demanda ce sacrifice.

Les Romains aimoient cette Princesse, reprit *Ariste*, & supporterent sa mort avec beaucoup d'impatience. Ce fut peut-être, poursuivit *Arsenne*, ce qui donna le branle à cette grande conspiration qu'ils formerent contre la vie de l'Empereur : Plusieurs personnes d'un grand merite, entrerent dans cette conspiration : *Pison* qui étoit l'un des Chefs, eut un scrupule, qui fit découvrir le complot : il ne voulut point permettre que ce massacre se fît dans sa maison, disant qu'il seroit blâmé de tout le monde, de violer le droit d'hospitalité, en laissant souiller sa table du sang d'un Empereur ; il proposa aux Conjurez de l'attaquer au milieu de Rome même : la conjuration fut découverte. Neron apprit par les dépositions des Conjurez, que Pison avoit été choisi pour lui succeder : Quelques-uns accuserent Seneque, d'être entré dans ce complot, aussi-bien que le Poëte *Lucain* : Epicharis, qui n'étoit qu'une simple Affranchie, eut plus de courage & plus de constance, que tous les Conjurez ; car quoi qu'on lui fît souffrir d'horribles tourmens, elle ne découvrit jamais personne, & se tua enfin, pour garder inviolablement le secret.

Pi-

Pison, dit *Timante*, qui avoit un si grand interest dans cet évenement manqua de courage pour l'execution. Ses Amis lui representoient, qu'il devoit tenter la fortune, & sonder les esprits des Romains & des Soldats: Que Neron n'étoit point preparé pour soutenir les efforts des Conjurez; qu'il n'y avoit plus de ressource, ni d'esperance, puis que la conjuration étoit découverte, & la mort étoit inévitable: Que puisque c'étoit une necessité de perir, il faloit au moins perir genereusement, & ne rien oublier pour affranchir Rome de la tyrannie. Ces raisons ne firent aucune impression sur l'esprit de Pison; il avoit pris son parti, & il s'étoit resolu de ceder à l'orage, il se laissa massacrer par les Soldats de l'Empereur. Seneque fut accusé d'avoir eu quelque liaison avec Pison; l'Empereur le condamna à la mort: ce grand Homme ne donna aucun signe de fraïeur ni d'émotion à cette nouvelle, & dit à ses Amis, qui étoient à table avec lui, qu'il leur laissoit par testament l'image de sa vie; qu'il ne faloit pas s'étonner que Neron, aprés avoir fait mourir sa mere & son frere, fist encore mourir son Precepteur. Et s'adressant à sa femme, il l'exhorta

à

a supporter patiemment son malheur.

La posterité, reprit *Ariste*, a conservé le nom de cette Héroïne, qui donna de si grandes marques de l'amour conjugal : elle se nommoit *Pompeia Paulina* : Elle protesta à son Epoux, qu'elle ne lui survivroit pas d'un moment ; & qu'après avoir passé ensemble si doucement la vie, elle vouloit le suivre au tombeau. Seneque fut touché de sa constance, & ne se mit point en devoir de la détourner de la resolution qu'elle avoit prise ; il lui dit, que puis qu'elle préferoit la gloire de mourir, à la douceur qu'elle pouvoit esperer de goûter en la vie, elle s'acquereroit une gloire immortelle par sa constance. Ils se firent ouvrir les veines en même tems : mais Neron envoïa des gens pour empêcher que Pauline ne mourût, & qui lui banderent les plaïes. La pâleur qui lui demeura toûjours sur le visage depuis cette avanture, fut une marque éternelle de son courage & de sa fidelité.

Il semble, dit *Arsenne*, que Neron étoit né pour détruire toutes les personnes de mérite : la mort de *Corbulon* est celle que je lui pardonne le moins

moins. C'étoit le plus vaillant & le plus sage Capitaine de son siecle : Neron même le respectoit, & l'appelloit *son Pere*. Corbulon voïant les Soldats que l'Empereur envoïoit pour le massacrer, se passa l'épée au travers du corps, en disant : *Je l'ai bien merité* ; pour donner à entendre, qu'il avoit été trop fidele à un si indigne Empereur. Les desordres & les violences de Neron, continua *Timante*, irritoient tous les gens de bien : *Julius Vindex*, né dans les Gaules, & recommandable par sa valeur, & par une sagesse consommée, resolut de tout tenter pour détruire la tyrannie de Neron : Aïant assemblé une multitude infinie de Gaulois qui gemissoient sous le faix des tributs, que Neron leur avoit imposez, leur dit pour les aigrir, & pour les animer à la vangeance, Que ce cruel „ Empereur avoit pillé, & desolé tout „ l'Univers ; Qu'il avoit fait massa„ crer la plûpart des gens-de-bien, „ & deshonnoré l'Empire, par l'in„ famie de ses actions : Secourez le „ Peuple Romain qui gemit sous „ une si dure servitude, & rendez à „ l'Univers la liberté que ce Tyran „ lui a si indignement ravie.

Ce

Ce qui acheva de ruiner les affaires de Neron, reprit *Ariste*, c'est que *Galba* qui commandoit les Legions en Espagne, se souleva contre l'Empereur ; resolu de le détrôner s'il pouvoit. Ces nouvelles étant venuës à Rome, Neron se vit, dans un moment, abandonné de tout le monde ; de sorte qu'il demeura presque seul dans son Palais ; il se munit d'un poison pour s'en servir au besoin : il demanda quelque Gladiateur pour se faire tuer ; il ne fut pas même assez heureux pour en trouver ; ce qui l'obligea de s'écrier dans son desespoir : *Hé quoi* ! dit ce Prince infortuné : *N'ai-je ni ami ni ennemi* ? Il lui vint en pensée d'aller se précipiter dans le Tibre, pour mettre fin à ses malheurs : mais il n'en eut pas le courage ; quelques-uns de ses Tribuns le voïant en cette détresse lui dirent pour l'encourager : *Est-ce un si grand malheur que de mourir* ? Il sortit de Rome tout en desordre, accompagné seulement de quatre personnes, & se retira dans la maison de l'un de ses Affranchis, à quatre milles de la Ville. Mais voïant que tout étoit desesperé pour lui, & qu'il n'y avoit plus de ressource après l'Ar-

l'Arrest du Senat, qui l'avoit déclaré *Ennemi de la Republique*, il se donna un coup de poignard dans la „gorge, disant qu'il avoit vêcu „honteusement ; mais qu'il mouroit „ encore avec plus d'opprobre.

Les Romains, dit, *Arsenne*, se flatterent de jouïr d'un parfait repos sous la domination de *Galba*, que l'âge avoit meuri ; car il avoit soixante & treize ans lors qu'il fut nommé Empereur : il se contenta même d'abord du titre de *Lieutenant du Senat & du Peuple Romain* ; mais à son avénement à l'Empire, il fit mal à propos massacrer plusieurs personnes de qualité qui lui étoient suspectes, ce qui le fit regarder comme un homme cruel & sanguinaire. On remarqua encore, que se mettant un jour à table, il eut du regret qu'on le servoit si splendidement, & de la grande dépense qu'on lui faisoit faire : Cette tache d'avarice le fit regarder avec mépris, & l'on appréhenda que ce penchant ne le portât à faire de grandes exactions sur le peuple. L'Empereur avoit naturellement de grands principes de probité, & il n'étoit point mal-faisant de son fonds ; mais il se laissoit gouverner par des gens avides & insatiables,

-bles, qui tyrannisoient le peuple. Ce n'est pas assez, repliqua *Timante*, que les Princes aïent la vertu des personnes particulieres ; il ne suffit pas qu'ils ne fassent mal à personne ; ils sont encore obligez de prendre garde que leurs Ministres n'abusent du pouvoir qu'ils leur confient ; ils sont responsable de tout le mal qu'ils leur laissent faire.

Voilà justement, poursuivit *Arsenne*, ce qui rendit odieux le Regne de Galba : ceux qui avoient l'autorité sous lui, abusoient insolemment de son nom, & de sa puissance ; il étoit vieux, ils vouloient profiter du peu de tems qu'ils avoient pour établir leur fortune, sous un regne qui naturellement devoit être fort court. Les Legions Romaines, reprit *Ariste*, qui étoient dans la Germanie, se revolterent contre les Cohortes Prétoriennes, disant qu'elles ne vouloient point d'un Empereur qui avoit été crée dans l'Espagne. Galba fut bien-tôt informé de ces remuëmens, & pour en arrêter le cours, il songea à se donner un successeur. La plus grande brigue étoit pour *Othon*; mais Galba ne vouloit point en entendre parler, parce que c'étoit un hom-

me

me débauché & voluptueux, qui avoit été de tous les plaiſirs de Neron, & dont les mœurs avoient beaucoup de rapport avec celles de cet Empereur. Cette conformité l'avoit rendu agréable à Neron, qui lui fit même épouſer *Popea*, qui paſſoit pour l'une des plus belles femmes de Rome : Ce mariage, interrompit *Arſenne*, penſa ruiner Othon, que ſon Rival voulut ſacrifier à ſa jalouſie ; Seneque empêcha ſa ruine, & fit changer l'Arrêt de mort dans une eſpece d'exil : il fut envoïé en Portugal avec le titre de *Gouverneur*. Il ſe joignit des premiers à Galba, quand il eût pris les armes contre Neron ; il l'aſſiſta de ſes Troupes, de ſon argent & de ſes amis ; cependant Galba ne put ſe reſoudre à le choiſir pour ſon ſucceſſeur, il jetta les yeux ſur Piſon, & reſolut de l'adopter. Il étoit iſſu de *Craſſus*, & du grand *Pompée*, & outre la Nobleſſe de ſon extraction, il avoit toutes les qualitez perſonnelles, qui le rendoient digne de cette élection : Les aſſurances que l'Empereur lui donna, qu'il l'avoit choiſi pour ſon ſucceſſeur, ne changerent point ſes mœurs : On ne remarqua en lui aucun

cun signe d'étonnement, ni de joïe; & il fit connoître par sa moderation, qu'il étoit digne de commander l'Univers, puis qu'il n'étoit point ébloui d'une si grande dignité.

Les Legions d'Allemagne, dit *Timante*, se revolterent, & choisirent *Vitellius* : c'étoit un homme vicieux, & abandonné à toutes sortes de plaisirs, & qui avoit passé toute sa vie dans les débauches : Les Soldats qui le choisirent, crurent qu'il leur donneroit toute sorte de licence ; sa faction croissoit tous les jours, de sorte que Galba s'apperçut bien-tôt, que cette affaire devenoit serieuse, & qu'il faloit se préparer à la guerre.

Il avoit encore plus à craindre les intrigues d'Othon, dit *Ariste*, que la faction de Vitellius : Othon s'étoit insinué par ses liberalitez dans l'esprit des Soldats, qui méprisoient Galba à cause de son extrême avarice : Les Soldats conduisirent Othon dans le Camp, & le proclamerent Empereur ; les Centurions & les Tribuns n'eurent pas la force de s'opposer au torrent : Dans un moment, Galba se vit abandonné de tous ; il fut massacré de plusieurs coups d'épée, sans que per-
son-

ſonne ſe mit en devoir de le deffendre, à la reſerve d'un ſeul, qui lui fut fidele juſqu'au dernier ſoupir ; il fit tous ſes efforts pour repouſſer les Conjurez à grands coups d'épée, en leur reprochant leur rebellion. Piſon que Galba avoit adopté, fut bleſſé dans ce deſordre : il ſe ſauva dans le Temple de *Veſta*, croïant y trouver un aſyle ; mais il en fut arraché, & on le maſſacra à la porte du Temple. Othon ſe perſuada que la mort de Galba & de Piſon le rendroit paiſible poſſeſſeur de l'Empire. Les Romains qui ſe reſſouvenoient encore comment il avoit paſſé ſa jeuneſſe à la Cour de Neron, le redoutoient ; mais ils ſe raſſûrerent un peu, quand ils virent qu'il avoit condamné au ſupplice l'Infame *Tigellinus*, qui avoit tant fait de mal ſous le regne de Neron. Tigellinus voïant qu'il n'y avoit plus de reſſource pour lui, ſe coupa la gorge avec un raſoir.

Les Legions de Germanie, continua *Timante*, refuſerent d'obéïr à Othon, & nommerent *Vitellius* pour leur Empereur, qui ſe diſpoſoit à venir fondre en Italie, pour accabler Othon, avant que ſa puiſſance fuſt bien établie. Il ſemble, dit *Arſenne*,

que

que Dieu vouloit ſe vanger des crimes des hommes, en allumant une guerre furieuſe, pour diſputer de l'Empire en faveur des deux plus méchans Hommes du monde. Othon fit une grande faute le jour que la Bataille ſe donna entre les Troupes de Vitellius & les ſiennes; ſous pretexte de ſe reſerver pour des affaires d'un plus grand poids, il ſe retira de l'Armée, dont il donna la charge à ſes Lieutenans, attendant tranquillement le ſuccès de cette grande affaire, qui devoit décider de la fortune de l'Univers. Cette retraite rallentit l'ardeur & l'eſperance de ſes Soldats, qui auroient combattu ſous ſes yeux avec plus de courage: Quand on lui eut apporté les nouvelles de la déroute de ſon Armée, il ſe paſſa l'épée au travers du corps, quoi que ſes Capitaines lui conſeillaſſent de donner une ſeconde Bataille.

Le bonheur de Vitellius, continua *Timante*, ne fut pas de longue durée; les Legions d'Orient élurent *Veſpaſien* qui ſe vit en peu de tems maître des affaires, par la ſage conduite des Lieutenans, qu'il envoïa au devant de lui, tandis qu'il ſe

preparoit à venir à Rome avec de grandes forces : ils offrirent des conditions honorables à Vitellius, s'il vouloit renoncer à l'Empire ; il y consentit sans beaucoup de peine ; pourvû qu'on lui sauvât la vie, & qu'on lui donnât de quoi vivre honorablement : mais ses partisans & ses soldats ne voulurent point entendre à la paix ; ils disoient que c'étoit exposer le Prince, & ses Amis, au caprice du Vainqueur, qui useroit peut-être insolemment de sa bonne fortune, sans se soucier de garder les paroles qu'il leur auroit données ; ils disoient encore, que Cesar n'avoit pû souffrir Pompée, qu'Auguste avoit forcé Antoine, son Concurrent, à se donner la mort ; qu'il ne pouvoit pas s'attendre à un meilleur sort, si Vespasien devenoit Maître de l'Empire.

Vitellius, reprit *Arsenne*, leur répondit, que pour le bien de la paix, & pour l'amour de la Republique, il devoit ceder à la fortune qui le persecutoit, & renoncer à la dignité Imperiale. Il voulut se sauver, pour se dérober à la fureur des soldats, qui s'en saisirent, qui lui mirent une corde au coû, & lui lie-

rent les mains derriere le dos, comme à un criminel, ils le traînerent en cet état par les ruës de Rome, sans que personne eût pitié de son desastre, parce qu'il avoit témoigné trop de lâcheté: Enfin après mille outrages, ils le massacrerent, & jetterent son corps dans le Tibre.

Vespasien fut reçu à Rome avec de grands applaudissemens. Il n'oublia rien pour remettre le bon ordre par-tout, & pour reprimer l'insolence des Gens de Guerre, qui s'étoient beaucoup relâchez de la vigueur de l'ancienne discipline: Un jeune Officier, à qui il avoit donné quelque nouvelle Charge, vint se presenter à lui pour l'en remercier; mais Vespasien le voïant trop ajusté, & tout parfumé, le regarda de mauvais œil, ,, & lui dit, qu'il valoit mieux qu'un ,, homme de guerre sentît l'ail, que ,, le musc; il revoqua sur le champ les Lettres qu'il lui avoit données, & le priva de son emploi.

Ce qui me touche le plus, dit *Timante*, dans la conduite de Vespasien, est sa retenuë, & sa modestie: Il descendoit de la famille des *Flaviens*, qui n'étoit pas fort illustrée, avant qu'il fust parvenu à l'Empire;

bien loin de vouloir cacher ſon origine, il en parloit tout le premier, & ſe moqua de ceux, qui par flaterie le faiſoient deſcendre de l'un des Compagnons d'Hercule. Je me ſouviens, reprit *Ariſte*, d'un beau trait de la vie de cet Empereur ; il s'endormit un jour au theâtre, tandis que Neron recitoit des vers : Neron, pour le punir, lui ordonna de ſe retirer; Veſpaſien demanda à l'un des Affranchis de Neron, où il iroit. Cet inſolent, lui dit cruëment, *Va t'en au Gibet ſi tu veux*. Depuis que Veſpaſien fut parvenu à l'Empire, cet Affranchi eut peur qu'il ne voulût ſe vanger de la réponſe inſolente, qu'il lui avoit faite ; il vint lui en demander pardon : Veſpaſien, ſans s'émouvoir, & ſans paroître en colere, lui dit ſeulement, *Va-t'en au Gibet.*

Cet Empereur avoit l'ame grande, & bien au-deſſus des ames vulgaires, pourſuivit *Arſenne* ; il ne ſuivoit nullement la Politique de ſes Prédeceſſeurs, qui ne pouvoient ſouffrir les perſonnes d'un mérite extraordinaire ; & qui faiſoient inhumainement maſſacrer tous ceux, qui leur paroiſſoient dignes de l'Empire. Les Po-

li-

litiques tâchoient de lui persuader qu'il devoit faire mourir *Pomposien*, parce qu'on lui avoit prédit qu'il étoit né sous une constellation qui lui promettoit l'Empire; l'Empereur, au lieu de l'éloigner de la Cour, le créa Consul, & lui fit promettre que quand il seroit Empereur, il reconnoîtroit ce bienfait, dans la posterité de Vespasien.

Quelque merite qu'ait un homme, dit *Timante*, il y a toûjours quelque endroit foible, qui balance ses bonnes qualitez. Il est certain que Vespasien avoit de grandes vertus; mais il étoit fort avare : Ce foible a beaucoup terni la gloire de ses belles actions. Il faisoit un negoce qui auroit deshonoré un Particulier : Il achetoit plusieurs choses à vil prix, pour les vendre plus cherement; il tiroit même l'argent de ceux qui aspiroient aux Charges publiques; & vendoit les graces aux Criminels, qui pouvoient s'exempter du supplice en païant. Il avoit même la politique de donner le maniement des Finances aux plus grands voleurs de l'Etat, afin qu'il pût confisquer leurs biens, pour les punir de leurs malversations, quand ils auroient pillé

la Republique, de ſorte qu'on diſoit de lui qu'il s'en ſervoit comme d'éponges, que l'on preſſe, pour en faire ſortir l'eau, quand elles ſont gonflées. *Titus* voulant un jour lui repreſenter, combien il ſe deshonoroit par le tribut qu'il avoit impoſé ſur les urines; Veſpaſien apella ſon fils au temps qu'on lui apporta l'argent de cet impôt, & lui demanda, *ſi cet argent ſentoit mauvais*; Titus qui ne devinoit pas l'intention de ſon Pere, lui dit que *Non.* C'eſt cependant, *repliqua-t-il*, l'argent que l'impoſt ſur les urines a produit; & il ajouta que l'odeur du gain étoit toûjours agréable, de quelque part qu'il vînt.

Je ne pardonne point encore à Veſpaſien, pourſuivit *Arſenne*, la cruauté dont il uſa envers *Sabinus*, qui avoit pris les armes contre les Romains, dans les derniers mouvemens des Gaules; il fut défait, & après ſa déroute, il ſe cacha dans une caverne, où il demeura, neuf ans enfermé, avec ſa femme, & ſes enfans: il fut découvert, on l'enchaîna, & on le conduiſit à Rome, avec toute ſa famille. Son Epouſe ſe proſterna aux pieds de l'Empereur, & lui dit les larmes aux yeux, d'une maniere fort touchante, que tous

ces

ces petits enfans qui étoient prosternez à ses pieds, elle les avoit enfantez dans un sepulcre, pour avoir un plus grand nombre d'intercesseurs, afin d'impetrer de sa clemence, la grace de Sabinus. Tous les Assistans furent attendris d'un spectacle si pitoïable, & des larmes de *Peponille*: Vespasien n'en fut point émû; de sorte qu'ils furent sur le champ livrez aux Bourreaux, qui les firent tous mourir.

Il me semble, continua *Timante*, que Vespasien est le premier Empereur depuis Auguste, qui soit mort d'une mort naturelle: tous les autres ont été massacrez, ou empoisonnez: ce Prince fit paroître beaucoup de sang-froid, & de courage, durant sa derniere maladie; se voïant proche de sa fin, il disoit à ses Amis, en raillant: *Je vois bien que je vas devenir Dieu*, à cause de la coûtume qu'avoient les Romains de mettre leurs Empereurs au rang des Dieux. Il vaquoit aux affaires de l'Empire durant sa maladie, il donnoit audience aux Ambassadeurs, & prenoit les mêmes soins que s'il eût été en plei-
„ ne santé: Il faut, *disoit-il*, qu'un Em-
„ pereur meure debout, & au milieu
„ des affaires.

Titus qui fut surnommé *l'Amour*, & *les*

les Delices du Genre humain, dit *Ariſte*, n'avoit pas toûjours vêcu exempt de reproches. Pluſieurs le haïſſoient, & le ſoupçonnoient d'être cruel : Il entretenoit depuis long-temps un commerce infâme avec la Reine *Berenice*, ſœur d'Agrippa : Pluſieurs même crurent qu'il lui avoit promis de l'épouſer, au grand ſcandale des Romains, qui ne pouvoient ſouffrir l'inſolence de cette Juive ; de ſorte que Titus fut contraint de la renvoïer du vivant de Veſpaſien. On vit reluire en Titus mille belles qualitez, dès le moment qu'il ſe vit Maître de l'Empire, après la mort de ſon pere. Il avoit été élevé à la Cour de l'Empereur *Claudius*, avec ſon fils *Britannicus* : Ils avoient eu les mêmes Maîtres ; de ſorte que Titus revint incontinent à ſon caractere ; & il a toûjours été regardé comme l'un des meilleurs Princes qui ait gouverné l'Empire.

Ce qui le fit tant aimer des Romains, pourſuivit *Arſenne*, étoit la familiarité dont il les traitoit, & le libre accès qu'ils avoient autour de ſa perſonne. Un jour pour ſe réjoüir & pour divertir le Peuple, il fit une eſpece de lotterie, qui marquoit aſſez la bonté de ſon cœur, & ſon humeur bienfai-

ſante & liberale ; il jetta au peuple un nombre prodigieux de petites boules, où étoit le nom de quelque choſe bonne à manger, d'un habit, d'un vaſe d'or ou d'argent, d'un cheval ou de quelque bijoux : ceux qui avoient ramaſſé ces boules, les portoient aux Intendans de Titus, qui leur délivroient ce qui étoit écrit deſſus. Il ne refuſa jamais ceux qui lui demandoient ,, quelques bienfaits, & il diſoit qu'il ,, ne faloit point que perſonne s'en al- ,, lât triſte d'auprès du Prince. Se ,, ſouvenant un jour qu'il n'avoit fait aucun bien à perſonne, il en témoigna du regret, & crut que cette journée-là étoit perduë pour lui.

Un ſi bon Prince, dit *Timante*, devoit avoir un plus long Regne, mais ſon frere *Domitien*, qui brûloit d'envie d'uſurper l'Empire, le fit empoiſonner par le venin d'un liévre marin ; il mourut en la fleur de ſon âge, après avoir regné deux ans & quelques mois. Domitien étoit très-cruel de ſon temperament, & adonné à toutes ſortes de vices. Au commencement de ſon Regne, il ſe retiroit tous les jours à une certaine heure, dans ſon cabinet ; on croïoit que c'étoit pour vaquer à d'importantes

l'Empereur, qui leur fit faire à tous quelque present pour les remettre de la peur qu'ils avoient eue.

La cruauté de Domitien, poursuivit, *Arsenne*, étoit déguisée sous de belles apparences & sous des démonstrations d'une feinte amitié. Voulant faire mourir l'un des Intendans de ses Finances, il le fit venir au Palais, & le fit asseoir auprès de lui sur son lit : il le caressa, & lui fit part de ce qu'on avoit servi ; cependant le lendemain il ordonna qu'on l'attachât à une Croix. C'est ce qui le rendit insuportable à tout le monde ; & même à ses meilleurs amis, & à sa propre femme, qui conspirerent tous ensemble pour le massacrer ; il fut tué dans sa chambre par ses Domestiques, qui l'amusoient de fausses confidences, pour faire leur coup plus en sûreté. Tandis qu'il lisoit avec beaucoup d'attention un Memoire qu'ils lui avoient donné, ils lui donnerent plusieurs coups de poignard. On dit qu'*Apollinus de Thyane*, qui étoit à Ephese au moment qu'on massacroit l'Empereur, eut connoissance de cette avanture, & qu'il l'apprit au peuple d'Ephese, devant qui il haranguoit. Les Conjurez, pour justifier

tout ce qui s'étoit paſſé, pour leur faire voir combien cette calomnie étoit „ mal fondée, & leur dit, Que ſi celui „ qu'on accuſoit ſi fauſſement, eût eu „ envie de le faire mourir, il en avoit „ eu une belle occaſion ; & que puis „ qu'il ne l'avoit pas fait, c'étoit un „ ſigne viſible, & un témoignage irre- „ prochable qu'il n'avoit pas un ſi mal- „ heureux deſſein. Cette confiance marque je ne ſai quoi de grand & d'heroïque, dit *Timante*, parce que ceux qui étoient le plus dans ſa confidence, l'avoient averti de ſe donner garde des intrigues de cet homme, & de l'amitié hypocrite qu'il lui témoignoit.

Les Princes, pourſuivit *Arſenne*, qui aiment ſincerement leurs Sujets, & qui les traitent en pere, ſont bien plus aſſûrez & plus hardis; au contraire les Tyrans s'allarment des plus legers ſoupçons, & ils ont recours à toutes ſortes de violences, pour ſe garentir de ceux qui leur ont donné de l'ombrage. Ce que Trajan dit au Colonel de ſes Gardes, en lui donnant l'épée, ſelon la coûtume de l'Empire, marque bien la droiture de ſes intentions : *Prens cette épée, & ſi je me gouverne en Prince juſte, employe-là pour mon ſer-*

vice; mais si j'abuse de mon autorité, fais-la servir contre moi: celui qui donne la Loy à tout le monde, doit faire moins de fautes que les autres.

Si je ne me trompe, dit *Ariste*, Trajan est celui qui a le plus étendu les bornes de l'Empire, & qui a porté plus loin la gloire du Nom Romain: ce Prince porta ses conquêtes au delà du Tigre, où à peine les Romains étoient connus avant lui, il fit l'Armenie, la Mesopotamie & l'Arabie, Provinces Romaines; il donna un Roi aux Parthes, après avoir détruit leur Empire; il penetra jusqu'à la Mer Rouge, & passa le Golfe de Perse: Il parcourut les Côtes des Indes, & alla plus loin qu'Alexandre. Il mourut au milieu de ses Conquêtes à *Seline*, ville de Cilicie, entre les bras de *Plotine*, son Epouse, qui l'avoit suivi, & qui fit nommer *Adrien* pour le successeur de Trajan, dont il avoit épousé la Niéce.

Les amis de Trajan, dit *Timante*, trouvoient mauvais qu'il allât visiter des personnes privées; qu'il assistât aux festins de ceux qui l'en prioient; qu'il entrât dans leurs carosses quand l'occasion s'en presentoit: Ils lui reprochoient quelquefois qu'il se rendoit

trop familier à tout le monde; mais il leur répondit, qu'étant Empereur, „il se gouvernoit envers les Particu-„liers, de la même maniere, dont il „eût souhaité qu'ils se fussent gou-„vernez en son endroit, s'ils eussent „été Empereurs.

Adrien qui lui succeda, reprit *Arsenne*, remit en vigueur la Discipline Militaire; durant les voïages, il faisoit marcher les Legions, comme si on eût été prest à donner bataille. Il obligeoit les soldats d'aller à pied,& de s'acquiter exactement de toutes leurs fonctions : mais pour leur donner bon exemple, il alloit à pied comme eux; il mangeoit du pain de munition, & du fromage, à l'exemple de *Scipion* & de *Metellus*; il beuvoit de l'eau mêlée avec du vinaigre; & ne donnoit les premieres Charges de l'Armée qu'à ceux qui étoient le plus affectionnez à la Discipline Militaire. Il ne permettoit pas aux Capitaines de s'absenter de leurs Compagnies; il les obligeoit à loger sous leurs tentes; il païoit exactement les Officiers, mais il punissoit severement ceux qui ne se contentant pas de ce qui leur appartenoit, s'approprioient une partie de la païe des soldats;

dats ; il les viſitoit quand ils étoient malades, il portoit lui-même ſes armes, & faiſoit vingt milles à pied dans un jour ; il couchoit ſur la dure, & prenoit garde à tout ce qui ſe paſſoit parmi ſes Troupes.

On n'a gueres vû, pourſuivit *Ariſte*, de Prince plus ſavant qu'Adrien; mais il étoit fort jaloux & envieux de la gloire des autres, & ne vouloit ceder à perſonne. Diſputant un jour contre *Favorin*, il ſoutenoit ſon opinion avec trop d'aigreur; Favorin s'en apperçut aiſément, & connut l'envie que le Prince avoit que ſon opinion prévalût ; il lui ceda en habile Courtiſan une pleine victoire ; ſes amis lui firent quelques reproches de cette complaiſance outrée ; *Comment l'entendez-vous*, leur dit-il ? *Vous ne voulez pas que je cede à un homme qui a trente Legions* ?

Antonin, qui gouverna l'Empire après lui, continua *Timante*, étoit plus doux & plus commode ; on eût dit que tous ſes ſujets étoient ſes enfans, & que la Republique étoit ſa famille, tant il témoignoit d'amitié à tout le monde : il ne pouvoit ſouffrir les perſonnes, que leur nonchalance, ou leur oiſiveté rendoit inutiles à la Republique,

il

il les priva de leurs penſions, diſant qu'il n'y avoit rien de plus honteux, „ ou de plus injuſte, que de laiſſer „ manger la Republique à ceux qui „ ne travailloient point pour elle. Il „ repetoit ſouvent ces belles paroles „ de *Scipion l'Affricain*. Qu'il aimoit „ mieux conſerver un Citoïen, que „ de faire perir mille Ennemis.

Il fit un jour, reprit *Arſenne*, une réponſe fort ſenſée au celebre Philoſophe *Apollonius*, qu'il avoit fait venir de la Ville de *Chalcis*, pour inſtruire *Marc-Aurele*. Ce Philoſophe étant arrivé à Rome, au lieu d'aller au Palais de l'Empereur, ſe logea dans une Maiſon de la Ville : Antonin l'envoïa querir, & lui manda de ſe rendre auprès du jeune Prince ; ce Philoſophe impertinent refuſa, avec beaucoup de hauteur, d'aller au Palais, diſant, que le Diſciple devoit venir trouver le Maître; & que ce n'étoit pas au Maître à aller chercher le Diſciple. Antonin ne s'offença point de l'extravagance du Philoſophe; „ il „ ſe moqua de ſa vanité, & dit qu'il „ s'étonnoit qu'un ſi grand Philoſo„ phe eût trouvé le chemin plus long „ de ſon logis au Palais, que de Chal„ cis à Rome.

Ce Philoſophe, pourſuivit *Ariſte*, inſpira de bons ſentimens à ſon Diſciple ; ſon regne fut très-doux, & très-agreable aux Romains. Ses finances s'étoient entiérement épuiſées dans la longue & ennuïeuſe guerre qu'il ſoutint contre les Allemans ; il ne voulut cependant jamais conſentir qu'on mît un impoſt extraordinaire ſur aucune des Provinces de l'Empire, quoi qu'il ſe vît dans une grande diſette d'argent ; il aima mieux expoſer en vente les riches meubles de ſon Palais, les vaſes d'or, d'argent & de cryſtal, ſes pierreries, & ſes tableaux ; il en fit des ſommes capables de fournir aux frais de la guerre. Il rendit l'argent dans la ſuite à ceux qui avoient acheté ces meubles, & qui aimerent mieux les rendre ; ceux qui voulurent les garder, ne furent point obligez de les rapporter.

Ce Prince, dit *Timante*, avoit un grand fonds de bonté ; mais il eut trop de condeſcendance pour ſa femme, qui le deshonoroit, & qui menoit une vie débordée ; il diſſimula de s'appercevoir de ſes débauches ; ſoit qu'il les ignorât, ou qu'il en fiſt ſemblant, quoi que ſa honte fuſt publique ; il don-

noit

noit même les premieres Charges aux complices des desordres de *Faustine*. Les amis de l'Empereur eurent la hardiesse de lui representer le tort qu'il se faisoit par son indulgence, & lui dirent que s'il n'avoit pas la force de la faire tuer, il devoit au moins la répudier : *Si nous la répudions*, leur répondit-il sans s'émouvoir, *il faut lui rendre sa dot* ; il vouloit par-là désigner l'Empire qu'elle lui avoit apporté.

Marc-Aurele, poursuivit, *Ariste*, avoit toûjours été élevé parmi les Philosophes Stoïques, qui se piquoient d'être insensibles ; mais il me semble que cette stoïcité étoit outrée, & que c'est être trop commode & trop patient, de souffrir, sans dire mot, les débauches d'une femme. Il ne fut pas plus heureux en enfans, qu'il l'avoit été en femme, continua, *Timante* ; son fils *Commode*, qui lui succeda, étoit un monstre né pour deshonorer la nature ; on le soupçonna d'avoir empoisonné son pere, pour envahir l'Empire. Sa mere, étant grosse, eut un songe qu'elle étoit enceinte de deux serpens, dont l'un seroit beaucoup plus pernicieux & plus redoutable que l'autre. La suite ne ju-

justifia que trop cette prophetie : Commode fut plus cruel que Neron, & que Domitien : Il alla jusqu'à ce point d'extravagance, que de vouloir être adoré sous le nom d'*Hercule*, fils de Jupiter ; il s'habilla d'une peau de Lion, & porta à la main une massuë, pour imiter celui dont il avoit pris le nom. Toutes ces extravagances le rendirent odieux & insuportable aux Romains.

Ce qui hâta sa perte, reprit *Arsenne*, ce fut l'imprudence qu'il eut de laisser en sa chambre, ses tablettes où étoient les noms de plusieurs personnes, qu'il avoit resolu de faire mourir; ces tablettes tomberent par hazard entre les mains de *Marcia*, qui avoit les honneurs d'Imperatrice, & qui étoit à la tête de cette liste ; elle fut effraïée de se voir condamnée à la mort par ce Prince cruel ; mais elle ne perdit point le jugement; elle envoïa sur le champ ces fatales tablettes à *Electus* & à *Letus*, Capitaines des gardes du Prince, qui étoient aussi du nombre des mal-heureux ; ils jugerent à propos de le prevenir, & conclurent que Marcia lui donneroit un breuvage empoisonné, lors qu'il sortiroit du bain ; ce qu'ils firent ;

firent; outre cela, ils engagerent un Athlete, à force d'argent, à l'étrangler, & il lui ſerra tellement le coû, qu'il l'étouffa. Quand on eut appris la mort de ce Prince, on fit mille imprecations contre lui, pour flétrir ſa memoire; on le regarda comme l'ennemi de la Republique, comme un parricide, & le perſecuteur de la Patrie. *Marcia*, *Letus*, & *Electus*, qui craignoient l'évenement du meurtre qu'ils avoient fait, & la fureur des Soldats, ſemerent le bruit, que l'Empereur étoit mort d'apoplexie; & pour ſe mettre encore plus en ſûreté, ils jetterent les yeux ſur *Pertinax*, qu'ils reſolurent de faire Empereur. Il s'étoit ſignalé dans l'Orient & dans les guerres de la Germanie, ſous Marc-Aurele, dont il étoit ami particulier; mais ſes mœurs auſteres, & l'envie qu'il avoit de retablir la Diſcipline parmi les gens de guerre, le leur rendoient redoutable; de ſorte qu'ils le maſſacrerent peu de tems après qu'on l'eut mis ſur le Trône: *Electus*, qui fit tous ſes efforts pour ſauver l'Empereur, fut maſſacré avec lui. La cauſe du malheur de Pertinax fut une ſeverité à contre-tems dont il voulut uſer, pour

pour réformer les abus.

Après ce massacre, dit, *Ariste*, les Soldats pousserent leur audace jusqu'au dernier excès de l'insolence ; ils firent publier, que l'Empire étoit à vendre, & qu'ils en investiroient celui qui leur en donneroit de plus grandes sommes. On ne trouva que deux personnes, qui voulussent se prevaloir de la licence des Soldats, & faire un si indigne marché, *Didius Julianus*, & *Sulpicien*, gendre de Pertinax, tous deux personnages Consulaires; Julien qui avoit le plus d'argent, l'emporta sur son Concurrent: Cette élection replongea l'Empire dans les horreurs des guerres Civiles. Les Chefs qui commandoient les Legions dans les Provinces, se mirent en devoir de détrôner cet indigne Empereur; Severe, Pescennius Niger; & Albinus-Severe avoient les Legions de la Pannonie ; Albinus celles de la Grand' Bretagne ; Niger commandoit dans la Syrie. C'étoit le plus puissant des trois Concurrens ; parce que son Gouvernement s'étendoit sur la Phénicie, & sur les païs voisins de l'Euphrate : Il avoit été plusieurs fois Consul, & s'étoit acquitté de cette éminente Charge, a-

vec

vec beaucoup de dignité, & de gloire. L'Armée de Syrie le proclama Empereur ; les Tribuns, aussi-bien que les Soldats, lui jurerent de le défendre au peril de leur vie, & de leur fortune.

Il répondit mal, continua *Timante*, à la bonne volonté qu'on avoit pour lui ; Comme s'il eût déja été possesseur paisible de l'Empire Romain, il ne songea qu'à ses plaisirs, & s'amusa à donner des spectacles au Peuple d'Antioche, au lieu de marcher promptement vers Rome, qui devoit decider du succès de cette grande affaire. Severe prit mieux ses mesures, dit *Arsenne*, & afin de n'avoir pas deux ennemis à combattre tout à la fois, il prit la resolution de s'allier avec Albinus, & de s'en servir pour détruire Niger. Le bruit de la marche de Severe qui approchoit de Rome à grandes journées, fit resoudre le Senat à le declarer Empereur, & en même temps il condamna Julien à perdre la tête. Un Tribun le fit étrangler dans son Palais.

Severe, dit *Ariste*, signala les commencemens de son Empire par une action de vigueur, en punissant les Soldats Prétoriens, dont on ne pouvoit plus supporter l'insolence ; il leur repro-

procha d'avoir massacré leur Empereur, & d'avoir vendu l'Empire; il les fit dépoüiller par ses Soldats, qui les mirent en chemise, & qui les chasserent honteusement de Rome, avec défenses d'en approcher, plus près que de cent milles, sous peine de la vie.

Le Regne de Severe, poursuivit *Arsenne*, auroit été assez heureux pour lui, s'il n'eût point eu d'enfans; mais la haine s'alluma entre *Caracalla* & *Geta*, ses deux fils, & il fut impossible de les reconcilier. Le premier fut marié contre son gré à la fille de *Plantien*, qui avoit d'immenses richesses, & un grand credit dans Rome, & parmi les Troupes: Il se mit en tête de faire mourir Severe & Caracalla, pour se mettre à leur place, il fit confidence de son secret à *Saturninus*, Colonel des Gardes du Prince, qui pouvoit, par le Privilege de sa Charge, entrer à toutes les heures du jour & de la nuit dans l'appartement de l'Empereur. Saturninus fut fort étonné de la proposition de Plantien; mais il cacha son trouble, & fit semblant d'y consentir, redoutant le pouvoir de Plantien, qui n'auroit pas manqué de l'accuser, & de le perdre; mais il lui demanda un commandement par écrit

pour

pour faire mourir le Prince : Plantien, aveuglé de sa passion, y consentit, ne faisant pas reflexion aux suites que pourroit avoir un écrit si dangereux : Saturninus étant entré dans la chambre de l'Empereur, se jetta à ses pieds, lui découvrit la conspiration, & lui montra l'ordre de Plantien : l'Empereur ne crut ni les paroles de Saturninus, ni l'écrit qu'on lui montroit ; de sorte que le Tribun pour prouver son accusation, fut obligé de se servir d'une ruse, & de mander à Plantien, qu'on avoit executé ses ordres, & qu'il pouvoit venir se saisir du Palais. Il y vint en effet ; mais dès qu'il y entra, il fut arrêté par les Gardes de Severe, qui le fit massacrer sur le champ.

Severe mourut en Angleterre, au milieu de son Armée, dit *Timante*. Ses fils voulurent partager l'Empire après sa mort ; en sorte que l'Europe, & les Provinces Meridionales demeureroient à Caracalla ; & l'Asie, avec les Provinces Orientales seroient le partage de Geta ; *Julie*, leur mere, qui les aimoit également, rompit ce dessein ; mais dans la suite, elle eut tout sujet de s'en repentir ; car elle eut la douleur de voir Geta massacré entre ses bras, par son propre frere, lequel

pour se purger du parricide qu'il venoit de commetre, fit accroire, que Geta avoit voulu le prevenir : Il fit massacrer plus de vingt mille personnes de ceux qui avoient pris le parti de son frere : Il condamna aussi à la mort le celebre Jurisconsulte *Papinien*, Colonel des Gardes, & Gouverneur du Palais, pour n'avoir pas voulu faire l'Apologie de Caracalla, aprés qu'il eut massacré son frere ; Il est bien plus aisé, *dit-il*, à ce Prince cruel ; de faire un parricide, que de le justifier.

La supercherie dont il usa envers le Roi des Parthes, poursuivit *Arsenne*, le perdit d'honneur, & flétrit la gloire du Nom Romain ; il lui écrivit de pressantes lettres pour lui demander sa fille en mariage ; le Roi des Parthes s'en excusa disant qu'il n'y avoit point d'apparence qu'un Empereur Romain s'alliast avec des Barbares : mais Caracalla le pressa tant, qu'enfin il y consentit, l'entrevuë des deux Princes se fit dans une plaine du païs des Parthes, avec toutes les démonstrations d'une joïe sincere ; mais la Scene changea bientôt de face ; les Parthes ne songeant qu'à se réjouïr, avoient quitté leurs armes, Caracalla donna le signal

aux

aux Romains de se jetter sur les Barbares; ils en firent une horrible boucherie; à peine le Roi put-il échapper de ce massacre; on fit un grand nombre de prisonniers, & un butin prodigieux. Après cette belle expedition, Caracalla s'en retourna d'où il étoit venu, piller & brûler toutes les Villes sur sa route. Il écrivit de superbes Lettres au Senat, comme s'il eût remporté un grand triomphe sur les Barbares; mais les Romains bien informez du détail de cette avanture, détestoient une action si tragique.

Avec tous ses autres vices, continua *Timante*, il étoit encore fort adonné à la magie; il avoit toûjours autour de lui une grande troupe de Magiciens, pour évoquer les ames des morts, afin d'apprendre par ce moïen les secrets de l'avenir, & la durée de son Empire; l'ame de *Commode* lui apparut un jour, & ne lui dit que ces paroles: *Haste-toi d'aller au supplice.*

Cette Prophetie, dit *Arsenne*, s'accomplit peu de temps après: Un Magicien revela à l'un des Confidens de l'Empereur, que *Macrin*, son Lieutenant, songeoit à le détrôner; ce Confident écrivit à Caracalla des lettres

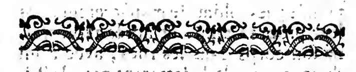
très-pressantes sur cette affaire ; ces lettres furent renduës à l'Empereur, dans le temps qu'il étoit fort occupé à ses exercices ordinaires de la course, & des combats de chariots, de sorte qu'il donna ces lettres à Macrin même, avec ordre de les ouvrir, & de lui en rendre compte : Macrin fut fort surpris de voir qu'on avoit penetré son dessein ; mais il prit ses mesures pour en hâter l'execution, avant que l'Empereur en pût avoir d'autres nouvelles : Un Centenier de ses Gardes lui passa l'épée au travers du corps, & le laissa mort sur la place. L'Armée proclama Macrin Empereur, après la mort de Caracalla, quoi qu'il fût More, originaire de Cesarée, ville d'Affrique, & d'une naissance obscure ; cependant le Senat confirma le choix des Soldats ; mais il ne jouït pas long-temps de cette dignité ; il fut massacré par les soldats d'Heliogabale, qui se disoit fils de Caracalla.

Les soldats, poursuivit *Ariste*, s'étoient tellement rendus les maîtres de l'Empire & de la vie des Empereurs, qu'ils les dépossedoient & les faisoient mourir selon leur caprice. Les ordures & les débauches forcenées d'Helio-

ga-

gabale le rendirent odieux à tout le monde ; les soldats le massacrerent dans leur propre Camp, & après avoir traîné son corps dans les ruës, avec celui de sa mere, ils le jetterent dans le Tibre. Les Devins lui avoient prédit qu'il mourroit d'une mort violente : Pour s'empêcher de tomber entre les mains de ses ennemis, il avoit préparé divers instrumens, afin de se détruire lui-même : il s'étoit muni de cordons de soïe, & de poignards d'argent ; il avoit aussi amassé divers poisons, qu'il gardoit dans des boëtes d'émeraudes & d'hyacintes. Il avoit fait bâtir une Tour fort élevée, dont le pied étoit pavé de carreaux d'argent, & semé de pierreries, afin, *disoit-il*, que se précipitant de haut en bas, on pût dire que sa mort étoit précieuse.





CONVERSATION.

Si le commerce des Femmes est utile à un jeune homme, qui commence à entrer dans le monde.

IL est certain que le penchant naturel que les hommes ont pour les femmes, & reciproquement les femmes pour les hommes, vient de l'Auteur de la Nature, lequel aïant resolu de multiplier & de conserver le Genre humain, de la maniere qu'il lui a plû, il a falu qu'il donnât aux femmes certains attraits qui engageassent les hommes à les rechercher, & que les femmes trouvassent dans les hommes quelque chose d'aimable pour contenter leur amour-propre.

D'où vient, demanda *Timante*, l'aversion que quelques hommes ont pour les femmes, la peine qu'ils ont à les aborder, l'embarras où ils se trouvent quand ils sont obligez de soûtenir une conversation avec elles?

C'est,

C'eſt, répondit *Arſenne*, que dans leur jeuneſſe ils ont vêcu éloignez du commerce des femmes ; ils ſe trouvent tout étonnez quand la bienſéance, ou les devoirs de la vie civile les obligent d'en voir quelqu'une ; c'eſt un païs inconnu, dont ils ignorent les manieres, les coûtumes & le langage ; les choſes qu'on y traite leur paroiſſent nouvelles, & bien differentes de celles qu'ils ont appriſes au College : les choſes même qu'ils ſavent, y ſont traitées d'un air nouveau ; de ſorte qu'ils ont toutes les peines du monde à entrer en converſation, & ils ne ſavent comment s'y prendre. Voilà peut-être, reprit *Ariſte*, ce qui dégoûte davantage les jeunes-gens du commerce des femmes, ils deſeſperent d'abord d'y réüſſir : la contrainte où ils ſe trouvent, leur fait chercher d'autres ſocietez, où ils ſoient plus en liberté.

Ce que vous dites, eſt vrai, repliqua *Timante*, & c'eſt un grand malheur pour eux, s'ils tombent entre les mains de jeunes débauchez, qui les confirment dans leurs dégoûts, en exagerant la gêne & la contrainte que demande le commerce des honnêtes femmes ; ils leur propo-

ſent alors des parties, où ils ſont en pleine liberté, & ils ſe trouvent fort ſoulagez de ſe voir affranchis des complaiſances & des égards qu'ils ſont obligez d'avoir pour des femmes de merite. Cette licence les accoutume au vice, & ils vieilliſſent dans le deſordre.

On peut conclure de vôtre raiſonnement, dit *Arſenne*, que le commerce des honnêtes femmes eſt un bon remede pour retenir les jeunes gens, & pour leur inſpirer de bons ſentimens; quand on eſt accoutumé à voir des femmes regulieres, on ne peut s'empêcher d'avoir de l'averſion & du mépris pour celles qui ne le ſont pas. Ajoûtez, pourſuivit *Ariſte*, qu'on goûte un plaiſir exquis & delicat dans la converſation d'une femme aimable & ſpirituelle, qui dit cent choſes plaiſantes, en des termes qui ſemblent être fait exprès pour ce qu'elle veut dire. L'envie de plaire à une perſonne de ce caractere, ſuffit pour inſpirer la vertu, ou du moins pour donner une grande attention à ne ſe montrer que par ſes beaux endroits, ſi l'on a quelques defauts, ou quelques foibles.

On ne les montreroit pas impunément,

ment, repliqua *Timante*, une femme ſpirituelle ſait faire d'agréables & d'ingenieuſes ſatires de ceux qui laiſſent entrevoir leurs mauvaiſes inclinations, qui ne parlent que des grands repas qu'ils ont fait, & du nombre des bouteilles de vin de Champagne qu'ils y ont englouties. Ces railleries ſont d'autant plus piquantes, qu'elles ſont plus fines, & qu'elles ſouffrent moins de replique, ou qu'on ne ſe ſent pas aſſez de genie pour y repartir avec la même delicateſſe. Ce qu'une femme ſpirituelle dit de la ſorte en badinant, fait plus d'impreſſion ſur l'eſprit d'un jeune-homme, pour lui donner de l'horreur du vice & de la débauche, que ne pourroient faire des diſcours fort ſerieux & pleins de grandes raiſons.

Un autre avantage, dit *Arſenne*, que l'on retire du commerce des femmes reſpectables par leur rang ou par leur merite, c'eſt qu'on n'oſe ſe licentier devant elles à tenir des diſcours trop libres, qui ſentent l'ordure ou le libertinage, ni prononcer de ces paroles qui bleſſent l'honnêteté, & que la licence du ſiecle n'a rendu que trop communes parmi les hommes, quand ils ne ſont pas devant

des perſonnes qui leur impoſent du reſpect par leur preſence.

Si le commerce des femmes eſt auſſi utile que vous tâchez de le faire voir, interrompit *Ariſte*, vous ne ſauriez nier qu'il n'ait de grands inconveniens, & qu'on n'ait beſoin de beaucoup de circonſpection pour ſe conduire dans une matiere ſi délicate. Les femmes ſont en poſſeſſion depuis long-temps de faire faire aux hommes de fauſſes démarches, quand ils ont pour elles une complaiſance aveugle. Combien d'hommes pourroit-on citer, dont les femmes ont abſolument perdu la fortune ? On n'a pas tous les jours des Empires à perdre, comme Marc-Antoine ; mais il eſt certain que Cleopatre fut la cauſe principale de ſon malheur. Je ne nie pas, répondit *Arſenne*, que le commerce des femmes ne puiſſe être très dangereux, quand on n'a pas aſſez d'empire ſur ſoi pour ſe preſcrire des bornes raiſonnables, & qu'on ſuit aveuglément leur caprice, il faut ſavoir profiter de leurs agrémens, ſans être eſclave de leurs honneurs. L'exemple de ce Romain que vous avez cité, fait aſſez voir qu'il y a des hommes qui ne ſont pas trop raiſonnables, &

qui

qui s'abandonnent à leur emportement : le malheur de Marc-Antoine fut un effet de ſa folie, & il ne faut point s'en prendre à Cleopatre ; Jules-Ceſar qui fut fort attaché à cette Reine, n'a pas laiſſé de ſe rendre Maître de l'Empire : quoi que Ceſar ait été très-galant, cela n'a pas empêché qu'il n'ait été grand Politique & grand Capitaine. Le même eſprit dont il ſe ſervoit à faire ſes brigues dans le Senat, lui ſervoit auſſi à lier des intrigues avec les Dames Romaines.

Au moins, repliqua *Timante*, vous ne ſauriez nier qu'on ne perde beaucoup de temps dans le commerce des femmes. C'eſt un écueil que doit éviter un homme qui veut devenir ſavant, & s'appliquer à l'étude des belles-Lettres. Si vous entendez parler des Pedans, reprit *Arſenne*, qui ne ſongent qu'à ſe remplir la tête de Paſſages Grecs & Latins pour en étourdir les duppes, je demeure d'accord avec vous, qu'ils n'apprendront point auprès des femmes cette ſcience de College ; mais pour les honnêtes-gens, qui n'ont point d'autre but que de ſe perfectionner & de ſe polir l'eſprit par les

belles-Lettres, ils feront plus de chemin vers la politeſſe en voïant ſouvent des femmes polies, qu'en liſant tous les Livres du monde. Ce commerce leur donnera encore une grande facilité de ſe produire, & de mettre au jour ce qu'ils ſavent. Il ne ſert de rien de ſavoir beaucoup, ſi l'on ne s'exprime aiſément & de bonne grace; ni d'avoir l'eſprit rempli d'une infinité de choſes mêlées confuſément dans la mémoire, ſi l'on ne poſſede l'art & le talent de les développer à propos. Les perſonnes de l'érudition la plus profonde ne ſauroient bien débiter ce qu'ils ſavent, s'ils n'acquierent cette habitude dans le commerce des perſonnes polies. La bonne grace, la contenance, l'action, le geſte, ne ſe façonnent point dans un Cabinet, ou parmi des Pédans. L'art de parler juſte & à propos, de ne point mêler une Langue avec une autre, pour en faire un langage barbare, ſavoir louër ce qu'un autre deſapprouve & deſapprouver ce qu'un autre louë, ſans paroître entêté ou contrediſant; le diſcernement du Pédantiſme d'avec la ſcience des honnêtes-gens, tout cela s'apprend mieux dans la Converſation des femmes ſpirituelles, que

par

par le ſecours des Livres. Il y a même une certaine ſcience delicate de beaux ſentimens, où elles excellent pardeſſus tous les hommes : elles ne ſont pas moins habiles dans l'art de plaire, & l'on ne peut gueres s'y perfectionner qu'à leur Ecole ; la complaiſance qu'on eſt obligé d'avoir pour le Sexe, donne une certaine teinture de politeſſe, qu'on n'acqueroit pas aiſément dans tout autre commerce ; les hommes ont moins d'égards & moins de déference les uns pour les autres : dans les interêts qu'ils ont à démêler enſemble, ou quand ils défendent leurs ſentimens particuliers, ils le font avec bien plus de chaleur, & ſouvent même avec plus d'aigreur qu'ils n'oſeroient le faire s'ils traitoient avec des femmes, cette déference qu'ils ont pour le ſexe, les accoutume inſenſiblement à ceder ; & c'eſt par cette complaiſance que l'on parvient à un haut degré de politeſſe.

Il eſt vrai, continua *Timante*, que quand on voit des femmes de merite, on deſire naturellement de leur plaire, à moins d'être bizarre ou brutal : ce deſir fait que l'on tente toute ſortes de moïens pour y réüſſir, on ſe replie en tant de manieres, on ſe met ſous tant de

ſortes de figures, que l'on parvient enfin à ce que l'on a ſi ardemment deſiré.

Une des choſes, reprit *Ariſte*, qui me toucheroit le plus dans le commerce des femmes ſpirituelles, c'eſt la politeſſe de leur langage ; elles expriment les moindres bagatelles avec des tours qui y donnent un grand agrément ; quoi qu'elles n'inventent pas des mots nouveaux, les termes dont elles ſe ſervent, paroiſſent tout neufs, & faits pour ce qu'elles veulent dire ; elles ſont en quelques manieres les maîtreſſes & les arbitres de l'uſage, c'eſt dans les ruelles des femmes polies, que l'on proſcrit les mots nouveaux & les nouvelles phraſes, ou qu'on leur donne droit de bourgeoiſie.

Ce que vous dites, pourſuivit *Arſenne*, fait aſſez voir la fauſſeté de ce préjugé, qui interdit tout commerce avec les femmes aux hommes qui veulent devenir ſavans. Pour le mieux comprendre, dit *Ariſte*, il ne faut que faire la comparaiſon de deux Savans, dont l'un n'ait jamais vû que ſes Livres, & que l'autre ait ajoûté à l'étude la Converſation des perſonnes polies, qui eſt d'un merveilleux ſecours pour ôter la craſſe que l'étu-

de

de des ſciences abſtraites laiſſe dans l'eſprit. Un homme qui n'a jamais vû de femmes ſpirituelles, qu'en perſpective & en éloignement, quand il eſt obligé de les pratiquer, s'il n'a que mediocrement de l'eſprit, il paroît à demi ſtupide, il eſt dans une gêne & dans une contrainte qui fait compaſſion; à peine peut-il deſſerrer les dents, s'il a beaucoup d'eſprit, il ne paroîtra que comme un eſprit mediocre, par la peine qu'il a à ſe developper, & parce qu'il n'a point aſſez l'uſage du monde. S'il eſt habile, on le prend pour un Pedant; quand il parle, c'eſt avec tant de contrainte, qu'il paroît Etranger dans ſon propre Païs; s'il veut ſe hazarder à faire des complimens, il n'y a rien au monde de plus fade, ou de plus guindé; il dit même aſſez ſouvent tout le contraire de ce qu'il veut dire. Si la converſation roule ſur des ſujets éloignez de ce qu'il a vû dans les Livres, il ſe voit condamné à garder le ſilence; à peine oſe-t-il entrer dans la converſation, où des perſonnes médiocres brillent avec un peu d'uſage du monde: il n'écoute pas même avec eſprit ce que les autres diſent avec bonne grace.

Il ſe vange bien, repliqua *Timante*, ſi

ſi l'on entame des matieres qu'il ait appriſes; quel torrent, quel étalage de ſcience! Il ne déparle pas; il s'embaraſſe lui-même dans ſes penſées, & dit des choſes bien au deſſus de la portée de ceux qui l'écoutent, puis qu'il ne s'entend pas lui même aſſez ſouvent. Il diſpute, il contredit, & ſoutient opiniâtrement l'affirmative contre ce que les autres avancent, pretendant faire valoir ſon bel eſprit, par cette oppoſition de ſentimens. Si on lui reſiſte, & que l'on combatte ſes opinions avec trop de force, il a recours aux injures, & reproche fiérement aux gens leur ignorance; il déplairoit moins, en ne diſant mot, que par tous ces beaux diſcours, par où il croit ſe diſtinguer. C'eſt le propre des Savans de College, que le commerce du monde n'a point décraſſez, de ne pouvoir parler, ni ſe taire agréablement, & d'une maniere qui faſſe paroître qu'ils ont de l'eſprit.

Les Savans, dit *Arſenne*, qui joignent à l'étude, la Converſation des femmes ſpirituelles, achevent de ſe polir en peu de tems; ils en demeurent plus agreables: leur viſage ſe déride, & a je ne ſai quoi de

plus

plus gai & de plus enjoüé ; leur action est plus libre & moins gênée, leur phisionomie en paroît plus spirituelle & moins enfoncée. Quand ils parlent, c'est d'une maniere si libre, avec tant de facilité & tant de justesse, ils développent avec tant de netteté les choses les plus embroüillées & les plus difficiles qu'on diroit que la nature s'explique par leur bouche. Le silence même d'un Savant poli, reprit *Ariste*, a quelque chose de spirituel ; il écoute d'un air à faire entendre, qu'il entre dans tout ce que l'on dit ; ses clins d'yeux font connoître son esprit & sa pénétration.

Ce que je trouve de plus insupportable dans les Savans de profession, continua *Timante*, & ce qui fait que je les fuis d'aussi loin que je les apperçois, c'est la tendresse qu'ils ont pour leurs sentimens ; ils n'ont nulle complaisance pour personne, quand on est d'un avis contraire au leur ; mais ils s'apprivoisent & deviennent plus complaisans, quand le commerce du monde leur a ôté cette rudesse : ils apportent des raisons pour justifier ce qu'ils ont avancé, ils le font sans affectation ; & c'est plûtôt dans le dessein de relever une conversation languissan-

te,

te, que par une envie de contredire ou de l'emporter : Ils proposent leurs raisons d'une maniere si civile, si douce, si agréable, que ceux même qui sont d'un avis contraire, ne peuvent se défendre de leurs agrémens & de leurs insinuations. Si la conversation tourne sur la plaisanterie, ils raillent d'une maniere fine & délicate ; en sorte que personne n'est en droit de s'en plaindre, pour peu qu'on ait de raison.

Je suis persuadé, interrompit *Arsenne*, qu'on ne peut parvenir à ce degré de politesse, si l'on ne frequente des personnes polies, & sans le commerce des femmes spirituelles ; c'est avec elles qu'on apprend à se taire & à parler : quoi qu'elles ne sachent rien, elles ont le goût meilleur & plus seur que la plûpart des hommes ; elles ont une grande justesse de discernement pour les choses fines & delicates : ce qui est clair, naturel & de bon sens, les touche ; mais elles témoignent un dégoût subit pour tout ce qui est obscur, languissant, contraint & embarassé.

Comment répondriez-vous, reprit *Ariste*, au reproche que l'on fait si souvent aux hommes qui frequentent

les

les femmes? On leur dit pour les détourner que ce commerce leur amollit le courage. Ce reproche est très-mal fondé, répondit *Arsenne*; les femmes ont une aversion naturelle pour les lâches; quelque bonnes qualitez qu'ait un homme, elles ne peuvent l'estimer, quand il est soupçonné de n'être pas brave: comme la bravoure est une vertu où elles ne peuvent pretendre, & qui n'est nullement de leur caractere, elles veulent en quelque maniere se dédommager en l'estimant dans les autres. Un homme qui aime la belle gloire, sent redoubler son courage en voïant des femmes de merite qui le louënt de ses belles actions; car alors joignant à l'ambition de la gloire, le desir d'être estimé d'une personne que l'on considere, & pour qui l'on a des égards particuliers, cette émulation le pousse à entreprendre des choses extraordinaires. Il faut ajouter que l'envie de plaire ôte au courage d'un homme de guerre ce qu'il pourroit avoir de feroce & de brutal: les rigueurs qu'on est obligé, par la necessité des Armes, d'exercer contre ses Ennemis, inspirent naturellement des sentimens d'inhumanité, à moins que le commer-

ce

ce qu'on a avec des femmes raiſonnables, ne tempere cette fierté par la douceur qui leur eſt naturelle. Une grande Princeſſe de ce ſiecle avoit raiſon de dire qu'elle n'eſtimoit gueres un brave, qui n'eſt que brave, & qui eſt ſouvent d'un commerce fort incommode : il faut que les perſonnes de ce caractere conſervent toute leur fierté pour les Ennemis de l'Etat ; qu'ils ſe donnent de garde d'enſanglanter les Converſations où ils ſe trouvent, par le recit de leurs exploits guerriers : c'eſt un foible ordinaire aux gens de ce métier, de parler éternellement de leurs combats, & de toutes les occaſions où ils ſe ſont trouvez. Quand ils parlent de la guerre, ils n'en doivent parler que modeſtement, ſans ſe mettre en peine de ranger une Armée en bataille dans une ruelle, & ſans faire le dénombrement de tous les Eſcadrons & de tous les Bataillons qui ont donné. La douceur qu'ils reſpireront dans le commerce des femmes polies & ſpirituelles, moderera l'ardeur de leur ame guerriere ; ils apprendront dans cette Ecole de politeſſe, des choſes qu'on n'apprend point dans un Camp. Ainſi, bien loin que le commerce qu'on a avec des femmes ver-

vertueuses & spirituelles, puisse gâter les hommes ; il peut même leur être d'un grand secours. Quand on fait un bon choix, c'est le moïen d'empêcher les jeunes-gens de se plonger dans la débauche, de leur polir l'esprit, de leur donner de la complaisance & de la douceur ; d'ôter le chagrin à la science, & la brutalité à la bravoure. Mais il faut éviter, comme la peste, les femmes libertines qui deshonorent leur sexe, & qui ont secoüé le joug de la modestie & de la pudeur.



CON-

CONVERSATION.

Quelle utilité on peut retirer de la lecture des Romans.

QUand on considere la quantité de bons Livres, dont les Bibliotheques sont fournies, dit *Arsenne*, en adressant son discours à *Timante*, on ne peut assez s'étonner du mauvais goût de ceux qui passent toute leur vie à lire des Romans. Il n'y a point de matiere sur laquelle on n'ait écrit assez de Livres pour occuper toute la vie d'un homme; comment peut-on quitter des lectures utiles & agréables, pour s'amuser à lire des Livres qui n'ont que de fausses beautez, & qui ne sont de nulle ressource? J'ai fait souvent réflexion à ce que vous dites, repliqua *Timante*, lors que je me suis trouvé dans ces grandes Bibliotheques remplies de tant de bons Livres. Est il possible, *disois-je*, que tant de beaux Esprits, qui

qui seroient capables de réüssir dans les sciences, fassent un si mauvais usage de leurs talens, & qu'ils perdent le temps à lire des fables faites à plaisir ?

Il est vrai, poursuivit *Ariste*, que c'est un crime punissable dans ces personnes qui pourroient être utile à la République, par les rares productions de leur esprit, s'il étoit cultivé & nourri d'un meilleur suc; mais ils demeurent inutiles, parce qu'ils ne se repaissent que de bagatelles.

Il me semble, reprit *Arsenne*, qu'il n'y a aucun Livre, si l'on en excepte un petit nombre, dont on ne puisse tirer quelque utilité, quand on en sait faire un bon usage, & séparer le bon grain de l'ivraïe. Voudriez-vous, interrompit *Ariste*, faire grace aux Romans en faveur des jeunes-gens, & leur conseiller la lecture de ces Livres, qui ne racontent que des histoires fabuleuses ? Le peu de durée de ces sortes de Livres est une preuve de ce qu'ils valent, s'il avoient une bonté réelle on les estimeroit toûjours: cependant les Romans n'ont cours que pendant un certain temps, quand cette premiere fureur est passée, on les méprise. Les Amadis de Gau-

Gaule & de Grece, les Chevaliers du Soleil, enfin tous les Romans du ſiecle paſſé, qu'on liſoit avec tant d'empreſſement, font maintenant le rebut des gens de Province. L'Aſtrée qui eſt plus moderne, dont les perſonnes polies faiſoient leurs delices il y a trente ans, eſt tombée dans le décri. Polexandre qui a eu tant de réputation, a paſſé comme un feu de paille; on s'eſt dégoûté de Caſſandre, je ne doute point que quelques Livres plus recens de cette eſpece n'aïent le même ſort, quoi qu'on les liſe encore avec goût.

La nouveauté, pourſuivit *Arſenne*, fait tout le prix de ces ſortes de Livres; quand ce charme n'y eſt plus on les neglige; quel plaiſir peut-on trouver à parcourir un tiſſu de menſonges: Rien ne touche plus un eſprit raiſonnable que la verité, c'eſt, à proprement parler, la nourriture de l'entendement; il eſt dangereux de s'accoutumer par la lecture des Romans, à aimer la fauſſeté.

Il me ſemble, continua *Timante*, que les exemples des belles actions que l'on voit dans les Romans, nous affectionnent à cette lecture, En trouve-

ve-t-on de moins beaux, interrompit *Arſenne*, dans les Hiſtoires véritables? Ces exemples mêmes ont bien plus de pouvoir pour nous exciter à la vertu, parce que les Heros ne ſont pas fabuleux, comme ceux des Romans. Les exemples dont on doute, font moins d'impreſſion ſur nos eſprits. La réputation que s'eſt acquiſe celui dont nous admirons la vertu, & l'approbation générale qu'il a euë dans le monde, nous excitent à imiter un homme qui s'eſt ſignalé par ſon merite perſonnel, & nous animent par l'eſperance d'acquerir de la gloire, comme il a fait.

Je vous l'avouë, reprit *Ariſte*, que le recit des actions d'un homme qui n'a jamais été, ni ces actions approuvées par des perſonnes purement imaginaires, ne ſont de nulle autorité ſur mon eſprit.

Vous ne faites pas réfléxion, interrompit *Timante*, que les Héros des Romans ne ſont pas toûjours fabuleux; ainſi les actions vertueuſes qu'on leur attribuë, ſont des motifs pour nous animer à la vertu : Ce que vous dites, eſt vrai, répondit *Arſenne*, tous les Héros des Romans ne ſont pas purement imaginaires; on y emploïe

des noms connus, & qui déſignent des perſonnes effectives; mais on les fait agir d'une maniere ſi contraire à leur génie & à leur caractere ; on leur donne un rôle ſi éloigné du naturel, qu'on ne les connoît plus; ce ne ſont pas les mêmes hommes, quoique ce ſoient les même noms ; on leur fait faire des choſes qu'ils n'ont jamais faites. ils agiſſent dans les Romans tout autrement que les Hiſtoriens ne les font agir & parler : on leur donne des ſentimens qu'ils n'ont jamais eu. Les faiſeurs de Romans, qui y mêlent des Hiſtoires véritables, les déguiſent par une infinité de circonſtances fabuleuſes : de ſorte qu'on ne peut plus diſtinguer la verité de la fiction; & l'on prend fort ſouvent le change, à moins que d'être fort entendu dans la connoiſſance de l'Hiſtoire. Ce qui fait que ceux qui liſent les Romans, & qui n'ont pas une connoiſſance exacte de l'Hiſtoire, confondent aſſez ſouvent la verité avec la fauſſeté.

Ce que je trouve de plus pernicieux dans les Romans, pourſuivit *Ariſte*, ce ſont les diſcours amoureux que l'on rencontre à chaque page : la paſſion d'amour regne par

toute

tout le Roman, c'eſt à quoi ſe rapportent toutes les choſes qu'on y repreſente; ce ſont de dangereuſes leçons pour la jeuneſſe. Qu'eſt-il beſoin d'avoir recours à des expreſſions recherchées, pour nous inſinuer une paſſion à laquelle nôtre penchant ne nous porte que trop : C'eſt une foibleſſe que nous ſommes obligez de combattre, & qu'il ne faut nullement flatter : l'amour n'a déja que trop d'empire ſur nôtre cœur, ſans nous y exciter encore par des exemples.

Si l'on en croit les faiſeurs de Romans, dit *Arſenne*, l'homme n'eſt fait que pour l'amour; ils donnent à cette paſſion l'empire au deſſus de la raiſon; cependant cette maxime, ſi contraire au bon ſens, & ſi pernicieuſe pour les mœurs, eſt le premier principe du Roman; c'eſt ſurquoi roulent tous les événemens & toutes les avantures. Tous cede à cette impérieuſe paſſion; les actions les plus héroïques, les entrepriſes les plus hardies n'ont point d'autre motif. Les Siéges des Villes, les Batailles, les Conquêtes des Roïaumes & des Empires ne ſe font point par l'ambition de la belle gloire; ce n'eſt point pour commander à des Peuples, pour

étendre les bornes de ſon empire ; pour faire vivre ſon nom dans les Siécles futurs, qu'un Heros de Roman ſe donne tant de mouvemens, & qu'il fait tant d'actions éclatantes, tout cela ne le touche point ; il n'eſt excité que par les beaux yeux de ſa Maîtreſſe, & par le deſir de mériter ſes bonnes graces ; tout le reſte lui eſt indifferent ; il ſacrifieroit tous les Empires du monde pour les moindres faveurs de ſa Belle.

Ce que je ne pardonne pas à ces Auteurs, pourſuivit *Ariſte*, c'eſt que les plus belles actions que l'Hiſtoire rapporte, & qui ont été faites par les motifs de la plus haute vertu, & d'une générosité héroïque, ſont décrites dans les Romans, comme ſi c'étoit l'amour ſeul qui les eût inſpirées ; ſelon les maximes de ces Auteurs, il n'y a rien de bien fait, ſi l'amour ne s'en mêle ; ils excuſent les vices en faveur de l'amour : Les paſſions les plus folles & les plus extravagantes ſont privilegiées, les actions les plus injuſtes & les plus déraiſonnables ſont excuſées, pourvû que l'amour les autoriſe.

Tous les Romans, repliqua *Timante*, n'approuvent pas les crimes

que

que l'amour fait commettre quelquefois : Il eſt vrai, repit *Ariſte*, mais s'ils ne les approuvent pas, au moins ils les excuſent ; & ce ſtile paſſionné, dont tous ces Livres ſont remplis, fait toûjours de mauvaiſes impreſſions ſur le cœur des jeunes perſonnes : & plus ceux que les Romans repreſentent, paroiſſent vertueux & parfaits, plus ſommes-nous portez à les imiter, ſurtout dans une choſe qui nous flatte ſi agréablement.

Ne comptez-vous pour rien, pourſuivit *Arſenne*, la perte du temps que l'on donne à la lecture de ces Livres inutiles, qu'on ne peut quitter, & qu'on lit avec tant d'attachement, quand on les a une fois goûtés ? Eſt ce un temps bien emploïé, que celui qu'on paſſe à lire des fables & des contes qui n'ont aucun fondement ? Quelle utilité y a-t-il a ſavoir qu'un homme qui n'a jamais été, a aimé une femme qui ne fut jamais ? Que pour ſe faire aimer d'elle, il parcourut toute la Terre ; mais cet amour & ces voïages ne ſont que de l'invention de celui qui écrit le Roman, qui fait combattre ſon Héros contre une Armée imaginaire : Qu'enfin après bien des traverſes,

 des

des naufrages, des enlevemens, des priſons, il le marie avec ſon Heroïne, au grand contentement d'un peuple imaginaire ?

Croïez-vous, interrompit *Timante*, que le temps qu'on emploïe à la lecture des Romans, ſoit tout-à-fait perdu ? Puiſque tous les autres Livres ſont de quelque utilité, les Romans ſeroient-ils les ſeuls dont on ne puiſſe retirer aucun avantage ? Si cela étoit véritable, pourquoi tout le monde auroit-il tant d'attachement à ces ſortes de Livres ? On voit des gens attachez aux ſciences les plus ſerieuſes, & occupez des plus grandes affaires, s'amuſer à la lecture des Romans, & y prendre plaiſir : Ils ne les regardent donc pas comme des Livres, inutiles & qui ne ſont de nulle reſſource. Le grand débit qu'on en fait par tout le monde, eſt encore une preuve de l'eſtime qu'on en fait. Cette raiſon ne conclut pas, reprit *Arſenne*, c'eſt que le nombre des ſots, des gens oiſifs & deſoccupez eſt plus grand que celui des ſages, & des perſonnes raiſonnables ; ainſi il ne faut nullement s'étonner que ces Livres aïent pendant un certain temps trouvé tant d'Acheteurs, & tant de Lecteurs.

Ce

Ce n'eſt pas ſeulement le vulgaire ou les ſots qui les liſent, repliqua *Timante*, les perſonnes les plus ſpirituelles en font leurs délices. Les Romans ſont de véritables Poëmes Epiques compoſez en proſe : on y obſerve les mêmes regles que dans les Poëmes écrits en Vers ; on y traite des mêmes choſe ; cependant juſqu'à preſent perſonne n'a condamné les Poëmes épiques ; ainſi il faut faire grace aux Romans, puis qu'ils ſont du même genre.

Ariſtote a donné des regles pour le Poëme épique : Ce Philoſophe n'étoit pas ſans doute de l'opinion de ceux qui ne veulent pas qu'on liſe des Hiſtoires fabuleuſes. Alexandre ſon diſciple, qui a fait plus de belles actions, que les faiſeurs de Romans n'en ſauroient inventer, ne pouvoit ſe raſſaſier de lire Homere, qui étoit le Roman de ſon temps : il regardoit ce Livre comme un tréſor, qu'il eſtimoit plus que toutes les richeſſes de l'Aſie. Il le préferoit, au rapport de Quinte-Curſe, à toutes les choſes de l'antiquité ; on l'appelloit l'*Amoureux d'Homere*. Quelle gloire à ce Poëte d'avoir gagné un cœur qui avoit conquis tou-

te la Terre ? Il portoit toûjours ce Livre, & ne le quittoit pas, même dans le lit ; il le faisoit mettre sous son chevet avec son épée. Parmi les richesses que l'on trouva dans le butin de la Ville de Damas, ce Prince ne se reserva qu'un petit coffre, dont la matiere & l'ouvrage étoient de grand prix ; les Courtisans lui demanderent à quoi il destinoit ce coffre : *Je l'ai dédié à Homere*, répondit-il, *afin de conserver dans un Ouvrage précieux, le plus précieux Ouvrage de l'esprit humain.*

Dites ce qu'il vous plaira à l'avantage des Romans, reprit *Ariste*, ce ne sont toûjours que des Histoires fabuleuse. J'en conviens, repliqua *Timante*, mais après tout, les veritables sentimens des hommes sont representez dans les Romans ; ce sont comme des tableaux des esprits, plus précieux que les tableaux ordinaires, qui n'exposent à nos yeux que les images des corps. La gêne de l'Histoire est plus grande que celle des Romans ; parce qu'un Historien s'attache à dire la verité ; & comme il ne peut lire dans le fonds des cœurs les veritables pensées ; il est contraint par les regles de son art, de ne rapporter que des faits de notorieté publique. Mais celui qui com-

compoſe un Roman, n'eſt point gêné par ces rigoureuſes loix; il développe les ſentimens & les penſées qui ſont le plus ſouvent cachées dans le cœur des grands hommes; & c'eſt ce qu'il importe le plus de ſavoir pour ſe regler ſur ces belles penſées, & ſur ces beaux ſentimens.

En effet, de quelle utilité eſt-il d'apprendre des Hiſtoriens que Cyrus a pris des Villes; qu'il a gagné des Batailles; qu'il a conquis toute l'Aſie, & qu'il s'eſt fait craindre par tout le monde? Les penſées ſecretes d'un homme du caractere de Cyrus, font un bien plus grand effet ſur les eſprits, que toutes ſes Conquêtes. J'aime mieux ſavoir comment un homme, tel que Cyrus, regarde les divers évenemens de la fortune; quelle moderation il conſerve dans de grandes proſperitez; avec qu'elle force d'eſprit il ſupporte de grands revers? ce qu'il penſe & ce qu'il dit dans les diverſes avantures qui lui arrivent; que de ſavoir qu'en un certain temps il prit *Sardis*, & qu'une autre fois il conquit l'Armenie; quelle utilité peut on tirer du détail de tous ces Siéges?

Les Heros, interrompit *Arſenne*, y apprendront le métier de la guerre;

& l'art de prendre des Villes. Cette ſcience, continua *Timante*, ne regarde qu'un petit nombre de perſonnes ; tout le monde n'eſt pas deſtiné à prendre des Villes ; outre que ce métier s'apprend plûtôt par la pratique & par l'expérience, que par les préceptes. Il faut ajoûter, que les Hiſtoriens ſe contentent de rapporter les choſes en général ; au lieu que les Romans deſcendent dans de plus grands détails: ils développent tout ce qui ſe paſſe dans les Conſeils, tout ce qui s'y dit, ce que chacun y penſe, ce qu'on y propoſe, & les circonſtances de l'execution : ils s'accommodent même en pluſieurs rencontres aux mœurs du tems, où ils écrivent, afin qu'on ſoit plus attentif à ce qu'ils diſent, & qu'on y prenne plus de part.

Ce qui me touche le plus dans les Romans, pourſuivit *Timante*, ce ſont les beaux ſentimens de Morale qu'on y trouve, les maximes vertueuſes miſes en œuvre, & appliquées à des exemples, qui étant repreſentez au naturel, font les plus grandes impreſſions ; ces exemples de toutes les vertus, dans des hommes extraordinaires, ſont de puiſſans motifs, pour y animer les autres. On y voit de grands

grands Politiques, qui emploïent toutes les regles de l'art sans s'abaisser ou sans rien faire contre la générosité; qui viennent à bout des entreprises les plus difficiles, sans avoir recours à aucune fourberie, & sans manquer de parole à qui que ce soit. On y voit de véritables amis qui remplissent exactement tous les devoirs de l'amitié: On y voit au contraire des gens transportez de haine, qui soutiennent vivement leurs interêts, sans avoir recours à aucune lâcheté; & sans que cette haine leur fasse faire aucune bassesse, pour nuire à leurs ennemis. Et quoi que leur haine soit très-violente; leur générosité paroît encore, plus forte, & gourmande cette imperieuse passion avec un Empire absolu. Les Heros y sont dépeints fort braves & fort vaillans, cependant ils sont doux, complaisans & civils: leur courage est adouci par la modestie; & sans être fanfarons, ils font des actions extraordinaires. De même les jeunes-gens sont amoureux, sans être vicieux, ni débauchez; dans les plus violens transports de l'amour, ils ne font rien contre la vertu. L'ambition dans les Romans n'est pas une passion basse & grossiere, qui court à la fortune, par

les voïes les plus illegitimes; c'eſt une ambition noble & héroïque, qui aime mieux mériter des Couronnes que de les poſſeder, & qui ne voudroit pas accheter l'Empire de toute la Terre, par la moindre baſſeſſe. Les vices ſont peints avec les couleurs qui leur conviennent, en ſorte qu'on ne peut s'empêcher d'en avoir de l'horreur. Et ce qui fait encore un plus grand effet ſur l'eſprit des hommes, c'eſt que le crime eſt toûjours puni, & la vertu toûjours récompenſée.

Vous ſerez peut-être ſurpris de ce que je vas vous dire; mais pour moi je ſuis perſuadé que la lecture des Romans peut être d'un grand ſecours pour ſe façonner à l'Eloquence, & pour apprendre à parler poliment, agréablement, & avec art ſur toutes ſortes de matieres. On y trouve de belles deſcription de batailles, de ſiéges, de combats particuliers, de Châteaux, de Palais, de Villes; on y peint le cœur, & on en développe tous les replis, on y décrit les humeurs & les inclinations des hommes. On y trouve des converſations agréables, & en même temps très-utiles; des harangues, des diſcours publics, où toutes les fi-

gu-

gures de Rhetorique sont mises en œuvre. Le stile des Romans n'est ni sec, ni aride; il est plein & nombreux: & je ne conseillerois jamais à ceux qui ne savent pas le secret d'écrire poliment, de se mêler de ces sortes d'ouvrages. Les Romans sont pleins de Lettres de toutes les especes, de galantes, d'amoureuses, de serieuses, & d'enjoüées; on y trouve des discours serieux ou réjoüissans, selon que la matiere l'exige, & même de cette raillerie fine & délicate, qui a je ne sai quoi de piquant. Les personnages y parlent d'une maniere civile & polie, ou avec force & fermeté, selon les occurrences, lors que les civilitez & les complimens passeroient pour des bassesses. Enfin comme les Romans sont une representation de ce qui se passe dans le monde, il y a peu de matieres qui n'y soient traitées d'une maniere noble, relevée, polie & agréable; toutes les finesses & toutes les délicatesses de la Langue y sont emploïées.

A quelles sortes de gens, interrompit *Arsenne*, conseilleriez-vous la lecture des Romans? Elle est dangereuse pour la jeunesse, parce que leurs passions sont trop vives: Ce n'est pas une

occupation assez serieuse pour de vieilles gens qui doivent avoir d'autres pensées. A la verité, répondit *Timante*, je ne conseillerois point cette lecture à ceux qui veulent apprendre la Philosophie ou la Theologie; ils se rendroient ridicules s'ils vouloient chercher dans les Romans, en lisant Cyrus & Cassandre, ce qu'ils doivent puiser dans les Livres qui sont les veritables sources de la Philosophie & de la Theologie. Un homme qui voudroit devenir Jurisconsulte, n'auroit pas raison d'emploïer beaucoup de temps à cette lecture. De même on seroit trompé si l'on esperoit y trouver la profondeur, & la certitude des raisonnemens des Mathematiques. Mais comme l'esprit ne peut pas s'occuper toûjours à des choses serieuses, je crois que la lecture de ces ingénieuses fables peut être permise aux honnêtes-gens, pour les amuser, puisque cette lecture instruit en divertissant, & que l'on y trouve de grands exemples de vertu, revêtus d'une infinité de charmes & d'agrémens, sans le mélange d'aucune chose qui puisse donner du dégoût.

Au moins, reprit *Ariste*, vous ne pouvez nier que la durée des Romans

ne soit fort courte, & c'est une preuve combien on doit peut les estimer. Cette proposition n'est pas universellement vraïe, repliqua *Timante*, on estimera toûjours Homere & Virgile, qui sont les premiers Romans; les plus savans hommes de nôtre siécle aiment encore le Roman d'Heliodore, & le lisent avec goût. Ce qui fait que les Romans qu'on a composé dans ces derniers siecles, n'ont pas eu le même sort, c'est qu'ils sont écrits en langue vulgaire, & comme les langues vivantes sont sujettes au changement, la délicatesse de nôtre Nation fait qu'on n'estime plus un Livre, dont le stile est vieux, & un peu differend du langage des personnes polies. Cela est si vrai, que tous les autres Livres François, quelque beaux qu'ils soient, sont negligez quand leur stile a vieilli: Les François ne peuvent souffrir que ce qui est à la mode, ils sont aussi délicats pour le stile que pour les habits; quelque beaux & quelque riches qu'ils soïent, ils excitent la risée, s'ils ne sont faits comme on les porte, on peut dire de l'Astrée ce que l'on diroit d'un habit magnifique, qui seroit fait il y a trente ans: *Cét habit est beau & riche, c'est dommage qu'il ne soit plus à la mode.* Ce

Ce n'eſt pas ſeulement à cauſe que les mots & les manieres de parler changent, que les Romans ceſſent d'eſtre eſtimez; c'eſt auſſi parce que les manieres d'agir changent, & comme les Romans imitent les mœurs, & qu'ils font les tableaux des choſes qui ſe paſſent dans le monde; ce qui paroît agréable dans un tems, devient ridicule dans un autre. Les complimens que l'on faiſoit il y a vingt ans, étoient plus étudiez, & d'un ſtile plus ſublime & moins naturel que ceux dont on ſe ſert aujourd'hui dans le commerce; les ceremonies étoient plus longues, les civilitez plus ſcrupuleuſes & plus gênantes; on ſe donnoit moins de liberté. Les manieres du monde changent de tems en tems: l'uſage autoriſe de certaines choſes, qui paroiſſent ridicules, lorſque la mode en eſt paſſée; de ſorte que ces Romans qui ont tant d'approbation, parce qu'ils repreſentent parfaitement les mœurs & les manieres du monde, ne plaiſent plus lorſque les coûtumes ſont changées.

Il importe peu que les perſonnages qu'on introduit dans les Romans,

mans, ſoient effectifs, ou purement de l'invention de l'Auteur; pourvû qu'ils n'aïent que de bons ſentimens, & que toutes les maximes qu'ils débitent, ſoient ſaines. Nous ne ſommes pas tant excitez à la vertu par l'autorité des perſonnes qui l'ont pratiquée, que par l'attrait de la vertu même. C'eſt un avantage de n'être pas gêné à ne dire préciſément que la verité, lorſqu'on veut nous inſtruire par les exemples des grands Hommes ; car quelque vertueux qu'ils ſoient, il n'y en a point qui n'aïent des défauts; ſi on les repreſentoit préciſément tels qu'ils ſont, on nous donneroit des modeles, qui auroient autant de vices que de vertus. Mais la liberté que ſe donnent les faiſeurs de Romans, eſt cauſe qu'ils ne repréſentent que des Heros parfaits, & doüez de toutes ſortes de vertus; ils ſuppriment leurs défauts & leurs vices ; ils ne manquent pas d'inventions pour excuſer leurs foibleſſes, en y donnant des couleurs qui les montrent ſous des jours favorables; ils relevent l'éclat de leurs vertus & de leurs belles actions par les circonſtances qu'ils y ajoutent. Telle action nous paroît indifferente dans l'Hiſtoire, ou tout au plus, d'une vertu médiocre

qui

qui nous paroît héroïque dans le Roman, par les circonstances, dont elle est revêtuë ; elle nous frappe & nous touche par les beaux sentimens qu'on attribuë à ceux qui ont fait cette action : ainsi la liberté qu'ont les faiseurs de Romans d'embellir la verité par les circonstances qu'ils y ajoûtent, leur donne un grand champ pour representer de belles choses aux yeux des Lecteurs.

N'est-ce point agir contre la vraisemblance, interrompit, *Arsenne*, que de peindre les Heros avec tant de perfections? N'est-ce pas perdre le fruit qu'on pourroit retirer de cette peinture, si on les faisoit plus ressemblans aux hommes ordinaires? Une vertu médiocre & commune pourroit exciter le Lecteur, dans l'esperance de pouvoir l'imiter; mais quand on voit les choses si haut, on desespere d'y pouvoir atteindre. Il en est à peu près comme de la République de Platon, qui pour être trop parfaite, n'est approuvée de personne.

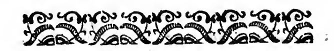
Vous moquez-vous, repliqua *Timante*? Peut-on faire un modele de vertu trop parfait? Quand on propose un homme pour être imité, il ne faut le montrer que par ses beaux endroits ;

droits ; il faut qu'il ſoit homme, c'eſt-à-dire, ſujet aux paſſions & aux foibleſſes des hommes ; mais il faut qu'il en triomphe, & que ſa vertu ſoit toûjours plus forte que ſes paſſions. Il eſt cependant neceſſaire d'obſerver en cela les regles de la vrai-ſemblance, & ne pas attribuer à ſon Heros des choſes qui paſſent le pouvoir de la nature. Je n'approuve nullement ces Auteurs, qui pour repreſenter un homme vaillant, lui font défaire tout ſeul une armée entiere, & vaincre dix ou douze Géans tout enſemble. Il ne donne point de coups d'épée, qu'il ne fende, depuis la tête juſqu'aux pieds, un homme armé de toutes piéces ; ces merveilles ſont contre la vrai-ſemblance. Il ſuffit de repréſenter un Heros intrepide, incapable de crainte, généreux, liberal, réligieux obſervateur de ſa parole, prudent, vigilant, & doüé de toutes les vertus, qui conviennent à un homme de ſon caractere : mais il ne faut pas que ſes vertus, quelque heroïque qu'elles ſoient, lui faſſent faire des choſes impoſſibles.

Mais comment pourrez-vous, dit *Ariſte*, paſſer aux faiſeurs de Romans la violente paſſion d'amour qu'ils donnent

puré, qu'il ne leur fait rien entreprendre contre leur devoir. On nous represente sous des couleurs qui les font haïr, ceux que la passion porte à des choses contraires à la vertu; & l'on ne manque gueres à leur faire porter la punition de leurs crimes pour en donner plus d'horreur. On ne cache rien des foiblesses de l'amour, & du mal qu'il cause à ceux qui en sont les esclaves; on n'a guéres d'envie de les imiter, & de marcher sur leurs traces, quand on les voit perdre leurs Roïaumes, leur fortune, la vie même, pour s'être trop abandonné à l'amour.

Je ne crois donc pas que les Romans soient dangereux pour des personnes accoûtumées à voir le monde. On prend plus d'amour dans le commerce qu'on a avec les femmes, que dans tous les Livres du monde. Un tête à tête avec une personne aimable, touchera plus vivement, & fera sur le cœur des impressions bien plus violentes, que n'en pourroit faire la lecture de tous les Romans du monde. Ainsi l'on peut sans scrupule donner quelques momens à cette lecture, pourvû qu'elle ne nous détourne pas de nos devoirs, & des choses essentielles, à quoi nôtre profession nous engage.



CONVERSATION

Pourquoi les perſonnes qui n'ont point d'érudition, paroiſſent quelquefois avoir plus d'eſprit, que les Savans.

TOutes les perſonnes raiſonnables eſtiment l'étude, dit *Arſenne*, c'eſt la plus belle & la plus noble occupation de l'homme ; c'eſt un exercice purement ſpirituel, où le corps a beaucoup moins de part que l'eſprit. On ne peut devenir ſavant que par le ſecours de l'étude, qui nous polit l'eſprit ; c'eſt par l'étude que nous apprenons ce que les plus grands Génies ont penſé de meilleur, & que nous apprenons même à raiſonner juſte : car bien que nous naiſſions raiſonnables, & que la raiſon ſoit le partage de tous les hommes ; il faut avouër néanmoins, que l'étude perfectionne la nature. Un eſprit qu'on n'a pas pris le ſoin de

de cultiver, reſſemble à une terre qu'on a laiſſée en friche, qui ne produit que des plantes ſauvages, & qui ne ſont de nulle utilité.

Vôtre maxime eſt vraïe, repliqua *Timante*, nous voïons cependant par experience, que ceux qui ont le plus étudié, & qui ſavent le plus de Grec & de Latin, brillent moins que des gens ſans étude, & qui n'ont que le ſecours du bons ſens. Quoi qu'ils aient moins de ſavoir ils font quelquefois paroître plus d'eſprit. J'ai fait ſouvent réfléxion à ce que vous dites, reprit *Arſenne*, & j'ai aſſez de peine à en comprendre la raiſon ; car on ne peut douter que la ſcience ne fortifie & ne police l'eſprit ; elle perfectionne ce que la nature n'a fait qu'ébaucher ; ainſi les perſonnes qui ont cultivé leur eſprit par une longue étude, devroient paroître plus ſpirituelles que les autres; on y devroit trouver la même difference qu'entre un tableau achevé, & une ſimple ébauche.

L'experience y eſt contraire, dit *Ariſte* ; il y a des gens qui ont uſé toute leur vie à lire ce que les Anciens & les Modernes nous ont laiſſé par écrit, qui ne paſſent cependant

que

que pour des eſprits mediocres, en comparaiſon de quelques autres, qui à peine ſavent lire.

Il y a principalement trois rencontres, contiuna *Timante*, où il eſt plus neceſſaire de développer ſon eſprit, & de faire paroître de quoi l'on eſt capable ; la Converſation, les Ouvrages que l'on donne au public, & la conduite que l'on tient pour l'établiſſement de ſa fortune : On connoît l'eſprit d'un homme aux diſcours qu'on lui entend faire, à la lecture de ce qu'il a compoſé, aux démarches qu'il a faites pour s'élever d'un état médiocre à une fortune conſiderable, où il ſe maintient par ſon ſavoir-faire, malgré les traverſes des envieux. Nous voïons dans ces rencontres que des perſonnes qui n'ont pas étudié, ont aſſez ſouvent l'avantage ſur les autres.

Je crois, reprit *Arſenne*, que ſi ceux qui n'ont point étudié, font paroître plus d'eſprit, c'eſt qu'effectivement ils en ont davantage, & qu'ils ſont nez avec des talens extraordinaires. Il en eſt de l'eſprit comme des autres biens, dont le partage eſt ſi inégal : Les uns ſont doüez d'un génie ſublime ; les autres ſont à demi-
ſtu-

ſtupides ; de même les uns naiſſent dans des Palais ; les autres en des Cabannes. Il y a des génies qui ſont naturellement ſi vifs & ſi pénétrans, que les autres, avec toute leur ſcience, & tout leur art, ne peuvent faire ce qu'ils font ſans aucune peine. Ne pourroit-on pas dire, interrompit *Ariſte*, que les eſprits reſſemblent en quelque maniere aux terres, dont les unes produiſent ſans être cultivées, des fruits qu'on ne peut faire venir dans les autres qu'avec beaucoup de ſoin & de travail. Vôtre comparaiſon eſt aſſez juſte, répondit *Arſenne* ; mais quelque ſoit la cauſe de cette inégalité, c'eſt un grand avantage d'avoir en naiſſant des talens, des ouvertures, des lumieres, où les autres à peine peuvent atteindre avec l'aſſiduité d'une étude pénible & opiniâtre.

J'ai ſouvent eu des liaiſons, continua *Timante*, avec des perſonnes verſées en toutes ſortes de ſciences, qui ne brilloient point dans le commerce ordinaire, quoi qu'elles euſſent un grand fond d'eſprit ; je ſuis même perſuadé que la profondeur de leur ſavoir & la ſublimité de leur génie étoient la cauſe pour laquelle ils ne brilloient pas. Il me ſemble, répon-

dit *Ariſte*, que vôtre propoſition eſt un paradoxe, & qu'un fond de bon eſprit, cultivé par l'étude, eſt tout ce qu'il faut avoir pour réüſſir dans le commerce des perſonnes raiſonnables.

Vous en direz tout ce qu'il vous plaira, reprit *Timante*; mais je vous aſſure, que ma propoſition eſt très-veritable; les perſonnes qui ont beaucoup d'eſprit, ne prennent pas toûjours la peine de le faire paroître; pour peu qu'on ait de pareſſe ou d'indolence, on néglige ſouvent les occaſions de ſe montrer par ſes beaux endroits: Plus on a de ſavoir, moins eſt-on attentif à ſe prévaloir de milles petites choſes qui impoſent, & qui font croire aux autres, que l'on a de l'eſprit: au contraire, ceux qui n'ont que des talens médiocres, ménagent toutes les occaſions de ſe montrer & de ſe faire valoir, afin de paſſer pour habiles gens: Comme ils ſentent leur foible, ils prennent bien plus de ſoin pour cacher leurs défauts, & pour étaler ce qu'ils ont de meilleur; ſemblables à ces perſonnes, dont les affaires ſont délabrées, & qui n'épargnent rien pour ſe maintenir dans la réputation

qu'ils

qu'ils ont d'être riches, & pour conserver leur crédit parmi le monde.

Pour moi, reprit *Arsenne*, je connois mille gens, dont l'étude a gâté l'esprit, & c'est parce qu'ils sont trop savans, que les Ouvrages qu'ils donnent au public, ont si peu de cours ; les fruits étrangers que l'on seme en de certaines terres, étouffent quelquefois les semences naturelles. Il y a de même des esprits d'un certain caractere, qui seroient fort raisonnables, s'ils s'abandonnoient à leurs lumieres naturelles, & qui s'égarent en suivant de fausses lueurs. Toute nourriture n'est pas bonne pour toutes sortes d'estomacs ; les viandes solides sont dangereuses à ceux qui n'ont pas la force de les digerer. Il n'est rien de si beau que ce que la nature produit d'elle même ; la perfection de l'art consiste à l'imiter parfaitement. Ceux qui étudient, ne choisissent pas toûjours le genre d'étude auquel leur naturel les porte ; ainsi toutes les peines qu'ils se donnent, sont assez inutiles ; & fort souvent les connoissances, dont ils se remplissent la tête, contribuent à les rendre moins raisonnables ; parce que leur esprit perd une partie de sa liberté natu-

relle, & tout ce qu'il produit, est forcé.

N'avez vous pas souvent remarqué, reprit *Ariste*, que le temperamment qui rend un homme studieux, n'est pas celui qui donne ce feu qui fait briller l'esprit. L'un est retenu & posé; l'autre est chaud & boüillant: Ceux qui ont beaucoup de vivacité, n'aiment guéres la vie sédentaire, ils n'ont que fort peu d'attache pour les Livres. Ce même feu qui échauffe leur esprit, produit assez souvent le même effet dans leur cœur, & leur inspire l'amour, ou l'ambition; ces passions sont ennemies de la retraite; & quand on en est possedé, on compte pour rien les Livres & la science.

Croïez-vous, demanda *Timante*, que les Savans soient toûjours ceux qui brillent le plus dans la conversation? Il me semble, répondit *Ariste*, que ceux qui n'emploïent gueres de temps à l'étude, y doivent réüssir mieux que les autres, parce qu'ils se font une affaire de soutenir une conversation; c'est leur métier, c'est leur occupation unique; ils passent dans le commerce du monde tout le temps que les autres emploïent à l'étude.

Il est vrai, poursuivit *Arsenne*, que de parler en compagnie, c'est un art qui demande de la pratique & de l'usage; & c'est une erreur grossiere que de croire y pouvoir réüssir, en ne consultant que ses Livres. En entendant parler les autres, on apprend à parler comme eux; il n'y a que le commerce qui puisse donner l'habitude de parler facilement & poliment. Ceux qui voïent rarement le monde, s'expliquent avec peine; leur imagination ne leur fournit pas les termes, ils hesitent à tous momens; ils ne font que begaïer sur des matieres, où les autres s'expliquent avec une netteté, une justesse & une promptitude merveilleuse. Il semble, dit *Ariste*, que la mémoire des Savans garde ce qu'ils savent dans des replis secrets, tant ils ont de peine à le développer, c'est pourquoi ils cherchent longtemps ce qu'ils veulent dire; & ils le disent sans agrément. Au contraire un homme qui a l'usage du monde, & qui a acquis, dans les conversations, l'habitude de parler, s'explique facilement sur toutes sortes de matieres; quoi que sa mémoire ne soit pas remplie de choses savantes, il ne se met point en peine de chercher ce qu'il veut dire.

 Il

Il y a beaucoup de Savans de profeſſion, dit *Timante*, qui mépriſent la converſation, comme un amuſement indigne d'eux; ils regardent en pitié tout ce qu'on y dit; ils ne daignent pas prendre la peine d'y répondre; ils croiroient s'abaiſſer & faire tort à cette haute réputation de Savans, s'ils s'humaniſoient juſqu'à répondre aux bagatelles qui font la matiere des Converſations ordinaires. C'eſt un embarras pour eux, que de voir & d'entretenir leurs amis; il leur ſemble qu'ils ont perdu tout le temps qu'ils n'ont pas paſſé dans leur cabinet: c'eſt pour eux l'unique lieu où ils goûtent les plaiſirs les plus exquis; tout ce qui les en détourne, leur déplaît & leur fait de la peine.

Les perſonnes de ce caractere, dit *Ariſte*, ſont en converſation ſans y être, & ne donnent pas une grande attention à tout ce qui s'y dit, & à tout ce qui s'y fait; à peine répondent-ils quand on leur parle, tant ils ont de mépris pour tout ce qu'ils entendent; s'ils ouvrent la bouche, c'eſt pour contredire ou pour critiquer un mot qui aura échappé, & qui ne leur plaît pas. Ils parlent quelquefois de choſes ſi ſublimes & ſi re-

levées, que personne ne les entend : Tout ce grand étalage de science par où ils cherchent à éblouïr, les fait regarder comme des Pedans incommodes.

Pour moi, reprit *Arsenne*, je leur abandonne cette profonde érudition ; les hommes sont faits pour vivre ensemble ; ainsi la premiere de toutes les sciences est celle qui apprend à vivre, & ce qui me rebute des Savans, c'est qu'ils ne sont pas toûjours les plus honnêtes gens du monde.

Ils ont naturellement une envie démesurée de paroître, continua *Timante*, & d'effacer tout le monde ; trop persuadez que leur savoir les éleve au dessus du commun, ils n'épargnent rien pour se faire regarder comme des Génies extraordinaires ; ils cherchent des pensées qui puissent répondre à la haute estime qu'ils ont d'eux-mêmes ; mais pendant qu'ils déliberent sur le choix, le temps de les placer échappe, & ils sont contraints de garder le silence. Ce contre-temps leur donne un air chagrin, & ils sont fâchez d'entendre des gens qu'ils croïent beaucoup au dessous d'eux, parler avec facilité sur toutes les matieres qui entrent dans la conversation, ils sortent

tent inquiets & mal satisfaits, & laissent toute la compagnie très-peu contente de leur entretien.

Il y a des Savans qui ne parlent que trop en conversation, reprit *Ariste* : Pour donner une haute idée de leur habileté, ils citent souvent les Auteurs qu'ils ont lûs, & rapportent des passages Latins & Grecs dans les conversations ordinaires, & devant des femmes ; cela n'est pas fort réjoüissant pour toutes sortes de personnes ; cette affectation déplaît infiniment aux gens raisonnables : des discours si sublimes & si relevez fatiguent, on aime mieux quelque chose de plus naturel & de moins guindé.

Croiriez-vous, repliqua *Timante* ; qu'il y a des personnes qui n'ont jamais étudié, & qui savent plus de choses que ceux qui ont passé leur vie dans le Cabinet ? Ceux dont je parle, ont naturellement un grand fond d'esprit qu'ils ont cultivé dans le commerce des personnes spirituelles, où ils ont appris une infinité de choses. Il ne faut point d'autre preuve de ce que je dis, que la connoissance des Langues : Quelle application ne faut-il point pour apprendre parfaitement les Langues, quand on n'a point d'au-

tre secours que l'étude? Cependant nous voïons tous les jours des personnes qui apprennent les Langues les plus difficiles sans Grammaire, sans Dictionnaire, & sans aucune regle, par la seule conversation. Ne peut on pas dire la même chose de la Morale, de la Politique, de l'Eloquence, & des autres sciences, quand on est en commerce avec des gens qui les savent, & qui ont la facilité de s'expliquer? Les femmes, les gens de la Cour ne sont-ils pas une preuve vivante de ce que je dis? Ces personnes ne consultent guéres les Livres; cependant ils parlent de tout avec un agrément que les Savans de profession n'ont pas. Ceux qui sont le plus consommez dans l'étude des Livres de Politique, pourroient-ils entrer en concurrence avec eux? Parlent-ils mieux sur les matieres de Morale? Font-ils des discours plus éloquens?

Je connois un homme, reprit *Arsenne*, qui n'a jamais étudié, & qui fait les plus beaux discours du monde sur toutes les matieres qu'on lui propose; tout y est juste, tout y est naturel, tout y est beau, & rempli d'une infinité d'ornemens. Ses raisonnemens sont suivis; quoi qu'il n'ait point ap-

pris les regles de la Logique; ſes deſcriptions ſont ornées des plus belles figures, qu'il emploïe naturellement & ſans art. Mille gens qui ſe croïent fort habiles, ne pourroient pas en toute leur vie compoſer de pareils diſcours.

Il faut conclure de ce que vous venez de dire, continua *Timante*, que le commerce des honnêtes gens eſt une bonne école, & que leur entretien peut tenir lieu d'étude; on apprend ſans Livres, ſans Maître, ſans chagrin & ſans peine, des choſes qu'on n'apprendroit dans les Livres qu'avec un travail infini: Cet exercice a encore cet avantage, qu'en nous apprenant les choſes, il nous apprend auſſi à les dire.

Le monde eſt, ſi l'on peut parler de la ſorte, un grand Livre où les honnêtes-gens apprennent tout ce qu'ils doivent ſavoir; ceux qui ſont verſez dans cette ſcience, ont une teinture de politeſſe, que les Savans de profeſſion n'acquierent preſque jamais, & qu'il eſt impoſſible d'acquerir, quand on n'a que le ſecours des Livres.

Je voudrois ſavoir, pourſuivit *Ariſte*, d'où vient que les perſonnes conſommées dans l'étude font paroître

moins

moins d'esprit dans ce qu'ils écrivent, que les personnes qui n'ont jamais étudié? Cela n'arrive pas toûjours, répondit *Arsenne*; car un Homme savant auroit bien peu d'esprit, s'il n'écrivoit mieux qu'un autre qui ne sait rien; il faut cependant avouër que le talent de bien écrire n'est pas toûjours le partage de ceux qui sont le plus enfoncez dans les sciences. On voit des gens qui ont l'imagination assez vive, qui conçoivent promptement les choses, qui raisonnent assez juste sur toutes sortes de matieres, & qui font pitié, quand ils veulent se mêler d'écrire. Soit qu'ils choisissent des sujets à quoi ils ne sont point propres, soit qu'effectivement ils manquent de talent, & qu'ils n'aïent pas le don de s'exprimer, ou qu'ils s'appliquent à un genre d'écrire qui ne leur convient pas : Ils pourroient peut-être écrire passablement en Prose, & ils veulent faire des Vers. Tel pourra réüssir dans un discours sérieux, qui ne réüssira pas à écrire d'une maniere plus enjoüée. L'un fera agréablement un Conte ou une jolie Lettre, qui feroit fort mal un Discours pour être recité en public. Il faut donc connoître son génie & ses talens. Rien n'est si beau

que ce que la nature nous fait produire ; au contraire rien n'est si contraint & si desagréable, que ce qu'on fait par art en forçant son naturel.

Il ne suffit pas, repliqua *Timante*, d'avoir du talent pour écrire, il ne suffit pas de s'appliquer aux choses pour lesquelles on a quelque disposition ; il faut encore choisir le temps où l'on est en humeur & en disposition d'écrire. Nôtre esprit a quelquefois ses mouvemens de dégoûts, où il ne peut produire rien de bon : Cette maxime est principalement vraïe pour de certains esprits de feu, qui n'écrivent que par caprice ; quand ces lueurs sont éteintes, ils sont hors d'état de rien faire de raisonnable. Les Poëtes sont plus sujets à ces humeurs, & à ces bizarreries que les autres : ils suivent l'impression d'une imagination qui s'échauffe ou qui se rallentit ; ils ne doivent point s'opiniâtrer à vouloir écrire, quand leur esprit n'est pas dans l'assiette qu'il doit être.

N'avez-vous pas pris garde, reprit *Ariste*, que les Savans sont un peu trop prévenus en faveur des Anciens : ils les croïent beaucoup plus habiles que les Modernes ; peut-être que cette prévention est une des causes pour-

quoi ce qu'ils écrivent, ne vaut pas ce que font les personnes moins habiles. Les Savans veulent que tout ce qu'ils font, ait un air antique; ils ne peuvent se résoudre à s'écarter le moins du monde des Anciens, & croient que tout ce qui s'éloigne de ces beaux modeles, n'est pas supportable. Sur ce principe mal-entendu, ils s'appliquent uniquement à imiter les Anciens: mais la contrainte qu'ils se donnent, fait que leurs discours n'a rien de naturel. Cette imitation scrupuleuse & servile, est cause qu'on les regarde comme des esprits steriles, qui ne pouvant rien produire de leur fonds, sont contraints d'emprunter les pensées des Anciens, & de se parer de leurs dépoüilles. L'envie d'imiter les Anciens en toutes choses, produit souvent dans ce qu'ils écrivent, une obscurité, qui convient moins aux mœurs & aux manieres de nôtre siecle, qu'à celui des Anciens. Ils ne veulent pas même se défaire de ces manieres obscures qui embroüillent leurs écrits, & traitent d'ignorans ceux qui ont la hardiesse de les en reprendre.

Il faut convenir, poursuivit *Arsenne*, que plusieurs Ouvrages des Anciens sont des chef-d'œuvres qui renferment

des beautez qu'on ne trouve point ailleurs; je ne crois pas cependant qu'il faille toûjours les imiter en tout, ni s'aſſujettir ſervilement à leurs penſées. Les connoiſſeurs en Peinture font plus de cas des Originaux que des Copies. Quelques peines que ſe donnent ceux qui veulent imiter les Anciens, on aimera toûjours mieux les modeles ſur leſquels ils ſe ſont reglez; Ainſi ils devroient plûtôt travailler à faire quelque choſe d'original, que de ſuivre toûjours les mêmes routes.

Si je ne me trompe, dit *Ariſte*, une des choſes qui empêche le plus les Savans de parler dans la converſation & d'y briller, c'eſt la trop grande lecture; ils ſont ſi accoutumez aux belles choſes, & ils ont acquis une ſi grande délicateſſe, que tout ce que l'on dit, leur paroît bas, en comparaiſon des idées qu'ils ſe ſont formées; ſemblables à ceux qui ont accoutumé de faire bonne chere, & qui ne trouvent plus de viandes à leur goût. Ainſi les Savans n'oſent parler, de peur de ne dire pas des choſes aſſez relevées.

Ce que je plains davantage dans la condition des Savans, repliqua *Timante*, c'eſt qu'il eſt rare d'en voir qui

qui établiſſent bien leurs affaires, & qui faſſent une grande fortune. C'eſt cependant où l'eſprit d'un homme habile devroit davantage paroître; car bien que le hazard s'en mêle, & que le bonheur, ou le malheur des gens y ait beaucoup de part; puis que l'on voit des gens ſans mérite & ſans habileté qui réüſſiſſent dans le monde, & qui ſe mettent dans de grands poſtes: il faut avouër cependant qu'on a beſoin d'eſprit pour s'y conduire, & que le hazard tout ſeul ne ſuffit pas pour mettre les gens dans une grande élevation, ou pour les y maintenir. Il faut nouër bien des intrigues & les conduire finement; il faut renverſer les batteries de vos ennemis, & ruiner les cabales qui s'oppoſent à vos deſſeins; je ne ſai par quelle fatalité les gens de Lettres ont moins de talens pour ce manége, que des perſonnes qui ne ſavent rien, & qui n'ont qu'une certaine routine qui les méne plus ſûrement à leur but.

Il faut beaucoup d'application pour réüſſir dans le monde, répondit *Arſenne*, il faut ſe mettre fortement dans l'eſprit que l'on veut faire fortune; il faut y rapporter toutes choſes, comme à ſon deſſein principal,

ſans

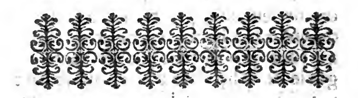
ſans jamais laiſſer échapper aucune occaſion favorable. Les Savans aiment trop leurs Livres ; ils aiment mieux leur Cabinet que l'Antichambre des Grands qu'il faudroit ſolliciter ; ils ne peuvent ſe reſoudre à faire de certaines démarches qui ſont abſolument neceſſaires : ils ſe laſſent de faire la cour à un Miniſtre, & négligent beaucoup de menus moïens, dont les autres ſe ſervent utilement. Je crois encore, dit *Ariſte*, que les perſonnes enfoncées dans l'étude n'ont pas de grandes ambitions, ils ſe contentent de peu ; ils aiment mieux acquerir de nouvelles connoiſſances que de nouveaux heritages. La meilleure de toutes les raiſons, continua *Timante*, eſt que les Savans ont trop d'honneur, & trop de probité pour faire une grande fortune ; on n'y parvient gueres par des voïes innocentes ; il faut y aller par des voïes détournées, & s'écarter du chemin d'une exacte vertu. A quoi ne faut-il pas ſe reſoudre pour amaſſer du bien ? Que de baſſeſſes, que de lâchetez, que de fourberies, de concuſſions, d'uſures, de cruautez ! Ceux que le penchant porte à l'étude, ont pour l'ordinaire l'ame trop vertueuſe, pour ſe reſou-

dre

dre à tant de crimes : c'eſt en quoi on ne leur fait pas toûjours la juſtice qu'ils meritent, on croit que s'ils ne ſont pas fortune, c'eſt faute de génie & d'habileté ; ceux qui ſe ſont enrichis, les mépriſent & les regardent avec compaſſion ; ils croient que la plus grande marque d'eſprit qu'on puiſſe donner, eſt de ſe mettre au deſſus des autres : ils ne jugent du merite d'un homme que par rapport à ſa fortune. Un homme qui aime les Lettres, eſt bien éloigné de ces ſentimens, qu'il abandonne au vulgaire : Il ſe contente du témoignage de ſa conſcience, & regarde les faveurs de la fortune comme des embarras : il mépriſe ce que le monde adore ; il eſt content avec un bien médiocre : peut-être que ceux qui ont fait fortune, ſont dans l'indigence au milieu de l'abondance & de leurs tréſors.



CON-



CONVERSATION.

Sur les Interêts des Princes de l'Europe.

ARSENNE & *Timante*, avoient eu la curiosité de voiager, pour voir les plus célebres Cours de l'Europe, & pour s'instruire des Interêts des Princes : Etant retournez en France, ils parloient quelquefois de leurs Voiages, & de ce qu'ils avoient vû de plus remarquable dans les divers Païs où ils avoient passé : *Ariste* leur demanda un jour ce qu'ils pensoient de *Madrid*, & de la Politique des Espagnols. C'est un séjour, répondit *Arsenne*, où je me suis assez souvent ennuïé, quoi qu'on y trouve des amusemens ; Ne sachant le plus souvent à quoi m'occuper, je me suis appliqué à connoître le génie des Espa-

Espagnols, pour pénétrer dans les mysteres de leur Politique. L'Espagne est, pour ainsi dire, à la tête de l'Europe, bornée de l'Ocean, & de la Mer Mediterannée, qui la sépare de l'Afrique: les Pyrenées lui servent de barriere contre la France. Charles-Quint qui gouverna ce Roïaume avec tant de gloire aspiroit à la Monarchie universelle, & se flatta de réüssir dans ce dessein par la force de ses armes. Philippe Second qui lui succeda, moins propre à la guerre que son Pere, crut qu'il parviendroit à son but par les détours d'une Politique rafinée; il choisit cette voïe plus conforme à son génie & cacha cependant son dessein sous une profonde dissimulation: Sa Politique n'eut pas tout le succès qu'il en attendoit; soit que les conjonctures ne lui fussent pas favorables, ou que le temps lui ait manqué, & que la mort ait interrompu le cours de ses vastes projets.

Il est vrai, continua *Timante*, que la fortune seconda mal ses desseins; mais je puis vous dire que son génie gouverne encore l'Espagne aujourd'hui, & que les maximes qu'il établit, sont l'ame de leur Politique.

Il me femble, interrompit *Arifte*; qu'il y a beaucoup de rapport entre le génie de Philippe & celui de Tibere : ce Prince ne fut pas plûtôt parvenu à l'Empire, qu'il entreprit de changer toutes les maximes d'Augufte; de même Philippe fe gouverna toûjours par des manieres toutes oppofées à celles de Charles-Quint, & donna tout à la fcience du Cabinet ; fa Politique a été fuivie par fes fucceffeurs, de même que celle de Tibere fut fuivie par les Empereurs qui vinrent après lui, ils furent également impénétrables, cachez, diffimulez, artificieux, fuperftitieux.

Les Efpagnols ont encore de bons reftes de cette fuperftition, continua *Timante*, & c'eft l'un des principaux refforts de leur Politique : Ils font entreprendre toutes chofes aux Peuples par des motifs de confcience ; mais fi je ne me trompe, ils font fervir la Religion à leurs deffeins ; on en a vû des exemples durant nos Guerres civiles, où ils affiftoient fous-main les Proteftans, & les follicitoient à perfeverer dans leur rebellion.

Le but principal de leur Politique, reprit *Arfenne*, eft d'affoiblir la France

ce

ce autant qu'ils pourront, parce que c'eſt la Puiſſance qui leur paroît plus formidable, & plus en état de s'oppoſer à leurs deſſeins : Ils ont une autre politique à l'égard de l'Angleterre, où les Proteſtans ſont les Maîtres. Depuis le malheur qui arriva à Philippe Second, lequel avoit fait une dépenſe infinie pour faire une formidable armée navalle, qui fit un funeſte naufrage aux Côtes d'Angleterre ils veulent, à quelque prix que ce ſoit, ſe maintenir en paix avec ce Roïaume, de peur que ſa puiſſance maritime, n'interrompe le Commerce que les Eſpagnols font aux Indes, d'où ils tirent leurs principaux revenus.

Ils ont le même interêt, reprit *Ariſte*, de ſe conſerver toûjours en bonne intelligence avec l'Empereur, afin que cette union ſoutienne la Maiſon d'Aûtriche. Les Proteſtans d'Allemagne balancent l'autorité de l'Empereur ; il faut le maintenir contre des Rivaux jaloux de ſa gloire & de ſa puiſſance, & qui ſouhaitent que l'Empire ſoit occupé tour à tour par des Proteſtans, & par des Catholiques. La Maiſon d'Aûtriche a un grand interêt d'empêcher cette alternative, pour

pour ſa propre gloire, & par le zele de la Religion; c'eſt le prétexte ſpécieux dont elle couvre ſes deſſeins, en les cachant ſous le voile de la piété, ce qui entretient le Peuple dans une merveilleuſe vénération: cette opinion produit de ſolides effets; il y a long-temps que les Peuples ſe menent par des motifs de Religion.

Il me ſemble, dit *Arſenne*, que la France ſuit aſſez les mêmes principes. Ce Roïaume ſitué entre les Alpes & les Pyrenées, borné par deux Mers, eſt un grand obſtacle aux deſſeins de l'Eſpagne; c'eſt une eſpece de barriere fort incommode, ſa ſituation & ſon aſſiette empêchent que les diverſes Parties de la Monarchie Eſpagnole diſperſées en pluſieurs Païs, ne puiſſent aiſément ſe ſecourir les unes & les autres. Il eſt vrai, répondit *Arſenne*, qu'il y a de tout temps une grande jalouſie entre ces deux Roïaumes, que les autres Etats regardent comme les arbitres de leurs deſtinées.

Depuis que le Roi d'Eſpagne s'eſt emparé d'une grande partie de l'Italie, continua *Timante*, l'interêt en général de tous les Princes Italiens, eſt d'être toûjours unis à la France, à cauſe

ſe du voiſinage & des prompts ſecours qu'ils en peuvent recevoir par mer & par terre; car ce Roïaume eſt en état de mettre en peu de temps de grandes armées ſur pied pour ſecourir ſes Alliez. Il faut encore que les Princes d'Italie, pour leur interêt commun, demeurent en paix les uns avec les autres: ils ne peuvent point ſe faire la guerre, que les Rois de France & d'Eſpagne n'y veüillent prendre part, ou comme arbitres, ou pour favoriſer l'un des Partis.

Si je ne me trompe, reprit *Arſenne*, la Republique de Veniſe par ſon aſſiette, par ſa domination confirmée depuis douze ſiecles, par la fermeté & par la ſageſſe de ſon Gouvernement, eſt la plus grande Puiſſance d'Italie, aprés celle du Roi d'Eſpagne; ſon interêt eſt d'empêcher les progrés de cette Monarchie, & l'aggrandiſſement du Pape; cette maxime regarde tous les Princes d'Italie à cauſe du voiſinage. Le Siége de Rome, continua *Timante*, n'a rien tant à redouter que la grandeur d'Eſpagne, parce que les Terres de l'Egliſe ſont fort à la bien-ſéance de cette Couronne, qui pourroit aiſément s'approprier ce beau Domaine, pour joindre, par cet-

te union, les deux extrêmitez qu'elle possede déja. La puissance des Venitiens & du Grand Duc de Toscane affoiblit beaucoup celle du Pape. Son principal interêt est de maintenir son credit en tous lieux, par le moïen des Ecclesiastiques, qu'il doit proteger contre les Puissances séculieres; il doit aussi entretenir les Peuples dans la crainte des Excommunications; mais il ne faut pas qu'il se serve souvent de ce remede, de peur qu'on ne s'y apprivoise.

L'Etat du Duc de Savoïe, dit *Ariste*, est tellement situé, qu'il peut être d'un grand secours pour le parti qu'il favorise: Charles-Emanuël qui a voulu persuader l'Italie, qu'un Duc de Savoïe y pouvoit allumer la guerre, ou y rétablir la paix, quand il le voudroit, a cru que pour l'interêt de son Etat, il devoit s'attacher tantôt à la France, tantôt à l'Espagne, selon les occurrences & le bien de ses affaires, sans se soucier d'observer les Traitez faits avec l'un ou avec l'autre de ces Etats. Ce Prince, plein de vastes pensées, & à peu près du caractere de *Pyrrhus*, qui ne pouvoit borner son ambition à l'étenduë de l'Empire, étoit bien-aise que la situation de son

païs

païs servit de prétexte à son inquiétude : Je crois que son vrai interêt est d'être toûjours en bonne intelligence avec la France, pour avoir un asyle contre les efforts du Roi d'Espagne, qui seroit bien-aise de pouvoir joindre le Piémont au Milanez.

Pour ce qui est de l'Allemagne, continua *Timante*, sa principale affaire est de conserver sa liberté. Quoi que la dignité Imperiale ait apporté beaucoup de splendeur & de réputation à ces Provinces ; elle leur donne en récompense beaucoup de défiance & de jalousie : Rien ne leur est plus formidable que la puissance de l'Empereur : L'Empire est electif : cependant les choses ont tellement tourné, qu'il est comme héréditaire dans la Maison d'Aûtriche : L'interêt de l'Allemagne ce seroit d'empêcher le progrès de cette usurpation, & de remettre les choses dans leur premier état : faisant tomber l'Empire alternativement dans les principales Maisons d'Allemagne, pour mieux conserver la liberté commune, & pour moderer la trop grande puissance de l'Empereur. La diversité de Religion ne doit causer aucune difference dans les sentimens, pour les choses qui regardent

le bien public. L'interêt de tous les Princes en général, & de chacun en particulier, est d'empêcher que l'Empereur n'attente sur la liberté d'aucun, sous quelque pretexte que ce soit; ainsi ils sont obligez de se defendre mutuellement. Ils doivent aussi prendre garde que les plus forts d'entre eux n'oppriment les plus foibles. Les Princes Catholiques se sont mécomptez; ils n'ont pas connu leurs véritables interêts; sous pretexte de la Religion, ils ont affermi la puissance de la Maison d'Aûtriche. Les Protestans ne peuvent seuls résister à une si grande force : ils doivent pour leur conservation demeurer toûjours unis, & entretenir des intelligences au dehors. Tous les avantages qu'on leur propose en particulier pour les détacher du gros, ce sont autant de pieges pour les perdre les uns après les autres. La Pologne & la Hongrie demeurent attachées à la Maison d'Aûtriche. Le Dannemarc & la Suede embrassent le Parti qui soutient la liberté d'Allemagne; car si elle étoit opprimée, ils seroient en grand danger de perdre leur liberté. Les autres Provinces d'Allemagne & les Villes Imperiales doivent demeurer toûjours unies

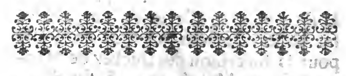
unies à ces deux Roïaumes. Sans le secours de Gustave toute l'Allemagne étoit dans les fers.

Il s'est formé, reprit *Arsenne* deux puissantes Republiques, & qui ont donné bien de la peine en divers temps aux deux branches de la Maison d'Aûtriche. Ces deux Republiques peuvent être comptées entre les plus grandes Puissances de la Chrêtienté, & par la valeur de leurs Peuples, & par l'avantage de leur situation. La Suisse est entre des Rochers & des Précipices; les Païs-Bas sont environnez de Mers & de Marêcages. Le naturel des Peuples de ces deux Republiques est conforme à la nature du Païs qu'ils habitent; les Suisses semblent être faits pour les Montagnes, & les Montagnes pour les Suisses: La Mer pour les Hollandois, & les Hollandois pour la Mer. En Suisse chaque Canton; aux Païs-Bas chaque Province est une Republique. Les Suisses vendent la liberté de leurs corps aux autres, & gardent pour eux celle du Païs. Les Hollandois gardent leur liberté toute entiere. Ces deux Republiques ne devroient jamais se départir des interêts de la France, qui enrichit les Suisses par son argent, & qui

peut ſoutenir les Hollandois par ſes armes.

Quand je penſe à l'Angleterre, dit *Ariſte*, je la regarde comme un petit monde à part, & qui n'auroit rien à démêler avec les autres Princes, ſi la neceſſité du commerce ne l'y obligeoit : c'eſt ce qui entretient l'opulence dans ce Roïaume. La Reine Eliſabeth, connoiſſant parfaitement la diſpoſition de ſon Etat, s'appliqua de toute ſa force à étouffer les reſtes des factions qui l'avoient agité pendant long-tems : Elle établit pour maxime fondamentale, d'en bannir abſolument la Religion Catholique : C'eſt par ce principe qu'elle ſoutint la liberté naiſſante des Provinces-Unies, pour contrebalancer la puiſſance d'Eſpagne; elle entretint des pratiques avec les Proteſtans de France, auſſi-bien qu'avec les Proteſtans d'Allemagne. Il ſemble que l'interêt particulier d'Angleterre, ſi l'on n'enviſage que les maximes de la Politique, doit être de procurer partout l'avancement de la Religion Proteſtante; mais les cruautez & les maſſacres ne doivent point être mis en uſage; parce que ce ſont des moïens trop barbares.

CON-



CONVERSATION.

Sur des Affaires de Politique.

ARSENNE & *Timante* avoient fait une étude particuliere pour s'inſtruire de l'Interêt des Princes, & des divers mouvemens dont l'Europe avoit été agitée ; ils prenoient un fort grand plaiſir, lors qu'ils étoient enſemble, à s'entretenir ſur des affaires d'Etat & de Politique : *Ariſte* n'y avoit pas moins de goût, quoi qu'il y fût moins entendu, & qu'il fût plus touché des belles-Lettres. Il pria un jour *Timante*, de l'inſtruire ſur de certains points qu'il avoit envie de ſavoir à fonds, ſans prendre la peine d'aller conſulter les ſources ; il lui propoſa quelques doutes ſur les ſecrets motifs de la Ligue qui avoit tant fait de mal à la France ; ſur la Guerre de Savoïe ; ſur le Differend ſurvenu entre le Pape Paul Cinquiéme & la Republique de Veniſe, ſur la Tréve des

Païs-Bas avec le Roi d'Eſpagne, ſur la ſucceſſion de Cleves & de Juliers; ſur les mouvemens ſurvenus en Italie pour la ſucceſſion des Duchez de Mantouë & de Montferrat, & ſur d'autres affaires auſſi curieuſes.

Les guerres civiles, dit *Timante*, firent de grands deſordres en France, ſous les Regnes de François Second & Charles Neuf. Ces Princes, trop jeunes pour gouverner un ſi grand Roïaume, ne purent empêcher cette deſolation générale, qui fut en partie cauſée par l'ambition de ceux qui vouloient avoir le maniement des affaires. La conteſtation fut entre la Reine Cartherine, Mere des deux Rois, & les Princes du Sang. Après eux les Maiſons de Guiſe & de Montmorency avoient le premier rang dans l'Etat, & donnoient un grand branle aux affaires. François de Lorraine, Duc de Guiſe, étoit dans le parti de la Reine; Anne Duc de Montmorency, Connêtable de France, s'étoit lié avec les Princes du Sang: la diverſité de Religion s'y mêla, & broüilla les affaires. Les guerres qui s'éleverent au ſujet de la Religion, furent opiniâtres & ſanglantes, & durerent juſques à la

mort

mort de Charles Neuf. Henry Trois, son frere, lui succeda; ce Prince qui avoit les plus belles qualitez du monde, & qui s'étoit acquis beaucoup de gloire par les armes, faisoit esperer un heureux Regne; mais il se plongea bientôt dans l'oisiveté & les plaisirs. Les premiers Princes du Sang faisoient profession de la Religion Protestante; quelques-uns ont crû, que c'est ce qui engagea le Duc de Guise à se déclarer Protecteur de la Religion Catholique, pour s'ouvrir peut-être le chemin à la Roïauté, parce que le Roi n'avoit point d'enfans : Henry de Bourbon, Roi de Navarre, premier Prince du Sang, Chef du Parti Protestant, soutint heureusement diverses guerres, pour la défense de son Parti.

Le Roi avoit bien de la peine à soutenir son autorité legitime; le Duc de Guise ne voïoit rien au dessus de son ambition : Le Roi de Navarre travailloit pour empêcher la ruine du Roi, & ce qui fut de plus incompréhensible, le Roi se laissa persuader à faire la guerre au Roi de Navarre, à cause qu'il soutenoit les Protestans.

Les plus grands Politiques, reprit *Arsenne*, ne connoissent pas toûjours leurs veritables interêts ; ou quand

ils les connoiſſent, ils n'ont pas la force de les ſoutenir. Cette maxime, continua *Timante*, ſe verifia dans la perſonne de Henry Trois, qui fut trop heureux de trouver une place dans le Parti du Duc de Guiſe. Après la mort de ce Duc, ſe voïant abandonné de toutes les grandes Villes du Roïaume, & de la plûpart de ſa Nobleſſe, il regarda le Roi de Navarre, comme ſa derniere reſſource, & ſe vit contraint de ſe jetter entre ſes bras. Cette alliance auroit infailliblement établi les affaires du Roi, ſi le parricide commis en ſa perſonne n'eût arrêté le cours de ſes entrepriſes, & s'il n'eût changé, entierement la face des affaires.

Le Roi de Navarre, legitime heritier de la Couronne, ſouffrit de grandes traverſes à cauſe de la Religion Proteſtante, dont il faiſoit profeſſion: Les Predicateurs tonnoient contre lui dans leurs Chaires; les Confeſſeurs dans les Tribunaux de la Penitence, encourageoient leurs Penitens à la revolte: Le Roi qui connut ſes veritables interêts, ſe fit Catholique; ce changement déconcerta ſes ennemis, & les mit hors de toutes meſures; ſur-tout depuis que Clement

Huit,

Huit, qui gouvernoit alors l'Eglise, l'eut reconnu pour Roi legitime. Peut-être qu'il le reconnut malgré lui, interrompit *Ariste*; mais c'est une maxime de la Cour de Rome, de se conduire selon les évenemens; afin d'entretenir toûjours le peuple dans cette vénération, qu'on a pour le Chef de l'Eglise.

Voilà, continua *Timante*, quel fut le dénouëment de la Ligue: tous ceux qui y eurent part, soit pour la défendre, ou pour la détruire, commirent des fautes très-considerables. Le principal interêt d'Henry Trois consistoit à empêcher qu'il ne se formast des factions dans son Roïaume; à conserver les Princes du Sang, parce qu'il n'avoit point d'enfans, & à tenir dans le devoir ceux qui vouloient s'élever au préjudice de l'autorité Roïale; mais il fit précisément tout le contraire. Il fomentoit lui-même les factions au lieu de les éteindre; il se joignit à l'une pour détruire l'autre; il fit la guerre aux Princes de son sang, & à son Successeur legitime. Ce fut, reprit *Arsenne*, un effet de la politique de ceux qui ne songeoient qu'à ruiner les Princes du Sang, pour se mettre en

leur place. Henry Trois ruina encore ses affaires par une feinte devotion qu'il affecta, pour diminuer le credit du Duc de Guise; cette hypocrisie le rendit méprisable à ses Peuples, qui se révolterent généralement, & ils le chasserent enfin de sa Ville capitale.

Henry, Duc de Guise, crut que l'occasion étoit favorable pour parvenir à tout ce qui peut flatter la vanité d'un homme ambitieux & plein de courage: le Roi n'avoit point d'enfans; le Roïaume déchiré par une infinité de factions, & par une guerre civile que la diversité des Religions avoit allumée, sembloit lui tendre les bras pour faire finir tant de desordres; les peuples l'aimoient; il n'oublioit rien lui-même pour venir à bout de ses desseins; sa bonne mine, ses insinuations, sa liberalité, sa bravoure, sa douceur, sa courtoisie lui attiroient tous les cœurs; le zele qu'il affectoit de faire paroître pour la Religion Catholique, & l'inimitié déclarée qu'il avoit pour les Protestans, faisoient de merveilleux effets sur tous les esprits; il avoit même des Emissaires qui déclamoient contre le Roi, & qui le faisoient passer pour un hypo-

pocrite, un débauché & un faineant. Voilà, dit *Arsenne*, une entreprise bien concertée; il semble que tant de précautions ne peuvent manquer d'avoir un heureux succés: Il est vrai repliqua *Timante*; mais ce Duc, trop plein de courage & de confiance, s'oublia lors qu'il étoit sur le point de voir son ambition couronnée. Il ne devoit pas se livrer au Roi, ni lui confier sa vie, après l'avoir chassé de sa Ville capitale, après avoir pris les armes contre son Souverain; après avoir fait des Manifestes publics contre lui: Les veuës de la prudence humaine sont bornées; les plus grands Politiques font souvent les plus lourdes fautes.

Le Roi d'Espagne ne s'endormit pas après la mort du Duc de Guise, reprit *Arsenne*; il donna de puissans secours à son frere, & à tout le Parti, qui en avoit grand besoin: peut-être que si ce Roi eût voulu se contenter d'affoiblir le Roïaume de France, il l'auroit mis bien près de sa ruine: mais il se flatta de pouvoir s'en rendre absolument le Maître. Il ne fit pas assez d'attention à l'amour que la Nation Françoise porte naturellement à ses Rois legitimes, ni

à l'horreur qu'elle a de la Domination Espagnole.

Il faut ajoûter à ce que vous venez de dire, poursuivit *Ariste*, que la valeur & la bonne conduite d'Henry-Quatre lui conserverent le Roïaume. Ce Prince avoit deux personnages à jouër; & il avoit besoin de beaucoup d'adresse pour se menager dans une conjoncture si délicate; tandis qu'il ne fut que Roi de Navarre, premier Prince du Sang, & Protecteur des Protestans de France, son interêt étoit de les conserver, afin qu'il pût se servir de leur credit & de leurs forces, pour se maintenir lui-même. Depuis qu'il fut Roi de France, il falut changer de maximes, pour ménager les Catholiques sans perdre l'affection des Protestans: ce ménagement étoit délicat: car les Guerres civiles les avoient fort animez les uns contre les autres. Les Protestans triomphoient de voir que le Roi fût de leur Religion; les Catholiques menaçoient de l'abandonner s'il ne changeoit de Parti; il avoit besoin du secours des uns & des autres pour combattre ses ennemis. Ce Prince sut habilement s'accommoder au temps, & préferant son interêt à tou-

te

te autre consideration, il se fit Catholique, pour finir les troubles & les malheurs de la France.

Je vous suis fort obligé de vos reflexions, dit *Ariste*; vous m'avez parfaitement éclairci sur le doute que je vous ai proposé; j'espere que vous m'instruirez de même sur les motifs de la Guerre de Savoïe.

C'est un évenement assez connu de tout le monde, repliqua *Timante*; mais je vous dirai avec plaisir tout ce que j'en sai. On s'étoit flatté que l'Europe jouïroit d'une longue tranquillité, après la paix de Vervins, & que la France & l'Espagne, également fatiguées de la guerre, seroient bien aises de gouter le repos après tant d'agitations; Mais dans le Traité de Paix on avoit laissé quelques Articles indecis, dont on n'avoit pû convenir, touchant la restitution du Marquisat de Saluces, qui fut remise à un autre temps. Henry Quatre après avoir emploïé quelques années à rétablir ses affaires, résolut de tirer raison du Duc de Savoïe sur l'invasion de ce Marquisat, qui étoit d'une assez grande consequence, parce que c'est une porte pour entrer dans l'Italie. Le Duc de Savoïe n'oublia

rien pour détourner cet orage ; il implora le secours du Roi d'Espagne ; il sollicita le Pape de le proteger : il vint même à la Cour de France pour faire réüssir ses desseins par son adresse & par ses intrigues. Il se fia trop sur son savoir-faire, cette confiance l'endormit, & lui fit negliger des mesures plus certaines, & plus utiles pour se défendre : on le prit au dépourvû, de sorte qu'en trois mois il se vit dépoüillé de la Savoïe & de la Bresse. Ce coup imprévû le réveilla ; il eut recours au Pape pour le presser de négocier la paix : elle fut concluë l'année 1600. la Savoïe fût renduë au Duc : Henry-Quatre se contenta de la Bresse, en échange du Marquisat de Saluces.

Il fit-là une grande faute, poursuivit *Arsenne*, le Roi ne connut pas ses veritables interêts, ou il les negligea ; ou peut-être que des considerations plus cachées le rappelloient en France. Henry-Quatre étoit fatigué de la guerre, continua *Timante*, il aimoit les plaisirs il étoit bien-aise de gouter la douceur du repos après tant de fatigues : il n'avoit entrepris & soutenu tant de guerres, que par la necessité de ses affaires : se voïant pai-

paisible possesseur d'un si beau Roïaume, il aima mieux prendre quelque chose en échange du Marquisat de Saluces, que de s'embarquer dans une nouvelle guerre. La France fit une perte considerable en perdant ce Marquisat; elle perdit encore une grande partie du credit qu'elle avoit dans l'Italie; les François doivent toûjours avoir une porte ouverte pour y entrer: mais le veritable interêt des Italiens est d'empêcher que les Etrangers ne se mêlent de leurs affaires; ou s'ils ne peuvent en venir à bout, ils doivent au moins tâcher de conserver leur liberté, en tenant en équilibre les Puissances de France & d'Espagne.

J'espere, dit *Ariste*, que vous me satisferez sur le doute que je vous ai proposé touchant le Differend survenu entre le Pape Paul Cinquiéme & la Republique de Venise, l'an 1605. comme vous avez fait sur les deux autres Chefs. Je ne doute nullement, répondit *Timante*, que vous n'en soïez parfaitement instruit; mais vous êtes bien-aise de ménager la délicatesse de vôtre poitrine, & de laisser parler les autres; outre que vôtre paresse, & vôtre indolence vous fait

fait negliger toutes les occasions de faire paroître vôtre esprit & vôtre savoir. Depuis que le Siége de Rome s'est vû dans le haut point d'élevation où il est maintenant ; il a conçu des desseins proportionnez à sa Puissance, qui ont fait plus ou moins de bruit, selon le naturel de ceux qui ont occupé le Pontificat ; & qui ont tâché d'accroître leur domaine, sans que personne eût droit de crier. Quelques Papes, moins maîtres de leurs passions, ont fait tróp éclater leurs ressentimens, & ils ont laissé entrevoir des secrets, qui devoient toûjours demeurer enveloppez sous le voile d'un profond mystere. Paul Cinquiéme crut que la moderation de ses Prédecesseurs avoit été contraire aux interêts du Siége Apostolique, & qu'il devoit suivre des routes toutes contraires. Il querella d'abord les Republiques de Lucques & de Gennes, qui n'étoient nullement en état de résister à sa Puissance : après ce succès, il se flata de pouvoir attaquer impunément la Republique de Venise, qui a pour maxime, d'exclure du Gouvernement tous les Ecclesiastiques, & de ne point donner de pension à la Cour de Rome.

Le

Le Pape cherchoit, depuis long-temps, quelque occasion de faire sentir à cette Republique des effets de son indignation : il arriva que l'an 1605. un Abbé & un Chanoine, accusez de crimes atroces, furent conduits à Venise, où on les emprisonna par ordre du Senat : Dans le même temps la Republique renouvella deux anciennes Loix, & ordonna qu'elles fussent observées dans toute l'étenduë de sa Jurisdiction ; l'une pour empêcher qu'on ne pût aliéner aucun bien seculier en faveur des Ecclesiastiques : l'autre Loi défendoit de bâtir aucune Eglise, sans la permission du Senat. Le Saint-Pere parut offensé du procedé de la Republique, & déclara qu'il ne souffriroit jamais que les Ecclesiastiques fussent jugez par la Justice seculiere, pour quelque crime que ce fût; & qu'il n'appartenoit qu'au Saint-Siege de connoître de ces sortes d'affaires : il déclara aussi que les deux nouvelles Loix du Senat ne pouvoient subsister, parce qu'elles étoient contraires aux Conciles & aux Constitutions Imperiales.

Les Venitiens, après avoir mûrement déliberé sur cette affaire, répondirent qu'ils ne pouvoient rendre les

Eccleſiaſtiques qui avoient été juſtement empriſonnez, ni abolir des Loix ſi raiſonnables & ſi neceſſaires pour la conſervation de l'Etat: il ajouterent que ce ſeroit préjudicier à la liberté que Dieu leur á donnée, & qu'ils ont conſervée depuis tant de ſiecles; qu'ils ne pouvoient changer ces Loix ſans être accuſez d'inconſtance, ou de lâcheté.

Ces raiſons étoient plauſibles, dit *Ariſte*, & le Pape devoit s'en contenter: Il s'opiniâtra de plus en plus, continua *Timante*, & prit une ferme réſolution de ſe faire obeïr, à quelque prix que ce fût: Les Venitiens n'oublierent rien pour aſſoupir cette affaire, qui pouvoit avoir de fâcheuſes ſuites, ſi elle venoit à éclater; ils envoïerent à Rome un Ambaſſadeur extraordinaire. Ils remontrerent avec de grandes ſoumiſſions le deſir qu'ils avoient de contenter le Pape, pourvû qu'ils ne bleſſaſſent point les loix fondamentales de leur Gouvernement, qui les obligeoient de prendre connoiſſance de tous les bâtimens qui ſe font dans leurs Villes, & qu'ils ne pouvoient permettre l'aliénation des biens en faveur des Eccleſiaſtiques, ſans ruiner les forces de leur Etat; que ſe ſeroit

roit déroger à leur Souveraineté, que de ne point châtier les gens d'Eglise, & introduire dans l'Etat des exemples d'une dangereuse consequence.

Le Pape répondit qu'il ne vouloit point de négociation, & qu'il demandoit une obéïssance aveugle: Il prétendit même que l'élection du Doge étoit nulle, parce qu'elle avoit été faite dans le commencement de ce differend. Les Venitiens, voïant que le Pape ne vouloit point entrer dans leurs raisons, prirent la résolution de défendre leurs droits: puis qu'ils ne pouvoient point terminer l'affaire par la négociation. Ils ne parurent point étonnez de cette tempête, ni des Excommunications que le Pape avoit fulminées; ils établirent avec beaucoup de prudence de bons ordres au dedans & au dehors de l'Etat.

Paul, qui avoit paru si animé, se rallentit dans un moment, & laissa entrevoir qu'il souhaitoit qu'on terminât ce differend par des voïes pacifiques: Les Venitiens demeurerent inflexibles dans leur premiere résolution: il fut donc contraint de recourir à la force, & d'interesser les Princes Catholiques dans sa querelle.

La

La France voulut être l'arbitre du differend, & avoir la gloire de terminer une affaire ſi importante, ce qui fit qu'elle ne montra aucune partialité : Les Eſpagnols tâcherent de nourrir la diſcorde entre les deux Partis, pour en tirer leurs avantages. L'Empereur ſe porta pour Médiateur : Le Roi de Pologne favoriſa la Republique : Le Roi d'Angleterre lui promit toutes ſortes de ſecours : Les Princes d'Italie demeurerent neutres. Le Duc de Savoïe ſe déclara ouvertement pour le Pape : La France continuoit toûjours ſa Négociation & l'affaire étoit déja ſi avancée, que les Eſpagnols ne pouvoient plus la traverſer, quoi qu'ils s'y appliquaſſent de toute leur force. Henry-Quatre eut l'honneur de cet accommodement ; il ſe ſervit pour cela du miniſtere du Cardinal de Joyeuſe ; les Priſonniers furent élargis, & mis entre les mains de l'Ambaſſadeur de France, on ne donna aucune atteinte aux Loix de la Republique : le Pape leva l'interdit. De ſorte que cette guerre fut proprement une guerre de Négociation.

Celle que les Païs-Bas firent à l'Eſpagne, interrompit *Arſenne*, fut plus

plus longue & plus sanglante : Ces Peuples soutinrent pendant quarante ans la Puissance de l'Espagne, qui fit des efforts incroïables les deux dernieres années, pour terminer une guerre si opiniâtre & si ruineuse. Le Marquis de *Spinola*, l'un des plus renommez Capitaines de son siecle, eut le commandement de l'Armée Espagnole, qui fut divisée en deux grands Corps, pour entrer dans la Frise & dans la Hollande. Le Prince d'Orange, dont les forces étoient beaucoup inferieures à celles de Spinola, sut si bien se prévaloir de la situation avantageuse de son Païs, que tous les efforts de son ennemi furent inutiles. Ce mauvais succés fit desesperer aux Espagnols de pouvoir jamais dompter la Hollande par la force ; ils tenterent un accommodement : Un Moine en fit l'ouverture à un Marchand Hollandois ; ces préliminaires donnerent lieu à une Tréve, & à une suspension d'armes.

Cette Tréve, dit *Ariste*, chagrina les Princes voisins. Henry-Quatre souhaitoit ardemment que la guerre durât entre l'Espagne & la Hollande ; mais il ne vouloit point accorder

der aux Hollandois de plus grands secours d'hommes & d'argent que ceux qu'il leur avoit donnez jusqu'alors. Cette refléxion, & l'amour de l'épargne lui firent trahir ses veritables interêts. Il songea à se rendre l'arbitre de la Negociation entre la Flandre & la Hollande.

Le Roi d'Angleterre, continua *Timante*, fit la même faute : Son interêt étoit que la guerre durât dans la Hollande, qui consumoit les forces de l'Espagne ; il se contenta d'avoir part à la Négociation : Maurice, dont l'interêt particulier étoit joint à l'interêt des Etats, s'opposoit de toute sa force à l'accord qu'on vouloit faire. *Barneveld*, dont le credit augmentoit durant le Paix, tâchoit d'accommoder les interêts de l'Etat aux siens. Après de grandes contestations, la Tréve fut concluë pour douze ans : les Etats furent reconnus Libres & Souverains, & les Princes reçurent leurs Ambassadeurs en cette qualité. La Négociation dura deux ans ; chacun s'efforça de se tromper l'un l'autre, ou du moins chacun se flatta d'avoir obtenu ce qu'il souhaitoit.

Voilà, dit *Ariste*, le dénouëment or-

ordinaire de toutes les Négociations: Dites-moi, je vous prie maintenant, de quelle maniere se termina l'affaire de la succession de Cleves & de Juliers. Vous savez, répondit *Timante*, que Jean Guillaume mourut sans enfans, & laissa ce bel heritage à disputer à quatre sœurs, dont l'une fut mariée à l'Electeur de Brandebourg: l'autre au Duc de Neubourg; la troisiéme au Duc des Deux-Ponts; & la derniere au Marquis de Turgaw. La dispute s'échauffa entre l'Electeur de Brandebourg & le Duc de Neubourg. L'Empereur parut en être offensé, pretendant que cet heritage devoit être mis en sequestre entre ses mains, jusqu'à ce qu'il eût décidé à qu'il il devoit appartenir. Sur cette prétention, il envoïa sur les lieux *Leopold*, Prince de sa Maison, qui se saisit de Juliers, principale Forteresse du Païs.

Les Princes interessez dans cette affaire, connurent aisément l'intention de l'Empereur: & n'étant point en état de résister aux forces de la Maison d'Aûtriche, implorerent le secours de la France, de l'Angleterre, des Païs-Bas, des Princes Protestans d'Allemagne; l'affaire réüssit comme ils

ils l'avoient ſouhaité, ils recouvrerent Juliers, ſans que l'Eſpagne oſât s'y oppoſer.

Il me ſemble, pourſuivit *Arſerne*, que la mort de Henry-Quatre, qui arriva ſur ces entrefaites, donna occaſion à la Maiſon d'Aûtriche de tenter cette affaire une ſeconde fois: Il eſt vrai, dit *Timante*; ce fut principalement un effet de l'imprudence des enfans de Brandebourg & de Neubourg, qui gouvernoient enſemble l'Etat de Cleves & de Juliers: les Fortereſſes étoient gardées par des garniſons égales; ils habitoient en même Palais: mais cette union ne dura guéres, & il eſt preſque impoſſible de gouverner long-temps de la ſorte un Etat, ſans qu'il arrive quelque diviſion. Les Princes eurent quelque jalouſie l'un de l'autre; leurs amis communs craignant que cette meſintelligence n'eût de mauvaiſes ſuites, leur perſuaderent de s'allier enſemble, pour mieux fomenter leur amitié; le Duc de Neubourg y conſentit, & demanda en Mariage la fille de l'Electeur de Brandebourg. Ce qui devoit être le lien de leur amitié, fut l'occaſion d'une haine irréconciliable. Pendant qu'ils étoient dans

le

le feu de la débauche, l'Electeur de Brandebourg se tint offensé de quelques discours qui ne lui plurent pas, & donna un soufflet au Duc de Neubourg, qui se jetta entre les bras des Espagnols pour se vanger d'un affront si cruel: ils marierent ce Prince avec la sœur du Duc de Baviere, & l'engagerent à se faire Catholique; ils envoïerent dans le Païs le Marquis de Spinola avec une puissante armée, qui s'empara de plusieurs Places, l'une après l'autre: de sorte que les legitimes possesseurs se virent dépoüillez de leurs Etats: Le Prince de Neubourg abandonna son veritable interêt pour n'écouter que sa passion, en se livrant aux Espagnols, qui se païerent par leurs mains des frais qu'ils avoient faits: les Princes Protestans d'Allemagne demeurerent immobiles durant tout ce differend; la France & l'Angleterre se contenterent d'envoïer leurs Ambassadeurs, au lieu d'envoïer de bonnes troupes, à Maurice de Nassau, qui en auroit fait un bon usage dans une affaire si importante.

L'élection du Comte Palatin au Roïaume de Bohême, reprit *Ariste*, a fait encore beaucoup de bruit dans

l'Europe, & cauſé de plus grands mouvemens : Vous avez raiſon, répondit *Timante*, & jamais affaire n'a été plus ſerieuſe, ſi l'on en juge par les circonſtances & par les évenemens : cette guerre mémorable n'a été terminée qu'après quinze batailles ; plus de trois cens mille hommes y perdirent la vie : cette affaire a cauſé une révolution generale dans tous les Etats d'Allemagne, tous les Princes de l'Europe y ont eu quelque part.

Quel eſt le ſujet, dit *Ariſte*, qui a fait naître de ſi grands mouvemens ? C'eſt, répondit *Arſenne*, qu'on refuſa le Roïaume de Bohême à Ferdinand d'Aûtriche, & qu'on élut Frederic, Comte Palatin du Rhin : Ferdinand n'épargna rien pour ſe rétablir dans une dignité qu'on lui avoit ôtée injuſtement, à ce qu'il croïoit. L'autre voulut s'y maintenir, perſuadé que ſon élection étoit legitime. Ferdinand tâcha de faire entendre que c'étoit un affaire de Religion, afin d'y intereſſer tous les Princes Catholiques de l'Europe : le Comte Palatin de ſon côté n'oublia rien pour faire voir, que ce n'étoit qu'une guerre d'Etat.

Il eſt certain, continua *Timante*, que depuis la guerre qui s'étoit émuë pour la ſucceſſion de Cleves & de Juliers, toute l'Allemagne s'étoit comme partagée en deux factions ; les Catholiques d'un côté, les Proteſtans de l'autre, qui choiſirent le Comte Palatin pour le Protecteur de leur Ligue ; le Duc de Baviere étoit à la tête des Catholiques.

Soit que les peuples de Bohême fuſſent gênez pour les affaires de la Religion, ſoit que ce fût un effet de leur legereté naturelle, ou des mécontentemens ſecrets des Principaux, ils ſecouërent le joug de Ferdinand, & élurent, en ſa place, Frederic, Comte Palatin, l'an 1619. Les Proteſtans qui s'étoient préparez à cet évenement, ſe mirent les premiers en campagne ; les Provinces-Unies, le Roi de Dannemarc, le Roi d'Angleterre les aſſiſterent puiſſamment, la France demeura neutre : Ferdinand ſe vit d'abord réduit à de grandes extremitez : mais on amuſa les Proteſtans par des Ambaſſades ; les Catholiques prirent ce tems pour reſpirer & pour amaſſer de nouvelles forces, avec leſquelles ils ruinerent entierement leurs ennemis par le gain de la Bataille de

Prague. L'Eſpagne ſut profiter de cette grande Victoire, joignit ſes forces de Flandres avec celles d'Italie, pour aſſujettir l'Empire ; la peur & la corruption ſe gliſſerent parmi les Princes d'Allemagne, chacun ſe hâta de ſe mettre ſous le joug ; tous contribuerent à l'envi à forger leurs fers.

Un progrés ſi ſubit fit craindre au Roi de Dannemarc d'être enveloppé dans l'embrazement de l'Allemagne ; il en entreprit la défenſe ; il ſe mit en campagne ; mais il fut vaincu ; il perdit une partie de ſes Etats, & fut contraint de faire une paix deſavantageuſe.

Ces heureux évenemens penſerent être funeſtes à l'Empire ; car il ſemble qu'il ſoit plus difficile de ſe bien gouverner dans la proſperité que durant l'adverſité ; on s'endort pendant que la fortune nous favoriſe ; mais les perſecutions nous réveillent, & font trouver des reſſources pour ſe garantir des malheurs dont on eſt menacé. Cela eſt arrivé à la Maiſon d'Aûtriche : enflée des proſperitez qu'elle n'eût jamais oſé eſperer, elle attaqua ouvertement le Duc de Mantouë, cette entrepriſe fit ouvrir les yeux à tous les Princes d'Italie, qui

cru-

crurent que cet orage les menaçoit également.

Le Roi de France y fit passer de prompts secours, & fit une grande diversion dans l'Allemagne, par le moïen de Gustave Roi de Suede. Les conquêtes de Walstein, Géneral de l'Armée de l'Empereur, donnerent de grandes jalousies à Gustave; il s'allia avec la France, & se prépara d'entrer dans l'Allemagne, pour la délivrer du joug ou elle étoit réduite.

L'Empereur n'eut d'abord que du mépris pour le Roi de Suede & pour son armée: il fit passer ses meilleures troupes en Italie, pour accabler le Duc de Mantoüe: mais les progrés de Gustave dans l'Allemagne obligerent la Maison d'Aûtriche à faire la paix avec la France, & de laisser le Duc de Mantoüe en repos. On laissa Cazal entre les mains des François, comme une place d'Armes en Italie, & Pignerol comme une porte, pour y entrer quand on voudroit.

Cette expedition, poursuivit *Arsenne*, fit connoître à la France son veritable interêt, & l'on prit des mesures justes pour balancer la puissance de la Maison d'Aûtriche; on délivra les Grisons de leur servitude; on em-

pêcha les Etats d'accepter la Tréve ; on maintint dans l'Allemagne le parti des Suedois, quoi que Gustave eût été tué dans une bataille qu'il avoit gagnée ; on délivra l'Electeur de Tréves des persecutions des Espagnols, & l'on châtia le Duc de Lorraine, qui s'étoit déclaré pour l'Empereur.

Nous avons vû encore, continua *Timante*, de grands mouvemens dans l'Italie pour la succession des Duchez de Mantouë & de Montferrat. La mort inopinée de François, Duc de Mantouë ; troubla le repos dont l'Italie jouïssoit depuis long-temps. Charles-Emmanuël, Duc de Savoïe soutenant le droit de Marie sa petite-fille, disputoit le Duché de Montferrat à Ferdinand ; c'est ce qui alluma la guerre dans l'Italie : le Roi d'Espagne qui regardoit depuis si long-temps le Piémont avec des yeux d'envie, chercha un prétexte pour quereller le Duc de Savoïe ; il attaqua ses Etats ; mais il y trouva plus de résistance qu'il n'avoit pensé : de sorte qu'il se résolut à faire la paix. Le Marêchal de Lesdiguieres acquit beaucoup de gloire durant cette guerre.

Ferdinand, Duc de Mantouë, n'a-

voit

voit point d'enfans; sa succession regardoit le Duc de Nevers. Le Roi de France étoit alors occupé au siége de la Rochelle : l'Espagne crut que l'occasion étoit favorable pour s'emparer de Cazal : Louïs Treize, après avoir heureusement terminé le siége de la Rochelle, ramena ses Troupes en Italie, força le Pas de Suze, donna du secours à Cazal, & fit des actions qui lui meriterent une gloire immortelle. Les Espagnols se rassurerent, & revinrent de leur premier étourdissement ; ils se saisirent des Grisons, & firent passer par-là de grandes Troupes, pour faire une seconde fois le siége de Cazal. Louïs Treize ne s'endormit pas dans cette conjoncture : il envoïa une grande Armée dans le Piémont ; le Duc de Savoïe eut recours à l'artifice pour l'amuser sous pretexte d'un Traité de paix ; le Roi évita le piége, & enleva Pignerol : il se préparoit à secourir Cazal, mais sur ces entrefaites il tomba malade à Lyon ; ce contre-temps interrompit pour quelques momens le cours de tant d'actions héroïques : Enfin le Roi recouvra sa santé, Cazal fut secouru ; le Duc de Mantouë rétabli dans ses Etats ; & ce qui paroît

roît incroïable, il en fut investi par l'Empereur même.

Il y a de belles refléxions à faire sur tout ce que vous venez de dire, poursuivit *Ariste*. Le Duc de Savoïe s'imagina mal à propos qu'il partageroit le Montferrat avec la Maison d'Aûtriche, malgré la France: mais il ne pouvoit manquer d'être dépoüillé des uns ou des autres, si l'on n'eût usé envers lui d'une grande indulgence. Le Duc de Lorraine agit aussi contre ses interêts, abandonnant le parti de la France pour s'attacher à celui de l'Empereur, dans un tems où la Maison d'Aûtriche avoit assez de peine à se maintenir. L'Empereur fit une lourde faute en attaquant l'Italie, aïant mis le feu dans l'Allemagne; & de quitter le pretexte de la Religion, qui lui avoit si bien servi dans plusieurs autres entreprises.



CONVERSATION.

Sur des Faits Historiques.

J'AY souvent pensé, dit *Arsenne*, à la réponse que fit Charles-Quint au Courier, qui lui apporta la nouvelle de la bataille de Saint-Quentin: L'Armée de Philippe Second, commandée par Emanuël-Philibert, Duc de Savoïe, Gouverneur des Païs-Bas, & par le Comte d'Egmont, avoit assiegé cette Place; le Connêtable de Montmorency voulut la secourir: mais il se précipita trop, ses troupes furent attaquées: après quatre heures de combat elles furent taillées en piéces, & toute l'Armée Françoise fut mise en déroute: Le Connêtable & le Maréchal de Saint-André tomberent entre les mains des ennemis: Charles-Quint aïant été informé de cette défaite, demanda au Courier, si Philippe n'avoit point marché droit à Pa-

ris : le Courier dit que *non*, & que l'Armée victorieuſe continuoit le Siége de Saint-Quentin. Le Prince répondit que ſon fils perdoit une belle occaſion de triompher de ſes Ennemis. En effet les François aïant eu le loiſir de ſe reconnoître & de revenir de la conſternation que leur avoit cauſée un ſi grand échec, ne ſe contenterent pas de ſe tenir ſur la défenſive ; ils ſe virent en état d'attaquer & de pouſſer leurs ennemis, qui avoient perdu l'occaſion de profiter d'un ſi grand avantage.

Il arriva à Philippe Second après la victoire de Saint-Quentin, reprit *Ariſte*, à peu près la même choſe qu'à Hannibal après la bataille de Cannes. Jamais Victoire ne fut plus entiere, & ce jour-là, pour ainſi parler, étoit le dernier des Romains, ſi Hannibal n'eût mieux aimé jouïr des commoditez de la Victoire, que d'en pourſuivre les avantages. Quelque grands, quelque habiles que ſoient les hommes, ils ſe reſſentent toûjours de la foibleſſe humaine : ce n'eſt pas qu'il n'eût des raiſons ſpécieuſes qui le détournoient d'aller à Rome ; ſon Armée, invincible en campagne, n'étoit point propre pour les

les siéges, parce qu'elle manquoit de machines & de provision. C'est en vain que Maharbal lui promettoit à souper dans le Capitole ; il fut retenu par une fausse circonspection, quand il étoit sur le point de détruire Rome.

Un grand Politique l'a dit, continua *Timante*, qu'il y a un point dans la décadence des États, où leur ruine seroit inévitable, si l'on connoissoit la facilité qu'il y a à les détruire ; mais on se contente du moins, quand on peut le plus ; on tourne en prudence le défaut de courage, ou le peu de résolution. Hannibal au lieu de s'approcher de Rome, s'en éloigna, comme s'il eût voulu rassûrer les Romains après leur défaite, & leur donner le temps de réparer les débris de leur armée ; ce fut une faute irréparable, & la premiere ressource des Romains, dont l'Empire eût peut-être été renversé pour toûjours, si Hannibal eût sû profiter de sa Victoire.

Ce modele convient assez à Philippe Second, dit *Ariste* ; on mit effectivement en déliberation dans son armée, lequel des deux seroit le plus expédient, ou d'aller à Paris, ou de continuer le Siége de Saint-Quentin :

mais tous les Generaux crurent qu'il étoit trop perilleux de conduire l'armée vers Paris, à cause des Places qu'on auroit à dos : ainsi ils résolurent de continuer le Siége qui ne dura que peu de jours, malgré les résistances de l'Amiral de Coligni, & de Dandelot son frere.

Un malheur ne vient jamais sans l'autre, reprit *Arsenne*, le Maréchal de Thermes, qui avoit acquis beaucoup de gloire à la prise de Dunkerque, fut obligé de disputer le passage avec le Comte d'Egmont, qui s'étoit posté avantageusement auprès de Gravelines, pour l'empêcher de passer: Le Maréchal fut obligé de combattre avec des troupes fatiguées, qui furent aisément défaites : le Maréchal enflé de la gloire d'avoir emporté une Place aussi importante, s'en retournoit avec la présomption d'un Vainqueur, & negligeoit de prendre ses precautions : sa negligence ou sa vanité fut punie ; on le fit prisonnier, & son armée victorieuse fut vaincuë.

A ce que je vois, continua *Timante*, les commencemens du Regne de Philippe Second furent fort heureux: Il est vrai, dit *Ariste* ; mais il fit une faute de confier le Gouvernement des

Pais-Bas à une femme. Quelque mérite & quelque ſageſſe qu'eût Marguerite de Parme, fille naturelle de Charles-Quint; & quelque politique que fût Antoine Perennot, Cardinal de Granvelle, la ſuite fit aſſez voir que Philippe avoit fait un mauvais choix. Il me ſemble, reprit *Ariſte*, qu'il faut plûtôt s'en prendre à la conjoncture du temps, & à la ſituation des affaires, qu'à la perſonne de ceux qui gouvernoient ces belles Provinces; l'hereſie qui avoit infecté l'Allemagne, & qui commençoit à ſe gliſſer en France, répandit ſon poiſon dans les Provinces du Païs-Bas.

C'eſt une mauvaiſe politique, reprit *Arſenne*, d'attendre qu'on puiſſe convaincre l'hereſie; l'opiniâtreté en eſt le propre caractere; il faut l'attaquer vivement lors qu'on peut la détruire. Charles-Quint connut par experience, quand il voulut réduire les Proteſtans d'Allemagne, qu'il n'étoit plus en état que de traiter avec eux; mais s'il les eût attaqué lors qu'ils balançoient, & qu'ils ne ſavoient encore quelle réſolution ils devoient prendre, il auroit pû les réduire ſans peine.

Les commencemens de l'hereſie dans les Païs Bas, dit *Ariſte*, ſe ſont paſ-

sez en négociations, & en intrigues, qui n'avoient d'autre succés que de pervertir les inclinations les plus innocentes : mais le feu éclata bien-tôt après, parce que les Calvinistes de France enhardirent les Flamands, qui passerent du murmure à une sedition ouverte, & porterent leur audace jusqu'à piller les Eglises & les Monasteres.

Le genie severe & farouche du Duc d'Albe acheva de révolter les esprits : il se flatta d'étouffer l'heresie, en faisant châtier rigoureusement les Heretiques ; il n'étoit plus temps ; il se méconta dans les mesures qu'il prit : il eût fallu effectivement recourir d'abord à ce remede ; mais la rebellion étoit déja enracinée : la severité des châtimens ne faisoit qu'aigrir les esprits de jour en jour. L'emprisonnement du Comte d'Egmont & du Comte d'Horne, jetta la consternation partout ; mais le desespoir se mêlant ensuite à l'opiniâtreté, on en vint à de grandes extrêmitez de part & d'autre.

Le Roi d'Espagne voïant qu'on n'avançoit point par les voïes de la rigueur, prit d'autres mesures : Il tâcha de ramener les esprits à leur

devoir

devoir par la douceur. Il me ſemble, interrompit *Ariſte*; que Philippe en cet état reſſembloit aſſez aux Medecins qui veulent guerir des maux qu'ils ne connoiſſent pas. Après avoir fait l'eſſai de quelques remedes qui n'ont pas réüſſi, ils en appliquent d'autres au hazard; qui ſont ſouvent entierement contraires aux premiers.

Il eſt vrai, pourſuivit *Arſenne*, que l'extrême ſeverité du Duc d'Albe n'avoit fait qu'irriter le mal; mais la moderation de ſon ſucceſſeur cauſa plus de deſordre & de confuſion, que l'autre n'en avoit cauſé par ſes emportemens & par ſa ſeverité. C'étoit *Louis Zuniga Requeſens*, Duc de Ceſa, Grand Commandeur de Caſtille, qui avoit rendu de grands ſervices dans la guerre de Grenade contre les Mores, & qui s'étoit ſignalé à la Bataille de Lepante contre les Turcs.

Le Prince Guillaume de Naſſau attaqua & ſoumit preſque toute la Hollande & la Zelande, après avoir gagné deux Batailles navales ſur les Eſpagnols, l'an 1574. mais ſa mort ébranla beaucoup ſon parti; il fut tué en Zelande par Balthazard Gerard, Bourguignon, qui lui lâcha un coup de piſtolet, chargé de trois balles em-

empoisonnées ; le Prince Maurice son fils lui succeda, quoi qu'il n'eût que dix-huit ans ; il se trouva à la mort de son pere, maître de la Hollande, de la Zelande, de la Frise & d'Utrecht, où les Gueux s'étoient principalement établis, après une guerre de quarante-trois ans sans interruption.

Philippe Second, reprit *Ariste*, n'oublia rien pour arrêter le cours de ces desordres ; mais la fortune le seconda mal. On n'a gueres vû, repliqua *Timante*, de Prince plus caché & plus politique, comme il le fit assez voir dans l'expedition qu'il entreprit contre la Reine Elisabeth, pour se vanger des secours qu'elle avoit donnez aux revoltez des Pais-Bas. Pour empêcher qu'on ne penetrât dans ses intentions, il parloit souvent dans ses entretiens ordinaires, du déplaisir qu'il ressentoit toûjours d'avoir perdu Tunis ; afin qu'on crût que les grands préparatifs qui se faisoient dans les Ports d'Espagne, n'avoient pour but que la conquête de cette importante Place ; & que l'Angleterre endormie, comme les autres, par ces apparences, ne prît point de mesures pour se mettre à couvert du peril qui la menaçoit. Cet artifice lui reüssit pendant quel-

que

que temps : mais enfin on ſoupçonna que ces preparatifs regardoient l'Angleterre, quoi qu'il ne fit confidence de ſon deſſein à perſonne.

Les grandes affaires, dit *Arſenne*, doivent être neceſſairement communiquées à pluſieurs, quand on eſt prêt d'en venir à l'excution ; de ſorte que la Reine d'Angleterre fut avertie de toutes parts que cette tempête la menaçoit ; elle n'en parut point étonnée, & donna promptement ſes ordres pour ſe mettre à couvert de l'orage. La Flotte de Philippe étoit compoſée de cent quarante Vaiſſeaux de guerre, d'une grandeur effroïable : elle portoit vingt mille Soldats, huit mille Matelots, trois mille Forçats : c'eſt pour cela qu'on donna à cette Flotte le nom d'*Invincible*. Le retardement du Duc de Parme, qui ne ſe trouva point prêt pour faire paſſer en Angleterre les troupes qu'il avoit eu ordre d'y envoïer, fut en partie cauſe de la diſgrace qui arriva enſuite à cette Flotte. Pendant qu'elle étoit à l'ancre devant Calais ; l'Amiral d'Angleterre, ſuivant le conſeil de *Drak*, hazarda, à la faveur des tenebres d'une nuit aſſez ſombre, d'aborder la Flote Eſpagnole avec dix ou douze Brulots, qui

qui la mirent en un moment toute en feu; un vent violent ſe joignit au feu qui fit un terrible ravage. Trente-trois Vaiſſeaux furent perdus; plus de dix mille hommes perirent; de ſorte que l'on fut contraint de ſauver les débris de cette Flotte, ſans oſer rien entreprendre.

Il me ſouvient, reprit *Ariſte*, d'une Medaille qu'Eliſabeth fit frapper pour inſulter au malheur de ſon ennemi. Cette Medaille repréſentoit des Vaiſſeaux ſans nombre, qui ſe retiroient; on y avoit joint ces paroles à moitié empruntées de Ceſar: *Venit*, *vidit*, *fugit*.

Cette diſgrace, repliqua *Timante*, fit paroître la grandeur de courage de Philippe Second: Il étoit dans ſon Cabinet, où il écrivoit une Lettre, lors qu'on lui apporta la nouvelle du malheur qui étoit arrivé à ſa Flotte: il reçut cette nouvelle ſans s'émouvoir, & ſe contenta de dire, qu'il n'avoit point envoïé ſes Vaiſſeaux pour combattre contre les vents; il continua d'écrire avec la même tranquillité. Si ce Prince fit voir ſa grandeur d'ame à former de belles entrepriſes, il marqua auſſi beaucoup de fermeté, en ſe mettant au-deſſus de tous les éve-

évenemens. Ce Prince a eu la gloire de mettre en mouvement toute l'Europe pendant quarante deux ans, ſans ſortir de ſon cabinet ; & toûjours tellement maître de lui-même, qu'on ne voïoit en lui aucun changement, ni dans la proſperité, ni dans l'adverſité. On n'a guéres vû de plus grand Politique ; quelques-uns ont crû qu'il avoit encore encheri ſur Charles-Quint, ſon Pere, quoi qu'il fût très-verſé en cette ſcience.

Il me ſemble, dit *Ariſte*, que Philippe Troiſiéme ſon ſucceſſeur, ne l'égala pas en cette ſcience, & qu'il fit une grande faute contre la Politique, lors qu'il chaſſa d'Eſpagne tous les Mores : On dit que le nombre de ceux qui ſortirent de ſes Etats, montoit à plus de neuf cens mille : l'Eſpagne ne s'eſt point encore relevée de cette perte, & c'eſt ce qui eſt cauſe qu'elle eſt ſi dépeuplée en pluſieurs endroits.



CONVERSATION.

Sur des Matieres Ecclesiastiques.

CRoyez-vous, demanda *Timante*, en s'adressant à *Arsenne*, que l'Eglise de France soit aussi ancienne qu'on le publie d'ordinaire? Il n'y en a point de plus ancienne dans l'Europe, répondit *Arsenne*. Pour trouver son origine, il faut remonter jusqu'au temps des Apôtres: après qu'ils se furent établis dans l'Italie, leurs premiers soins furent d'envoïer des Evêques dans les Villes les plus considerables des Gaules: les Peuples de ce beau Païs témoignerent assez par la facilité avec laquelle ils reçurent ces saints Pasteurs, que le culte des faux Dieux, que les Gaulois adoroient, étoit plûtôt un effet de leur ignorance, que de l'attachement qu'ils avoient pour les Idoles.

Il me semble, poursuivit *Ariste*, que saint Paul & saint Philippe étoient ve-

venus dans les Gaules, & qu'ils y avoient annoncé la foi en traversant ce Païs pour passer dans l'Espagne & dans l'Angleterre. Ce que vous dites, est très-veritable, reprit *Arsenne* ; & c'est à tort que quelques Auteurs ont avancé que la foi ne fut publiée dans les Gaules que vers le troisiéme siecle, sous le Regne de Dece. On vit dés le temps des Apôtres, ou peu après, *Trophime* dans la Ville d'Arles, *Martial* dans Limoges, *Paul* dans Narbonne, *Saturnin*, dans Toulouse, *Gratian* dans la Touraine, travailler avec beaucoup de succés à la conversion des Idolâtres.

On a plusieurs témoins authentiques de cette verité, continua *Timante* ; saint Irenée & Tertullien, qui ont vêcu dans le second siecle ; saint Cyprien a parlé des Eglises de la Gaule comme des plus anciennes : Les Evêques de la Province de Vienne, dans la Lettre qu'ils écrivirent à saint Leon Pape, marquent que l'Apôtre saint Pierre avoit envoïé saint Trophime dans la Ville d'Arles, & que c'est par son ministere que la Foi s'est répanduë dans les Gaules. Je sai que Gregoire de Tours est d'un sentiment contraire ; mais ce grand homme est plus recomman-

commandable pour ſa pieté, que pour ſon exactitude dans l'Hiſtoire. Saint Paul envoïa *Creſcens* dans les Gaules : Saint Luc a fait auſſi quelque ſéjour dans la Gaule Narbonnoiſe, puis qu'il ne ſe ſeparoit pas de ſaint Paul, qui y a paſſé en allant en Eſpagne.

Un des grands avantages de la Gaule, reprit *Arſenne*, eſt la pureté de la foi qui s'y eſt toûjours maintenuë, malgré les hereſies qui s'y ſont élevées de temps en temps : nous devons ce bonheur à la pieté & au zele de nos Rois, qui ont pris un ſoin particulier d'entretenir leurs Sujets dans les ſentimens orthodoxes ; & qui ont obligé les Eccleſiaſtiques de ſuivre exactement les Ordonnances de l'Egliſe touchant les mœurs & la diſcipline.

L'Egliſe de France, dit *Ariſte*, à la conſiderer par le nombre de ſes Miniſtres, fait une partie de l'Etat, c'en eſt un membre politique, & ſelon cet égard, le Roi en eſt le Chef comme des deux autres états de ſon Roïaume. C'eſt ſous ſa protection que les Prelats jouïſſent des revenus temporels, qui ſont annexez à leurs Benefices. C'eſt un des droits de ſa Couronne d'être,

comme

comme dit l'un de nos Juriſconſultes, Souverain & Protecteur des Egliſes de ſon Roïaume. C'eſt à cauſe de ce titre que nos Rois ſont ſi jaloux de conſerver les droits & les libertez de l'Egliſe Gallicane. Ces libertez ne conſiſtent pas ſeulement dans l'uſage des Canons des quatre premiers Conciles ; mais auſſi dans l'uſage des Epîtres Decretales anciennes & modernes.

Nos Prelats, continua *Timante*, reconnoiſſent de bonne-foi, qu'ils tiennent tous leurs biens temporels de la liberalité de nos Rois, qui ſont l'appui le plus puiſſant de l'Egliſe, & particulierement du Siége de Rome, dont ils ont pris la défenſe dans toutes les rencontres où ils en ont été ſollicitez. C'eſt par leurs donations qu'ils ont acquis comme un droit de Patronage, ſur toutes les Egliſes Cathedrales de leur Roïaume : Ils jouïſſent legitimement des Privileges des Fondateurs : & je ne comprens pas pourquoi tous les Corps de l'Etat apporterent tant de difficultez à la publication des Concordats, & toutes les inſtances que l'on fit pour rétablir les Elections, qui ont ſouffert de plus grands inconveniens, qu'il n'y en a dans l'uſage preſent des Nominations.

L'un de nos Auteurs modernes, dit *Ariſte*, s'eſt plaint du malheur de ſon ſiecle en diſant que les richeſſes des Eccleſiaſtiques ont ruiné leur pieté, & que l'abondance des biens de la terre les a privez des biens du Ciel. Il y a peu de nos Abbez & de nos autres Prelats, qui fuſſent d'humeur à faire la propoſition que firent à leurs Dioceſains, ſaint Auguſtin & ſaint Chryſoſtome, qui vouloient remettre aux perſonnes du ſiecle la jouïſſance des biens temporels, qui avoient été donnez à leurs Egliſes; en ſe reſervant les oblations des fideles pour leur ſubſiſtance.

Voilà une morale bien ſurannée, interrompit *Arſenne*, & qui ne trouvera gueres de partiſans; les Prelats n'auroient pas le viſage ſi vermeil ni ſi brillant, s'ils ne mangeoient que du Pain benit. Il eſt vrai, pourſuivit *Ariſte*, que les offrandes étoient fort conſiderables dans la primitive Egliſe, & ſous le Regne des Empereurs Païens; mais la ferveur des fideles s'eſt beaucoup rallentie ſur ce ſujet. L'on n'a commencé à doter les Egliſes que ſous Conſtantin, en leur attribuant des biens immeubles; mais l'on obligeoit les Evêques de nommer des Econo-

mes

mes de tous ces biens, pour en faire le partage, suivant les droits, & le caractere des personnes qui remplissoient les emplois dans les Eglises Cathedrales. Cet usage a duré jusqu'au temps que les Evêques & les Chapitres ont separé leurs biens temporels.

Il me semble, repliqua *Timante*, avoir lû une Loi, par laquelle les Empereurs obligeoient les Evêques de résider dans leurs Dioceses; ils vouloient même être informez des raisons qu'ils avoient de se rendre à Constantinople, pour les dispenser de ces voïages, s'il n'étoit pas absolument necessaires qu'ils vinssent à la Ville Imperiale. Cette Loi a été sagement inventée, reprit *Arsenne*; il est necessaire que le Pasteur veille incessamment à la garde de son troupeau: mais je voudrois savoir, *ajouta-t-il*, si les Eglises de France avoient autrefois le droit de se donner des Prelats? Ce droit est fort ancien, reprit *Timante*: mais comme les Elections ont été souvent troublées par les brigues & par les mouvemens des Peuples, ou par la corruption même de ceux qui y présidoient; nos Princes ont jugé à propos pour le bien de l'Etat de choisir eux-même les Ministres de l'Eglise. Les Papes ont souvent tâ-

ché de troubler le droit des Elections; Jean Vingt-deux & Benoiſt Douze ſe reſerverent ce droit, dont leurs Succeſſeurs ont joui pendant plus de cent ans, juſqu'au temps des Conciles de Conſtance & de Baſle, où l'on rétablit les Elections en France: L'Egliſe Gallicane, aſſemblée dans la Ville de Bourges, dreſſa les Loix de ſa diſcipline ſous le titre de *Pragmatique Sanction*, l'an 1438. ſur les Decrets du Concile de Baſle.

Cette Pragmatique, dit *Arſenne*; chagrina beaucoup les Papes, qui s'étoient accoutumez depuis plus de cent années à pourvoir à ces Dignitez Eccleſiaſtiques, & à jouïr des émolumens qu'ils tiroient des Annates: ils regarderent cette Pragmatique comme une entrepriſe ſur leur autorité; ils la condamnerent même comme heretique & ſchiſmatique. Louïs Onze eut beaucoup de complaiſance pour les ſollicitations de Pie Second: Louïs Douze fut étonné des foudres du Vatican: les conjonctures des affaires de l'Etat obligerent François Premier à conſentir à un accommodement, qui ne fut pas generalement approuvé de toute la France. L'Egliſe, les Parlemens, l'Univerſité ont appellé à un Concile Oecumeni-

rique de la publication du Concordat, dans lequel toutefois on trouve moins d'inconveniens, que dans la Pragmatique Sanction.

En effet, poursuivit *Ariste*, on peut dire que le Roi est rentré dans ses anciens droits, puisque les Rois de la premiere Race ont donné les Evêchez, du consentement de l'Eglise Gallicane. Le Pape Zacharie accorda ce droit à Pepin & à ses descendans, à cause des desordres des Elections. Le Concordat ne donne au Roi que ce que l'Empereur, le Roi d'Espagne, & la plûpart des Princes Chrêtiens ont dans l'étenduë de leurs Etats.

Il est certain, continua *Timante*, que les Elections ont souvent causé de grands desordres dans l'Eglise. Le Peuple, la Noblesse & le Clergé étoient rarement d'accord. L'ambition de ceux qui briguoient ces grandes dignitez, les a souvent portez à corrompre, par des presens, les Chanoines des Eglises Cathedrales, à qui on avoit laissé le droit d'élire. Ceux qui briguoient la Prélature, emploïoient la recommandation de la Noblesse de leur Famille, pour séduire ceux qui presidoient à l'élection de l'Evêque; on s'engageoit par des promesses à leur rendre de bons

offices. C'eſt ce qui a introduit la ſimonie dans l'Egliſe ; car lors que l'on manquoit de faveur, pour l'emporter ſur ſes concurrens, on faiſoit une eſpece de trafic des Dignitez Eccleſiaſtiques ; on offroit de l'argent aux Chanoines des Egliſes Cathedrales, qui le recevoient ſans façon ; cet abus n'a pû être reformé que par un changement qui remet ce droit d'élection dans la perſonne du Prince, qui ne craint point la violence, & qui ne peut être ſéduit par la faveur ou par les preſens.

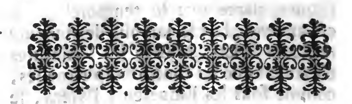
En vertu du Concordat de Leon Dix & de François Premier, le Roi a droit de nommer aux Evêchez & aux Abbaïes ; mais la confirmation a été reſervée au Pape. Depuis qu'on a joint de grands revenus aux Dignitez Eccleſiaſtiques, on ne les conſidere que par les avantages qu'on en retire : le luxe eſt entré dans l'Egliſe avec les richeſſes. Il n'y a point cependant d'Etat qui demande plus de vertu & plus de ſainteté que celui des Evêques, parce qu'ils ſont établis pour remedier aux deſordres des autres.

Les Princes ſe ſont attribuez la faculté de diſpoſer des Dignitez Eccleſiaſti-

ſti-

ſtiques, parce que le temporel qui y eſt annexé, fait la jalouſie de pluſieurs de leurs Sujets. Mais ſi les Prelatures n'avoient que les fonctions ſpirituelles, comme ſous les Empereurs Païens, je crois qu'elles ne ſeroient pas l'objet de la paſſion de beaucoup de gens.

L'Egliſe de France, dit *Ariſte*, a tout ſujet de louër le zele & la pieté du Roi, qui dans ſes conſeils de conſcience fait examiner la vertu & la ſuffiſance de ceux qu'il doit nommer à ces grandes Dignitez. C'eſt par ſes ſoins que l'Egliſe Gallicane eſt pourvuë de tant de ſavans Prelats, dont la vertu égale la ſcience. C'eſt un avantage pour ce Roïaume d'être délivré du tumulte des Elections, où l'on voïoit ſi ſouvent arriver tant de deſordres, qui étoient d'un ſi grand ſcandale pour tous les Fidelles.



CONVERSATION.

Sur les Modes.

ARISTE & *Timante* étoient allez voir *Arsenne*, à une Terre qu'il a à la campagne, peu éloignée d'un fameux Port de Mer: Lors qu'ils se promenoient sur le rivage, ils virent entrer dans le Port un Vaisseau qui revenoit des Indes, & qui avoit emploïé trois années à faire ce voïage: Il étoit chargé d'étoffes des Indes, de Perse, & de la Chine, & de ces curieuses bagatelles, que le luxe, & l'oisiveté des femmes ont inventées pour se parer, ou pour s'amuser. *Arsenne* proposa à ses amis d'entrer dans ce Vaisseau, où ils trouverent plusieurs Etrangers de toutes sortes de Nations, & qui avoient appris assez de François durant le voïage, pour leur répondre grossierement sur les questions qu'ils leur proposoient

ent touchant les mœurs, & la Religion de leur païs, & fur ce qu'on y trouvoit de plus curieux. *Arfenne* s'appliqua furtout à confiderer la difference des habits, dont ces Etrangers étoient vêtus, & dont la varieté reprefentoit une efpece de mafcarade fort agréable. Chaque Nation, dit *Arifte*, prétend être privilegiée, & avoir feule attrapé le bon goût dans la maniere de s'habiller; mais ce fentiment eft un effet de l'habitude, & des préjugez: Les habits qui paroiffoient d'abord bizarrez, & de mauvais goût, paroiffent propres & bien entendus, quand les yeux y font accoutumez. Si l'on étoit fage, repliqua *Timante*, on ne s'habilleroit que pour la commodité; les premiers habits furent inventez pour fe garentir des incommoditez de l'air; des peaux coufuës enfemble, & groffierement apprétées, fervoient d'habits aux deux fexes; on fe rebuta bientôt de cette fimplicité: les femmes chercherent du raffinement dans la maniere de s'habiller pour plaire aux hommes, & pour donner un nouveau luftre à leurs agrémens naturels, par le fecours des parûres. Le lin, la laine, la foïe, les couleurs les plus vives, l'argent, l'or, les

pierreries, tout fut mis en uſage. Soit que l'habit long ſoit plus modeſte, ou qu'il pare davantage, les femmes l'ont adopté ; & ce n'eſt que parmi les Barbares qu'elles s'habillent autrement. La plûpart des Nations obſervent une maniere uniforme & conſtante, pour la façon de leurs habits ; il n'y a que quelques Nations de l'Europe qui la changent. Ce ne ſont pas les Nations les moins polies, dit *Ariſte*, & bien loin de leur reprocher leur inconſtance, il faut ſe regler ſur leurs manieres. La mode impoſe un eſpece de neceſſité, à laquelle les plus ſages doivent s'aſſujettir, quand elle eſt bien établie ; la ſingularité dans la maniere de s'habiller comme en toute autre choſe, eſt blâmable ; pourquoi ſe faire regarder pour un habit qui choque toûjours, quand il n'eſt pas à la mode ? On n'eſt jamais blâmé de faire ce que font tous les honnêtes-gens ; mais on s'expoſe à la cenſure & à la raillerie, quand on s'écarte de la route commune. Un goût particulier doit être ſuſpect : c'eſt une entrepriſe bien hardie, & une grande témerité de condamner ce que tout le monde fait. Dans les lieux où les modes changent,

gent, on ne s'habille pas seulement pour sa commodité, il faut se bannir du commerce du monde, ou se mettre comme les honnêtes-gens, pour ne blesser les yeux de personne par des singularitez bizarres. Il en est à peu près des habits comme du langage, où il ne faut rien affecter; on parle mal en voulant parler trop bien; les termes recherchez & précieux, les mots nouveaux que l'usage n'a pas encore établis; les façons de parler usées, basses, triviales ne conviennent point aux honnêtes gens; il faut les abandonner à la populace qui n'est pas un bon modelle; de même les Sages n'inventent point des modes nouvelles, ils ne rencherissent point sur celles que les autres inventent; ils ne sont pas des premiers à suivre celles que l'on veut introduire; mais ils ne s'opiniâtrent point à retenir celles que l'usage a abolies; ils laissent à leurs Tailleurs, & à leurs Cordonniers la liberté de les habiller, & de les chausser selon l'usage. Ce qu'ils peuvent faire, c'est de garder quelque moderation pour ne pas outrer une mode, que l'usage commence à introduire. Depuis que les femmes se sont avisées de se servir de fers, pour sou-

soutenir la pyramide de leur coëffure, qui est une espece de bâtiment à plusieurs étages; elles ont tellement encheri sur cette mode, qu'il n'y a plus de porte assez élevée pour leur donner passage sans baisser la tête. Cette mode n'est pas aussi récente, que vous le pensez, interrompit *Arsenne*; la gloire de l'invention en est dûë aux Dames Romaines, Juvenal nous apprend dans sa sixiéme Satyre, que les femmes de son tems, pour relever leur taille, se mettoient sur la tête un édifice à plusieurs étages; la plus petite femme, quand on la regardoit de front, ressembloit à une Andromaque, par le secours de cette coëffure; c'est apparemment par le même motif, & pour se faire une taille plus avantageuse, que les femmes de ce tems-ci mettent sur leur tête, des rubans, & des dentelles à plusieurs rangs. La plûpart des modes tirent leur origine de la bizarrerie de quelques Particuliers, qui cherchent à reparer, par de certains ajustemens qui leur conviennent, ce qui leur manque d'agrémens naturels; les autres qui n'y ont pas le même interêt, ne laissent pas de suivre leur exemple, quand il ne choque pas la raison.

ſon. Si vous voulez que je vous diſe mon ſentiment, interrompit *Timante*, toutes les modes me paroiſſent également déraiſonnables; & quand elles ſont paſſées, nous les trouvons toutes également ridicules. J'entrai, il y a huit jours, dans la garderobe d'un vieux Seigneur de la Cour, qui a conſervé des habits de toutes les modes qui ont regné tour-à-tour, depuis qu'il eſt dans le monde; il n'y a rien de plus bizarre que cette varieté; mais les modes qui nous plaiſent aujourd'hui, auront le même ſort dans vingt ans. Quelque reſpect que nous aïons pour nos Ancêtres, nous ne ſaurions nous empêcher de trouver ridicules les habits qu'ils portoient alors; quoique leurs portraits ſoient gracieux, & bien deſſignez, nous ne pouvons ſouffrir leurs habillemens qui étoient en ce tems-là propres & galans, & faiſoient le même effet pour l'ornement de ceux qui les portoient: On fera, dans vingt ans, le même jugement des habits que nous portons aujourd'hui, qui paroîtront ridicules, quand la mode en ſera paſſée. Mais d'où vient, pourſuivit *Ariſte*, que nous n'avons pas le même dégoût pour les habil-

lemens des Grecs & des Romains ? les Tapiſſeries, les Tableaux remplis de figures habillées à la Grecque ou à la Romaine, ne nous bleſſent point la vûë ; au contraire nous y trouvons je ne ſai quel agrément, & je ne ſai quelle nobleſſe, que les habits modernes n'ont pas : C'eſt que la figure de ces habits n'a jamais changé, repondit *Arſenne*, nous avons toûjours vû les Grecs & les Romains habillez de la même maniere, & nos yeux s'y ſont accoutumez dès l'enfance. Une mode nouvelle a toûjours, je ne ſai quoi qui choque d'abord, juſqu'à ce que l'imagination s'y ſoit accoûtumée par l'uſage. C'eſt cependant la nouveauté, interrompit *Timante*, qui fait tout le merite d'une mode ; les François ne trouvent rien d'agréable, que ce qui eſt nouveau ; les mêmes objets les ennuïent ; comme ils ſont bruſques & impatiens, ils ſe laſſent bien-tôt de ce qui les a le plus touché : C'eſt de-là que vient cette avidité à embraſſer une mode nouvelle, ſans examiner ſi elle contribuë quelque choſe à l'ornement ou à la commodité.

Toutes les Nations, dit *Arſenne*, reprochent aux François leur incon-

ſtan-

ſtance, & leur legereté ſur les modes, & nous la leur reprochons nous-mêmes; mais je ne ſai ſi ce reproche eſt auſſi-bien fondé qu'on ſe l'imagine; ſi vous y prenez garde, le fonds de la mode ne change point; les hommes ont porté des chapeaux ronds, ou pointus ſelon leur caprice; mais ce ſont toûjours des chapeaux; ils ne ſe ſont point encore aviſez de porter des Turbans, ou des Bonnets à la Polonoiſe: les changemens qui ſe ſont faits aux coëffures des femmes, ne ſont pas conſiderables. Ce que je ne pardonne pas aux hommes, reprit *Ariſte*, c'eſt l'enflure de leurs perruques, qu'ils portent d'une longueur, & d'une épaiſſeur démeſurée: Les cheveux étoient faits pour l'ornement de la femme; mais les hommes ſe ſont approprié cet ornement depuis quelques années; & les femmes ſont convenuës de renoncer à cet agrément; car elles ne portent plus de cheveux, ou du moins elles ne s'en parent pas comme elles faiſoient il y a trente ans: leur maniere de ſe coëffer a je ne ſai quoi de plus fier & de plus farouche, qui ne convient pas à la douceur & à la modeſtie de leur ſexe.

Le changement qui s'eſt fait ſuc-

ceſſivement dans les modes, repliqua *Timante*, n'a été que comme un eſſai pour arriver à ce qu'il y a de plus parfait & de plus commode; & quand on l'a trouvé, on ne change plus: Il en eſt à peu près comme dans les Arts qui ne ſe perfectionnent, que par le tems & par les experiences. Quoique les François aiment je ne ſai quoi d'aiſé & de galant dans leurs habits, ils aiment encore mieux ce qui eſt commode. Ils ſe ſont défaits de tout cet embarras de rubans, dont leurs habits étoient couverts depuis le haut juſqu'en bas, & qui étoient d'un grand ornement pour la jeuneſſe: ils ſe ſont ſi bien trouvez des chauſſes étroites & ſerrées, qu'ils ont renoncé pour jamais à ces grands Canons, où leurs jambes étoient comme dans des entraves, & à ces hauts de chauſſes plus larges que des cotillons. Nous voulons que nos habits ſe reſſentent de l'air aiſé, que nous avons dans nos manieres. Il me ſemble que nos Voiſins, pourſuivit *Arſenne*, s'accommodent aſſez de ce qui eſt à nôtre goût, & qu'ils ſe reglent, ſans peine, ſur la maniere dont les François s'habillent, quoiqu'il y ait toûjours quelque antipathie dans le genie de ces differentes Nations. Si

Si nos Voiſins, reprit *Ariſte*, empruntent de nous la maniere de s'habiller de bon air, nous ne faiſons point de façon d'emprunter d'eux ce qu'ils ont de plus commode : Nous avons adopté les ſurtouts, & les brandebourgs: Les Eſpagnols nous ont donné le modele des chauſſes étroites, qui ſont également commodes pour la ville & pour la campagne, pour marcher & pour monter à cheval. Quoi que les Hiſtoriens nous apprennent, que les Anciens ſe ſont ſervis de cheveux empruntez, je crois que nous devons à l'Angleterre l'invention des Perruques, de la maniere, dont on les porte aujourd'hui. Les François ſont plus propres à perfectionner les Arts, qu'à inventer, mais ſouvent, ils portent les choſes à un excès déraiſonnable, comme ils ont fait pour les Perruques; c'eſt une forêt de cheveux, qu'ils mettent maintenant ſur la tête ; je ne doute point qu'ils n'en ſoient fort incommodez durant les grandes chaleurs ; outre que cette abondance de cheveux, qui leur offuſquent le viſage, les défigurent, & alterent leurs traits. Cependant quand on invente quelque mode, il faudroit ſur toutes choſes avoir égard à l'utilité, & à la commodité.

Croïez-

Croïez-vous, demanda *Timante*, que ce ſoit une choſe fort utile; que ce grand nombre de points, & de dentelles qui ſont ſi fort au goût des femmes, & qui leur coûtent des ſommes immenſes? Eſt ce que de beau linge tout uni ne les pareroit pas également? Quelle épargne pour les Maris, ſi l'on pouvoit perſuader cette maxime à leurs femmes? Si le luxe eſt blâmable, répondit *Arſenne*, on en retire au moins cet avantage, qu'il fait ſubſiſter une infinité de malheureux, & qu'il tient tout le monde en haleine, par les differens ouvrages, que l'on demande aux Ouvriers. Il y a des Provinces entieres qui ſubſiſtent de la Manufacture des dentelles: on y fait travailler les enfans, ſi-tôt qu'ils peuvent marcher, & remuer les doigts Quoi qu'il n'y ait pas une fort grande difference entre le point & le linge fin; il faut cependant convenir que les dentelles ſont d'un grand ornement, & c'eſt pour cela que les femmes, qui ſont ſi attentives ſur tout ce qui peut relever leur beauté, & lui donner quelque luſtre, en ſont ſi curieuſes. Le linge uni a je ne ſai quoi de fade, comme on le remarque aiſément dans

les personnes qui portent le deüil. Pour bien juger d'une mode, il en faut juger par l'effet ; si l'on s'en tenoit à la reflexion, on se contenteroit du necessaire ; mais il ne faut pas l'esperer, dans l'état, où les choses sont en France, & de la maniere dont nos mœurs sont tournées.

Toutes les Nations, chacune en sa maniere, dit *Ariste*, cherchent de l'ornement dans les modes qu'elles croient leur convenir le mieux ; mais on trouve en cela des goûts bien bizarres. On voit des Peuples entiers, qui se barboüillent le visage de rouge, de blanc, de jaune, & de vert ; ils y distinguent des figures avec des pointes d'éguilles ; ils se chargent la tête de plumes de differentes couleurs. Le goût des femmes de l'Europe, reprit *Arsenne*, doit-il vous paroître moins bizarre ? N'aiment-elles pas avoir le visage reluisant de pommade, & caché sous le rouge & le blanc, qui fletrit leur beauté, & les fait paroître vieilles avant le tems : Si c'est pour elles seules qu'elles se fardent, & pour paroître plus belles à leurs propres yeux, il leur est libre de suivre leur inclination ; mais si elles prétendent plaire aux hommes par le secours du rou-

ge & du blanc, qu'elles mettent avec tant de profusion, elles s'abusent, & elles entendent mal leurs interêts; c'est justement le moïen de guérir, & de dégoûter les hommes, que de se charger le visage de ces couleurs empruntées, qui leur font soulever le cœur. Ce n'est pas un entêtement aisé à guérir, repliqua *Timante*; peu de femmes se contentent de leurs agrémens naturels, elles veulent toûjours y ajouter quelque chose par l'artifice; les Grecques & les Georgiennes qui ont naturellement le teint si beau, & une si grande blancheur, se fardent encore plus que les Françoises, & leurs voisines; Que pensez-vous de certaines femmes qui se percent le nez pour y attacher une grosse perle, qu'elles laissent pendre sur leurs lévres? Je pardonne à celles, répondit *Arsenne*, qui se mettent des pendants d'oreilles; au moins elles n'en sont point incommodées; mais je crois qu'une perle attachée au bout du nez, & qui tombe sur la bouche, est une parure bien incommode. Si vous y prenez garde, poursuivit *Ariste*, l'entêtement des pierreries est commun à toutes les Nations: Les Peuples les plus barbares, & qui n'ont, ce semble, rien d'hu-

d'humain que la figure, sont en cela du goût des peuples les plus polis, & les plus cultivez : à quelles peines, à quels perils ne s'expose-t on pas pour avoir des perles & des diamans? c'est peut-être pour cela, qu'on les vend si cher ; parce que ces précieux bijoux sont le prix de la vie d'une infinité de malheureux, qui perissent chaque année à la pêche des perles, & à la recherche des diamans. Il faut l'avoüer de bonne foi, dit *Timante*, que les diamans & les perles sont d'un grand ornement ; ce n'est point par pur caprice, que tant de gens en paroissent si entêtez ; cette parure donne un grand relief aux agrémens naturels : quoique les belles perles, & les beaux diamans soient d'un prix, qui paroît excessif ; nous voïons cependant que toutes les Nations les estiment à peu près également, & qu'il y a des regles pour en connoître la valeur, comme on connoît la valeur de l'or au poids. Le goût qu'on a pour les pierreries, n'est pas un goût particulier de quelque Nation ; ce goût est de tous les païs, & de toutes les Nations du monde. Il n'en est pas ainsi de la façon de s'habiller, qui est particuliere à chaque Nation. Il en faut

excepter la Françoise, interrompit *Arsenne*; nos modes ont à peu près le même sort que nôtre Langue; on parle François dans toutes les Cours de l'Europe; aussi voïons-nous que toutes nos modes sont imitées partout, & suivies avec empressement: c'est un plaisir pour ceux qui voïagent, de trouver dans toutes les Villes considerables, des gens vêtus à la Françoise, & qui parlent assez bien nôtre Langue: Les Nations qui nous aiment le moins, & qui nous regardent toûjours avec une espece de jalousie, s'accoutument à nos modes, & à nôtre langage.

J'ai passé dans quelques Villes que nous avons conquises, dit *Timante*, où toutes les femmes étoient fort consolées d'avoir changé de Maître, parce que le Roi avoit donné ordre, que toutes les filles de Qualité s'habillassent à la Françoise; Cet ordre étoit suivi avec ardeur; aussi faut-il convenir que nos modes ont je ne sai quoi, de plus propre & de plus galant, que toutes celles de nos voisins? Nous voïons quelquefois des Etrangeres toutes couvertes d'or & de pierreries, & dont les parures nous choquent, parce que leur maniere de s'habiller est entiere-

ment

ment opposée à nôtre genie. Il faut, poursuivit *Ariste*; que nos ajustemens aïent quelque avantage par-dessus les autres; puisque les Etrangers s'accommodent sans peine de nos modes, & que nous ne les quittons jamais pour prendre celles des autres Peuples. Cela vient peut-être de ce que les François ont un goût plus fin & plus délicat, & de ce qu'ils jugent mieux des veritables agrémens. Ce goût s'est perfectionné insensiblement; nos aïeuls étoient aussi guindez dans la maniere de s'habiller, qu'ils l'étoient dans la maniere de penser & d'écrire. Quand on voit dans les Portraits de nos Ancêtres ces fraises gaudronnées, où l'on mettoit cent aunes de toile; ces Vertugadins, & ces Collets montez, qui rendoient toutes les femmes monstrueuses; on ne peut assez s'étonner que nous aïons été assez heureux pour nous défaire de toutes ces ridicules superfluitez. Nous nous sommes défaits dans nôtre langage de tout ce qui étoit outré, faux, guindé; & nous avons enfin trouvé cet air naturel, que l'on ne connoissoit point depuis le siecle d'Auguste. C'est ce qui me fait croire, que nos modes se fixeront comme nôtre langa-

ge;

ge ; si vous y prenez garde, nôtre Langue n'a guéres changé depuis 50. ans : Tous les principes que *Vaugelas* a établis dans ses Remarques, nous servent encore aujourd'hui : on a introduit quelques mots nouveaux, & quelques locutions nouvelles, qui ne font rien à l'essentiel ; de même nos modes n'ont pas souffert de changemens considerables ; on a étreci ou élargi, selon la fantaisie, les manches des just-aucorps ; on a donné aux cravates plusieurs figures differentes ; mais on ne s'est point avisé de reprendre les fraises, & apparemment on ne s'en avisera jamais, comme nous avons banni sans retour le phebus, le nerveze, & le galimatias, de nos écrits. Il y a une grande liaison entre le bon goût, & le bon sens ; quoiqu'il y ait souvent du hazard, ou du caprice dans les modes ; il est certain que celles qui plaisent d'abord à tout le monde, & qui sont reçûës avec empressement, sont un effet du bon goût, & sont quelquefois fondées sur le bon sens. Ceux qui ont du genie pour les modes, examinent ce qui sied bien à de certaines personnes, qui ont accoutumé de se mettre de bon air,
&

& ils l'imitent; ils examinent de même ce qui choque dans les autres qui s'habillent mal, & ils s'en abstiennent. Il est vrai, dit *Arsenne*, que l'on voit de certaines gens, qui ont toûjours je ne sai quoi d'extraordinaire dans leurs parures; leurs habits sont riches, & magnifiques; cependant la dépense qu'ils font, ne leur fait point d'honneur, parce qu'ils s'habillent de mauvaise grace; ils ont un air étranger, qui a je ne sai quoi de contraint, & que l'on ne sauroit bien définir.

Il y en a d'autres, au contraire, à qui tout sied bien, quoique leurs habits soient simples, & de peu de valeur; ils effacent, par leur bonne grace, & par le bon goût qui regne dans leurs ajustemens, des personnes qui sont parées comme des Idoles. Je ne sai pas pourquoi, demanda *Timante*, de certaines gens paroissent si mortifiez, quand on leur reproche que leurs habits sont de mauvais goût, ou mal entendus; au contraire, ils s'applaudissent beaucoup de la belle entente de leurs habits, quand on les loüe: il me semble que ces defauts ou ces bonnes qualitez, sont plus sur le compte du Tailleur, qui les habille,

le, que sur le leur. Je ne puis souffrir ceux qui louënt à tout propos, la belle couleur des cheveux de leurs Perruques, & la maniere propre, dont ils sont mis en œuvre: En ont-ils plus de merite pour se servir d'un Perruquier habile en son métier? Vous ne faites pas reflexion, répondit *Arsenne*, que l'on s'habille moins pour soi que pour les autres; c'est pour plaire, & pour avoir l'approbation du Public, quel'on se donne tant de soins, & que l'on fait tant de dépense : ces mêmes femmes qui passent la moitié de la journée à leur toilette, quand elles doivent voir le monde : ne prennent pas la peine de se parer, quand elles sont à leurs Terres, où elles ne voïent que leurs Maris, ou des Provinciaux, à qui elles ne se soucient pas de plaire. Mais après tous les soins qu'elles ont pris pour se parer; si au lieu des applaudissemens qu'elles cherchent pour le prix de leurs peines, on leur fait entrevoir qu'elles n'ont pas réüssi, elles sont au desespoir : c'est à peu près comme si on leur reprochoit quelque défaut naturel. Des femmes d'un certain caractere ne se mettent guéres en peine de pas-

ſer pour coquettes, médiſantes, volages; mais ſi on leur reprochoit d'avoir la taille mal faite, de marcher de mauvaiſe grace, d'être boiteuſes, d'avoir les yeux louches, rudes, petits, elles ne le pardonneroient jamais, quoiqu'elles euſſent effectivement ces défauts. Voilà à peu près ce qui arrive pour la matiere que nous traitons; tout le monde ſe pique de s'habiller de bonne-grace; les femmes ſurtout, qui mettent en cela une partie de leur merite, veulent être applaudies, quand elles paroiſſent en public, pour recueillir le fruit de leur toilette; elles ſentent un ſecret dépit contre celles qui leur refuſent leurs applaudiſſemens; & il faut être bien hardi, pour oſer les faire appercevoir de l'irregularité de leurs ajuſtemens; elles n'entendent point raillerie ſur ce chapitre, & c'eſt s'expoſer de gaïeté de cœur, à leur courroux.

Vous ne ſauriez vous imaginer, pourſuivit *Ariſte*, juſqu'où va en cela la délicateſſe des femmes; elles ſe perſuadent que le peu de cas qu'on fait de leurs parures, eſt un mépris ſecret de leurs perſonnes, & que l'on ne deſapprouve leurs ajuſtemens, que parce que l'on n'eſt pas aſſez touché

de leur beauté. En effet, contiuua *Timante*, il y a un certain rapport entre l'habit, & la perſonne qui le porte, & il arrive, je ne ſai comment, qu'on les confond quelquefois. Eſt-ce par affectation, dit *Arſenne*, que certaines femmes font ſemblant de n'être jamais contentes de leurs parures, elles ſont toutes chagrines, en ſortant de leur toilete, quoiqu'elles y aïent emploïé la moitié de la journée, & toute l'induſtrie dont elles ſont capables pour ſe mettre à leur avantage ? Quelques-unes, répondit *Ariſte*, ne parlent de la ſorte, que par une pure affectation, quoiqu'elles ſoient fort contentes d'elles-mêmes; elles ſe plaignent de la négligence, ou du peu d'habileté de leurs femmes de chambre; elles font à peu près comme celles, qui aïant la taille fort belle, ou les yeux parfaitement beaux, diſent à tous momens, qu'elles n'en ſont pas contentes, afin qu'on les regarde avec plus d'application, & qu'on leur donne les loüanges, & les applaudiſſemens qu'elles attendent. Les autres, en ſe plaignant du peu de ſuccès des ſoins qu'elles ont pris pour ſe parer, le diſent avec ſincerité, & parlent en effet comme

me elles penſent, parce que l'execution n'a pû répondre à l'idée qu'elles ſe ſont faite, du bon air qu'elles tâchoient d'attraper. Voilà ce qui fait qu'elles ſont toûjours en colere contre les Ouvriers, qui les ſervent; leur amour-propre les empêche d'appercevoir que c'eſt un défaut de la perſonne, & non pas de l'habillement : mais ceux qui le remarquent, ne doivent pas faire ſemblant de le ſentir ; bien moins doivent-ils s'ingerer à le faire remarquer à la perſonne interreſſée, qui ne leur ſauroit gueres de gré de cette découverte ; c'eſt une matiere qu'il ne faut traiter qu'avec beaucoup de circonſpection.

La plûpart des converſations des femmes ne roulent que ſur les modes; comme elles ne ſavent rien, & qu'elles ne ſe mêlent point des Affaires, & du Gouvernement de la Republique, il faut qu'elles gardent le ſilence ou qu'elles ne parlent que de batagelles ; mais le chapitre des Juppes & des Manteaux eſt vaſte, il leur ouvre un beau champ, & fournit une ample matiere à la converſation : perſonne n'entre dans le cercle, ou n'en ſort qu'on ne faſſe la revûë, ou une eſ-

pece d'anatomie de ses habits. Il est rare qu'on n'y trouve toûjours quelque chose à dire par le plaisir malin que chacun se fait de censurer. Les uns blâment le mauvais air de la personne, ou de la bizarrerie de son goût dans ses ajustemens; les autres, plus malins, entrent dans le détail de ses mœurs, de son esprit, de sa conduite, & font une peinture horrible, & fort peu ressemblante, continua *Timante*; ils exagerent ses plus legers defauts, qu'ils font paroître comme des monstres, & s'attirent souvent, par leur critique, des affaires très fâcheuses, quand des personnes indiscretes, ou mal intentionnées vont rapporter ce qu'elles ont entendu; ce qui arrive presque toûjours; mais cette morale nous écarte insensiblement de nôtre sujet.

Seroit-ce une chose impossible, dit *Arsenne*, d'inventer une mode universelle, & une maniere uniforme de s'habiller pour toutes les Nations? Ce projet, répondit *Ariste*, est de la même difficulté dans l'execution, que d'inventer une Langue universelle. Chaque Nation est entêtée de sa maniere de s'habiller, & méprise toutes les autres : outre que la nature apprend à inventer

ter des habits, selon la nature des climats; les Peuples de la Zone glaciale se chargent d'habits; ceux de la Zone torride vont presque nuds. Ce n'est pas sans raison que les Polonois, les Suedois, & toutes les Nations du Nord aiment tant les fourures pour se garentir des extrêmes rigueurs de l'hyver; les peuples qui habitent des climats plus temperez, portent des étoffes plus legeres, & changent d'habits selon les saisons: Ainsi puisque toutes les modes sont indifferentes, il faut laisser à chaque Nation la liberté de s'habiller pour sa commodité. Je voudrois au moins, dit *Arsenne*, que les François ne changeassent pas si souvent la forme de leurs habits; & puisque la mode qui est en regne maintenant, est propre & commode, quelle raison peuvent ils avoir pour la changer? Trop de gens y perdroient, répondit *Ariste*, il y a plus de politique, que de fantaisie dans le changement de nos Modes: c'est ce qui entretient le commerce, & ce qui nous apporte l'argent des Etrangers; mais avant que de vouloir fixer les modes, il faudroit fixer les imaginations de tous les hommes, & de toutes les

femmes, qui se plaisent à inventer des nouveautez, & qui se dégoûtent bien-tôt de ce qui les a charmez davantage: Ce que je ne leu. pardonne pas, c'est de passer, tout à coup, d'une extremité à l'autre; en quittant les chapeaux pointus, hauts comme des pyramides, ils prirent des chapeaux plats, qui avoient à peine assez de profondeur pour se tenir sur leur tête : Ils ont changé leurs grands canons, & leurs ringraves en des chausses fort étroites; leurs petits pourpoints, qui ne couvroient que la moitié de l'estomach : & qui coupoient la taille en deux, ont été métamorphosez en justaucorps fort longs, & fort larges. Ces grands baudriers dont ils faisoient l'un de leurs principaux ornemens, ont été quittez pour des ceintures étroites, qui se cachent sous les habits. La barbe comme les habits, continua *Timante*, a eu differentes vicissitudes; mais ce n'est que par degrez, que l'on est parvenu à s'en défaire entierement. Du tems de Henry-Quatre, on portoient des barbes larges, & touffuës; on les diminua sous le Regne suivant, & on les reduisit en pointe : Enfin nous avons jugé à pro-

pos de ne plus porter de barbe, & de nous défaire de ce signe, qui marquoit la difference des sexes: Il servoit encore, dit *Arserne*, à marquer leur âge; on ne voit plus de vieillards, depuis qu'ils ne portent plus de barbe, & qu'ils couvrent leurs cheveux blancs avec des Perruques noires ou blondes.

Nous ne nous sommes pas seulement appliquez, continua-t-il, à changer la maniere de nos habillemens; nous ne bâtissons plus comme faisoient nos Ancêtres; tout étoit vaste dans leurs Maisons; ils aimoient des cheminées vastes où toute la famille pouvoit se rassembler; on ne fait maintenant que des cheminées étroites; ils emploïoient plus de pierre dans la construction de leurs fenêtres, qu'on n'en emploïe dans tout le corps du logis; leurs sales, leurs chambres étoient vastes, & exhaussées: tous les appartemens, dans l'usage moderne, sont plus petits, plus commodes & mieux entendus: J'en dis autant de nôtre maniere de manger: leurs festins étoient une profusion de viandes entassées; les tables sont servies maintenant avec plus de délicatesse, & plus de propreté. Nos mœurs, nos manieres, nos inclina-

tions, nôtre goût, tout est changé. Les François n'ont plus pour le duel le même emportement qu'ils avoient il y a trente ans : le bonheur du Roy, l'envie qu'on a de lui plaire, son autorité, ses Edits ont étouffé dans le cœur de ses Sujets, cette passion, qui étoit une espece de fureur ; les honnêtes-gens peuvent, sans se deshonorer, refuser de se battre, & laissent ce miserable emploi de gladiateur, à des Avanturiers qui n'ont rien à perdre. On s'égorgeoit autrefois sans savoir pourquoi ; une parole équivoque, dont on avoit mal pris le sens, une reverence faite de mauvaise grace, un point d'honneur imaginaire, sur quelque préséance, la moindre bagatelle suffisoit pour allumer dans des familles, des querelles éternelles, que l'on ne pouvoit éteindre que dans des flots de sang ; on est bien revenu de cette phrenesie, & apparemment un usage si détestable est aboli pour jamais.

Je sai fort bon-gré aux François, dit *Timante*, de n'être plus si foux, ni si emportez ; mais je ne leur en sai pas moins de gré de n'être plus aussi formalistes qu'ils l'étoient, & de s'être défait d'une infinité de cermonies

sot-

ſottes & ſuperſtitieuſes, qui étoient d'une grande gêne, pour le commerce ; il faloit autrefois diſputer, & conteſter une heure, à chaque porte, à qui entreroit, ou ſortiroit le premier ; les mêmes conteſtations recommençoient quand il faloit ſe mettre à table : Toute la vie ſe paſſoit en reverences, & en complimens, dont on ne pouvoit trouver la fin. Les gens qui ſavent vivre, ne font plus tant de façons ; on entre librement dans les Maiſons, où l'on eſt connu ; on en ſort de même, ſans donner le ſignal de ſa ſortie, & ſans que le cercle ſe dérange. C'étoit autrefois un manque de reſpect, & une incivilité groſſiere, d'être à table ſans chapeau, ſurtout devant des femmes d'un certain rang, & d'un certain caractere, pour qui on étoit obligé d'avoir des ménagemens, & des égards : Il eſt libre maintenant de prendre ſon chapeau à table ou de le quitter, ſans que perſonne y trouve à redire, ou s'en formaliſe. Pour moi, dit *Arſenne*, j'approuve fort les nouveaux uſages, qui banniſſent du commerce la gêne & la contrainte, & qui établiſſent une liberté honnête, dont la bienſéance, ni les bonnes mœurs ne ſont point choquées ; mais je vous l'avoue, je ne puis ſouffrir ces

libertez grossieres, que certaines gens prennent de se tutoïer à tous propos, de se donner des coups, & des démentis, de se tirailler comme des gens de la lie du Peuple. Ces manieres libres nous décrient parmi les Etrangers, qui sont plus serieux, plus reservez, & plus austeres; & puisque nos modes leur servent de modeles pour s'habiller; il faut que nous leur en servions aussi pour façonner leurs mœurs par nôtre politesse.

Vous n'avez peut-être pas fait de reflexion, dit *Timante*, que les Peuples qui se sont polis, & civilisez les premiers, ont aussi été les premiers qui ont inventé les belles manieres de s'habiller, & qui ont introduit le luxe dans le monde. Les Historiens nous ont laissé des peintures bien naïves de la mollesse des Egyptiens & des Babyloniens de la richesse de leurs meubles, & de leurs habits, de la dépense excessive qu'ils faisoient dans leurs festins. Les Perses qui leur succederent, furent les heritiers de leur luxe, comme de leurs richesses: Les mœurs austeres & belliqueuses des Macedoniens s'amollirent dans les délices de la Perse, après qu'ils en eurent fait la conquête: Les Grecs, les Asiatiques, & generalement tous les O-

rien-

rientaux, aimerent le faste dans leurs habits; la mollesse qui regnoit dans leurs modes, étoit conforme à la vie voluptueuse qu'ils menoient.

Il me semble, interrompit *Arsenne*, que les Romains se conserverent plus long-temps dans une certaine simplicité, qui ne contribuoit pas peu à soutenir l'austerité de leur vertu: ce ne fut que vers les derniers tems de la Republique, qu'ils commencerent à se relâcher, & à imiter le luxe, le faste, la magnificence des Asiatiques, après s'être enrichis de leurs dépoüilles. Les habits des hommes & des femmes se ressembloient assez dans les commencemens; mais enfin les femmes allongerent les leurs jusqu'aux talons; ce qui ne fut point permis aux Courtisannes. Les femmes libres étoient vétuës de blanc; les Affranchies portoient une couleur plus brune. L'habit des femmes de qualité étoit une grande mante de pourpre plissée, & fort large, avec des bandes, & une bordure d'or: cet habit les couvroit tellement, qu'on ne leur voïoit que le visage. Plutarque fait sur cela une reflexion; que Numa eut plus d'égard à la pudeur des Dames Romaines, que Lycurgue n'en avoit eu pour

les Dames de Lacedemone; car leurs robes étoïent ouvertes jusqu'au haut de la cuisse qu'elles laissoient voir en marchant. L'habit de pourpre, relevé d'or, n'étoit permis qu'à des personnes d'une grande distinction, non plus que l'usage des perles & des diamans, qui fut expressément défendu aux Courtisannes, qui relevoient leurs robes pour laisser voir, sur leurs jambes nuës, un tour de perles fait en maniere de bracelets, ou de colliers; on leur voïoit aussi la gorge, les bras, & les épaules nuës. Les Esclaves étoient distinguez des personnes libres par l'habit; il n'étoit permis qu'aux seuls Citoïens Romains de porter des robes longues; mais ces distinctions s'abolirent depuis que les richesses des Orientaux eurent introduit le luxe & la mollesse dans Rome; ce fut alors que l'indulgence des peres & des maris permit à leurs filles, ou à leurs femmes d'enrichir leurs habits, d'or & de pourpre, & de les charger de diamans, & de pierreries; les femmes s'appliquerent à inventer plusieurs sortes d'habits, pour amuser leur vanité, ne sachant à quoi emploïer les richesses immenses, dont leurs Maisons regorgeoient: Les grandes conquê-

tes des Romains leur furent pernicieuses ; à mesure que leur Empire s'aggrandissoit, leurs vertus diminuoient ; & ils perdirent enfin leur liberté, pour avoir voulu assujettir tout l'Univers sous leur domination.

Vous avez fort bien remarqué, dit *Timante*, à *Arsenne*, qu'avant que la corruption se glissât dans Rome, les conditions étoient distinguées par les habits ; les servantes ni les esclaves ne pouvoient pas s'habiller comme les personnes libres. Les Romains dérogerent à cette Loi, dans une occasion qui merite d'être remarquée. Les Gaulois leur faisoient une guerre cruelle, & jurerent de ne la finir, que quand les Romains leur prostitueroient leurs femmes & leurs filles ; Les Romains s'aviserent d'une ruse qui leur réüssit ; ils habillerent leurs servantes à la façon des Dames Romaines, & de leurs jeunes filles, prêtes à marier. Ces Servantes ainsi déguisées entrerent dans le Camp des Gaulois, qu'elles trouverent ensevelis dans le vin, & dans le sommeil ; elles en massacrerent un grand nombre, & se retirerent. Depuis ce tems-là les Romains permirent aux Servantes de celebrer une fê-

fête en l'honneur de Junon, & de s'habiller durant la fête, comme les Matrones, & les perſonnes libres.

C'étoit la coutume à Rome, dit *Ariſte*, de changer d'habit dans les calamitez publiques; les Magiſtrats & les Senateurs quittoient leurs anneaux d'or; le peuple qui ne portoit point d'ornemens d'or, ni d'autres marques honorables, changeoit ſon habit blanc en habit noir. Les Senateurs & les Chevaliers Romains étoient diſtinguez les uns des autres par une bande, ou une eſpece d'écharpe, qu'ils portoient, ou par la largeur des clous, ou des morceaux de pourpre, dont ces écharpes étoient ſemées. Les Romains ne porterent guéres d'habits de ſoïe, pendant que les Conſuls gouvernoient la Republique; ce ne fut que ſous le regne des Empereurs, que le luxe commença à s'introduire. En parlant des habits de ſoïe que portoient les Dames Romaines; Pline dit qu'ils étoient faits avec tant de délicateſſe, que leurs corps paroiſſoient au travers, & qu'elles ne ſe montroient pas plus à leurs Amans, dans leurs chambres, qu'en public, par le moïen de ces habits tranſparens.

Ceux

Ceux qui briguoient les dignitez, reprit *Timante*, portoient un habit blanc; voilà pourquoi, on les appelloit *Candidats*. On portoit aussi l'habit blanc dans les jours de réjouïssance, les jeunes garçons changeoient d'habit, & prenoient la robbe virile à 17. ans: les jeunes filles quittoient aussi leur robbe de jeunesse, quand on les marioit. Les Femmes, que leurs maris avoient répudiées pour leurs adulteres, portoient un habit particulier, afin qu'on les distinguât par leur infamie. Il seroit bon d'avoir encore quelque marque, qui fist connoître les femmes libertines d'avec les autres. Ces Loix si sages, qui conservoient la vertu des Romains, furent abolies depuis le commerce qu'ils eurent avec les Asiatiques.

Ces Peuples, qui étoient autrefois si riches, & si voluptueux, sont devenus si miserables, depuis qu'ils sont sous la domination des Mahometans, qu'on ne trouve plus parmi eux des marques de leur luxe, & de la magnificence dans laquelle ils vivoient autrefois. Il me semble, interrompit *Arsenne*, que les Turcs qui se sont rendus maîtres de la Grece, & de tant d'autres belles Provinces,

ont conſervé pour le luxe, & pour la volupté, le goût des Aſiatiques. Je ne ſai pas pourquoi nous regardons ordinairement les Turcs comme des Barbares ; leur politique, les belles maximes qu'ils obſervent dans leur Gouvernement, nous en devroient donner une autre idée. La maniere dont ils s'habillent, eſt tres propre, & tres-galante, & n'a rien de barbare. Les Dames Françoiſes qui n'empruntent guéres les modes des autres Nations, ont porté long-tems une eſpece de manteaux, qu'elles appelloient des *Sultanes*, dont elles ont pris le modele ſur l'habit des Dames du Serrail ; il ne ſe peut rien ajouter à la propreté, & à la magnificence de leurs habillemens ; leurs coëffures ſont enrichies d'une grande quantité de perles, & de diamans d'un fort grand prix : elles portent ſur la tête un petit voile de crêpe fort délie, pliſſé avec beaucoup d'art, & qui pend juſqu'à la ceinture, & s'accourcit toûjours en approchant du viſage, qu'elles laiſſent entierement découvert : Leurs robbes ſont, pour l'ordinaire, de drap d'or, ou relevé d'une broderie tres-riche : elles ſont ouvertes pardevant, & laiſ-

ſent

ſent voir la gorge découverte : on les enrichit de boutons à queuë, juſqu'à la ceinture, qui eſt fort large, & d'une gaze raïée d'or, dont les deux bouts ſont terminez par une belle frange. Le reſte de la robbe eſt fendu juſqu'en bas, les deux bouts ſont retrouſſez jeſqu'à la ceinture, & laiſſent voir un juppon d'une étoffe tres-belle, & tres riche, qui n'eſt pas aſſez long pour leur cacher le pied, ni la chauſſure, dont la propreté répond au reſte de l'ajuſtement.

Les dernieres Relations que nous avons vûës de le Chine, dit *Timante*, nous donnent une belle idée de la magnificence de ces Peuples, qui pour être reculez au bout du monde, à nôtre égard, ne laiſſent pas d'être tres-polis. Ils aiment un luxe étudié & curieux, & ils paroiſſent fort entendus. Les Chinois ſont, à peu près, dans les mêmes diſpoſitions que nous à l'égard des autres peuples : ils les regardent comme des Barbares : ils parurent tout étonnez, quand ils virent des Ouvrages de l'Europe, nos Montres, nos Pendules, nos belles étoffes. Nous penſions, dirent-ils aſſez plaiſamment, que tous les autres Peuples du monde fuſſent aveugles, & que la

nature n'eût donné des yeux qu'aux Chinois ; ſi les Européens ne voïent pas auſſi clair que nous, ils ont du moins chacun un œil. Quoique les Chinois aïent la politeſſe du diſcernement, & du goût, il eſt certain que l'idée qu'ils ſe font de la beauté, a je ne ſai quoi de bizarre, & bien éloigné de celle que nous en avons. Ils veulent, par exemple, qu'un homme ſoit grand, gros, & gras ; qu'il ait le front large, les yeux petits, & plats ; le nez court, les oreilles grandes, la bouche mediocre, la barbe longue, les cheveux noirs. Les Chinois ſont propres, & parez comme des femmes ; ils attachent leurs cheveux avec des aiguilles de tête, & portent tous un éventail à la main : ils n'ont ſur la tête qu'un bonnet aſſez leger, & trop petit pour défendre leur viſage des raïons du Soleil ; & ainſi ils ſont d'ordinaire bazanez. Les femmes à la Chine, ſont preſque toûjours renfermées ; elles ont un fort grand ſoin de ſe conſerver le teint, qu'elles ont naturellement aſſez blanc ; la pudeur & la modeſtie, eſt l'un des plus grands ornemens des Dames Chinoiſes, qui ſont naturellement auſſi belles, que les Européennes, à la reſerve, qu'elles ont toutes les yeux petits,

&

& le nez court. La maniere dont elles s'habillent, est une marque de leur modestie. Un petit colet de satin blanc, qui tient à la robe, leur serre, & leur couvre entierement le coû; leurs mains sont toûjours cachées dans de longues & larges manches; elles marchent lentement, les yeux baissez, & la tête panchée. Les Chinoises passent toute leur vie dans la solitude, & dans une retraite austere, éloignée du commerce des hommes: cependant elles s'habillent magnifiquement, & passent tous les jours plusieurs heures à se parer, dans l'esperance d'être vûës. Leur coëffure consiste en plusieurs boucles de cheveux entrelassez de petits bouquets, & de fleurs d'or, ou d'argent. Elles portent, comme les hommes, une longue veste de satin, ou de brocard de la couleur, qui est le plus à leur goût: Les plus âgées s'habillent de noir ou de violet: outre cela, elles ont une espece de Surtout, dont les manches extrêmement larges traînent jusqu'à terre. Rien ne fait mieux connoître jusqu'ou va le caprice de la mode, que l'entêtement des Dames Chinoises pour la petitesse des pieds, en quoi elles font consister leur principale beauté. Les Nourices, pour s'accommoder

à l'usage du Païs, dès que les filles naissent, ont soin de leur serrer les pieds, pour les empêcher de croître: Leurs souliers brodez d'or, d'argent, & de soïe, sont tres propres, & elles affectent de les montrer en marchant. L'habillement des hommes est fort different de celui des femmes: Ils se rasent la tête, excepté par le derriere, où ils laissent croitre autant de cheveux qu'il en faut, pour faire une longue queuë tressée: nous ôtons nôtre chapeau pour saluër les personnes que nous voulons honorer, & à qui nous portons quelque respect; mais ce seroit une espece d'incivilité aux Chinois d'ôter le bonnet qu'ils portent. Ce qui est particulier aux Chinois, c'est qu'ils sont toûjours bottez: Lors qu'on leur rend visite, si par hazard, ils étoient sans leurs bottes, ils font attendre, pour les aller prendre: Ils n'oseroient aller en ville, sans bottes, quoiqu'ils se fassent porter en chaises: ils ne les quittent pas même pendant l'Eté; ils aiment mieux souffrir les incommoditez d'une chaleur extrême, que de se défaire de leurs bottes, qu'ils croïent d'un grand secours, pour conserver leur gravité. Il n'y a point de Peuples dans le monde plus entêtez que les Chinois

de leurs coûtumes, & de leurs modes. Pour conserver leur ancien habit, ils ont renouvellé une cruelle guerre contre les Tartares ; plusieurs ont mieux aimé perdre la tête, que de permettre qu'on leur coupât les cheveux.

Il me semble, dit *Ariste*, que les Chinois ont porté de belles étoffes longtemps avant les Européens, & je ne sai s'ils ne sont point les premiers inventeurs des tafetas, & des brocards. C'est aux Perses, dit *Arsenne*, que l'on doit l'invention des Manufactures de soïe : Les Romains qui porterent leurs armes victorieuses jusques dans la Perse, apprirent l'art de faire de ces riches étoffes ; mais ils en défendirent l'usage dans leur Republique, de peur que le luxe n'amollit leur courage : ils permirent les Manufactures de soïe dans l'Asie mineure, & dans la Grece, pour s'accommoder aux mœurs de ces Peuples effeminez, & voluptueux. *Roger*, Roi de Sicile, au retour d'une Expedition qu'il fit dans la Terre sainte, aïant pris Athenes, Corinthe, & Thebes, en transporta tous les Ouvriers en soïe dans la Calabre & dans la Sicile, environ l'an 1130. Ces Ouvriers apprirent aux Siciliens à nourir les vers

qui font la soïe, à la filer, & à la mettre en œuvre: Ils porterent ensuite cet art dans l'Italie, & dans l'Espagne. Les Peuples des païs les plus chauds de la France, comme de la Provence, du Comté d'Avignon, & du Languedoc, commencerent les premiers à porter des étoffes de soïe qu'ils trouverent plus legeres, & plus commodes; mais l'usage en étoit encore fort rare. Henry Second fut le premier, qui porta des Bas de soïe aux nôces de sa sœur. La Cour commença à s'habiller d'étoffes de soïe durant les Troubles qui agiterent le Roïaume sous les Regnes de Charles, Neuf, & de Henry Trois. Cet usage passa dans un moment jusqu'à la Bourgeoisie. On a remarqué de tout tems, continua *Timante*, que le luxe se déborde principalement durant les calamitez publiques; nous venons de voir un exemple bien recent de cette phrénesie: Pendant que la France a été affligée de la plus cruelle guerre qu'elle ait jamais eu à soutenir, les femmes n'ont jamais porté des étoffes plus magnifiques, & d'un plus grand prix; les Carosses où elles se faisoient traîner, étoient autant de chars de triomphe; on les auroit toutes prises pour des

des femmes d'Ambassadeurs ; il a falu que le Roy ait interposé son autorité pour arrêter le cours de ce débordement.

Il n'y a rien de plus sage, ni de mieux concerté, que l'Edit qu'il fit publier contre le luxe, après la paix. Ce grand Prince regarde tout son Roïaume comme une grande famille, dont il est le Chef ou le Pere : *Le desir que nous avons toûjours eu*, dit-il au commencement de cet Edit, *de procurer l'abondance dans nôtre Royaume, d'y maintenir l'ordre public, & de conserver, autant qu'il est possible, les fortunes de nos Sujets, Nous a obligé de faire differentes Ordonnances, pour empêcher les dépenses excessives ausquelles ils s'engageoient, &c.* Il a voulu lui-même leur tracer des leçons de modestie, en faisant fondre cette précieuse Argenterie, dont la Galerie de son Palais étoit ornée. Les termes avec lesquels le Roy s'explique, marquent bien la tendresse qu'il a pour son Peuple : *Nous avons vû avec beaucoup de déplaisir*, dit-il, *les desordres augmenter, à mesure que la necessité de la guerre, que Nous avons été obligez de soutenir presque contre toute l'Europe, diminuoit inévitablement la commodité de leurs fortunes particulieres.* Ce

Ce qui me plaît davantage en cet Edit, c'est qu'il met de la distinction dans les états, & qu'il empêche que les gens d'un bas étage ne soient confondus par la richesse, & la magnificence de leurs parures, avec les personnes de la premiere Qualité. C'est un desordre que l'on tolere en France depuis long-tems ; l'argent égale un faquin & un miserable, à un homme distingué par sa naissance. On peut aspirer aux premieres Charges, quand on a de l'argent ; on ne regarde ni au merite, ni à la naissance; l'argent est une espece de vernis, qui ôte la crasse de la roture. De même ceux qui ont de quoi acheter les meubles les plus précieux, & les étoffes les plus riches, s'en parent impunément.

Le nouvel Edit du Roy, dit *Arsenne*, est un contrepoids pour arrêter l'extravagance de la Bourgeoisie, qui ne gardoit plus de mesures. Les femmes & les filles d'un certain caractere n'auront plus la permission à l'avenir de porter aucunes pierreries, de quelque nature que ce puisse être, à la reserve de quelques bagues; ni des étoffes, galons, franges ou broderies d'or & d'argent. Ce seul article est

d'une

d'une utilité inconcevable, & empêche une infinité de folles dépenses, qui causent la ruine des familles : car on ne se regle point selon son bien ; on se regle sur l'exemple de ses égaux, sans faire attention, si l'on est en état de soutenir toutes les dépenses qu'ils font.

Le Roy, dont les vûës sont infinies, a voulu donner des bornes à cette licence, en faisant rentrer chacun dans son état : Il s'étudie maintenant dans le repos, que la paix lui donne, à rendre ses peuples heureux, & croit qu'il ne peut mieux travailler à sa propre gloire qu'en travaillant à la felicité de ses Sujets : Il s'attache plutôt à rendre sa domination utile, qu'à l'étendre : il s'est privé de plusieurs places importantes qu'il auroit pû conserver en continuant la guerre ; mais il aime mieux être les délices de ses Sujets, que la terreur de ses Ennemis. Les grandes occupations que lui donnent les soins d'un Roïaume si vaste, ne diminuënt point son attention, pour la police de ses Etats, pour le bon ordre de la Justice, pour l'administration des Finances, pour le reglement de ses Troupes. Toute la vie du Roy est comme un tissu de pro-

diges qui paſſent la credulité : A peine l'Hiſtoire pourra-t-elle trouver créance dans l'avenir : Tout eſt grand, tout eſt extraordinaire dans le Roy. Les autres Heros ne le ſont que d'une maniere ; le Roy eſt Heros de quelque côté qu'on l'enviſage. S'il eſt redoutable à ſes Ennemis ; il eſt affable, & humain dans ſon domeſtique ; on l'aborde ſans peine, on lui explique ſes beſoins ; il ne rebute point les petits ; il les reçoit avec bonté, & les écoute avec attention. Il a dans ſon viſage de certains traits de grandeur & de majeſté, qui le font reconnoître de ceux, qui ne l'ont jamais vû, & qui le démêlent ſans peine, au milieu de tous ſes Courtiſans : mais il ſait temperer par une douceur merveilleuſe, cette fierté naturelle, qui le rendroit inacceſſible. *Ariſte*, *Arſenne*, & *Timante* continuerent à s'entretenir des vertus, & des grandes qualitez du Roy, en achevant leur Promenade. Quand la nuit fut venuë, ils retournerent au Château, où ils trouverent pluſieurs perſonnes de Qualité, qui étoient venuës de Paris, leur rendre viſite.

T A-



TABLE DES MATIERES.

A

B.

au

D.

E.

H.

I.

M.

N.

Nar-

Q.

R.

S

T.

V.

Fin de la Table.



